Philippe Guillemant
Jocelin Morisson

La PHYSIQUE de la CONSCIENCE

Guy Trédaniel
éditeur

LA PHYSIQUE
DE LA CONSCIENCE

Philippe Guillemant
Avec Jocelin Morisson

LA PHYSIQUE DE LA CONSCIENCE

Quatrième édition

Guy**Trédaniel** éditeur
19, rue Saint-Séverin
75005 Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne pourra être reproduite par un quelconque processus mécanique, photographique ou électronique ou encore par le biais d'un enregistrement phonographique, ni être copiée à usage public ou privé (à l'exception d'une utilisation «équitable» sous la forme de brèves citations intégrées dans des articles ou critiques) sans la permission écrite préalable de l'éditeur.

© 2015, 2016, 2018, Guy Trédaniel éditeur

ISBN : 978-2-9132-0841-5

www.editions-tredaniel.com
info@guytredaniel.fr

Table des matières

Introduction 11

Partie I
La transformation du monde physique

1. Qu'est-ce que la réalité ? 23
2. L'illusion de l'espace 27
3. L'illusion de la matière 31
4. L'illusion du temps 37
5. Les univers-bulles parallèles 49
6. Les réalités parallèles 55
7. Le chaos déterministe 59
8. L'enseignement du billard 65
9. La mécanique quantique pourrait-elle être intuitive ? 73

PARTIE II
Modèle cybernétique de la conscience

1. Le dégel de l'espace-temps 83
2. La conscience quanto-gravitationnelle 91
3. L'intention comme excitation du vide 97

4. L'incontournable rétrocausalité 103
5. Les trois étages de la conscience 109
6. Les dimensions de la conscience 115
7. Modélisation de l'âme 125
8. La mise à jour de l'espace-temps 131
9. De la nature de l'identité humaine 141

Partie III
Le sens de la vie

1. Âme et libre arbitre 151
2. Connais-toi toi-même… 157
3. Faire une demande 167
4. La loi de l'attraction 175
5. L'évolution de l'âme 181
6. Qui sommes-nous réellement ? 191
7. Au-delà, vide quantique, réalités parallèles 197
8. Peut-on voyager dans le temps ? 205
9. La résistance du futur 213

Partie IV
L'homme et le robot

1. L'avenir de l'homme : être relié 223
2. Idées fausses sur l'intelligence artificielle 229
3. La mutation nécessaire 237
4. La maladie des systèmes de pouvoir 245
5. Transformer la politique 253
6. Comment ne pas subir la pensée unique ? 265

7. Chamanisme
et expérience de mort imminente 273

8. Les chemins de lente randonnée
vers la preuve 281

9. Expériences sur la synchronicité 291

Conclusion 299

Glossaire 311

Remerciements 325

Bibliographie 327

Introduction

« Le mystique croit en un Dieu inconnu ; le penseur, le savant en un ordre inconnu ; il est difficile de dire lequel surpasse l'autre en dévotion non rationnelle. »

Arthur Koestler, *Le Cri d'Archimède*

La physique de la conscience, vraiment ?

Comment oser associer deux termes qui, très objectivement, semblent n'avoir rien à faire l'un avec l'autre ? L'objectivité étant une nécessité de la science, celle-ci devrait *a priori* rejeter tout ce qui relève de la subjectivité et donc de la conscience, ce qui ferait de ce titre un oxymore...

Sauf que, depuis que la physique a rendu illusoire le statut même de l'observateur – dans certains cas, ce qui est observé n'existe que par le fait même d'être observé –, et qu'elle a sapé la base même de l'objectivité en réduisant la nature du réel à des concepts subjectifs, à savoir la matière, le temps et l'espace... il y a sérieusement lieu de se poser la question : le maintien du critère de l'objectivité en sciences est-il vraiment objectif ?

Comment sortir de ce cercle vicieux ? En posant tout simplement la bonne question : que vient faire la conscience en physique où elle semble revendiquer une place sérieuse ?

C'est l'objet de ce livre que d'y répondre et d'en déduire d'extraordinaires perspectives.

Une telle question ne se posait pas du tout pour moi au début des années 1980, lorsque je commençais ma carrière d'ingénieur physicien. C'était l'époque où je pensais que tout ce qui arrivait dans l'univers devait être calculable, au moins en théorie. Et comme pour parfaire cette idée, les premiers défis que j'eus à relever m'ont permis de faire la démonstration de la toute-puissance des calculs : j'ai converti en algorithmes*[1] les équations de la sismologie pour faire des calculs d'épicentre, celles de la physique du rayonnement pour calculer des températures, celles de la théorie du chaos* pour calculer le niveau d'éveil (ou de sommeil) d'un patient sous électroencéphalogramme (EEG)... autant d'« échauffements » qui m'ont fait découvrir le plaisir d'innover par le « code » en même temps que d'épater la galerie ; car à l'époque, mes collègues directeurs de recherche ne voyaient dans la micro-informatique naissante qu'une nouvelle façon d'éditer du texte et, à en croire les expressions de leurs visages, ce que je faisais émerger de cet outil leur semblait relever de la magie.

Cette magie du codage des équations a, depuis lors, rendu tellement de services et séduit à tel point les physiciens que lorsqu'ils ont découvert que l'information était un concept clé en physique, une vraie grandeur physique à ranger à côté de la masse et de l'énergie, cela n'a fait que renforcer leur illusion mécaniste en conduisant l'élite la plus politiquement correcte de nos physiciens à affirmer que l'univers était calculable, au point que certains d'entre eux ont même fini par « dérailler » en affirmant que nous étions tous des machines.

1. Pour les termes suivis d'un astérisque, voir le glossaire p. 311 à 323.

Après avoir acquis de solides compétences en mécanique et en traitement de l'information, je me suis rendu compte que cette élite faisait une grosse erreur. J'ai compris pourquoi cette erreur échappait à une physique académique par trop dépendante des équations et mal initiée aux calculs. J'ai pensé que d'autres physiciens allaient faire le job qui s'imposait et je me suis consacré en milieu de carrière à une recherche purement technologique. Mon succès dans ce domaine m'a permis de prendre du recul pour revenir à mes réflexions sur ce travail toujours vacant, lié à la question du temps, au moment même où ma vie personnelle m'inclinait vers un processus initiatique d'éveil. C'est la convergence des deux qui m'a conduit à concevoir, puis publier en 2009, dans un premier livre, *La Route du temps*[1], la théorie de la double causalité.

J'expose sous un autre angle cette théorie aujourd'hui beaucoup plus aboutie, à travers un modèle cybernétique* atemporel de la conscience, dans la seconde partie de ce livre.

La première partie en présentera tout d'abord les fondements et mettra en évidence la *grande illusion de la science*, à savoir son erreur fatale de ne pas percevoir que tous les phénomènes macroscopiques dépendent intimement de tout ce qui se passe dans l'infiniment petit, de ne pas comprendre que *tout l'espace-temps**, *et tout ce qui nous arrive quotidiennement, est obligatoirement sous contrôle quantique* ! Et finalement : *sous le contrôle de la conscience.*

Comment en suis-je arrivé à une telle certitude ? Peu à peu, après avoir longuement mûri ma réflexion… et être finalement passé à la démonstration par le calcul, pour ensuite relever le couvercle déterministe installé par

1. Philippe Guillemant, *La Route du temps,* Le Temps présent, édition revue et augmentée, 2014.

d'éminents physiciens sur un phénomène marginalisé : le chaos. Les équations ne permettant pas de l'appréhender correctement, il fallait d'autres outils que j'ai développés durant mon expérience technologique. Durant les années 1990, j'avais appris à traiter l'information de manière experte pour m'attaquer à des problèmes autrement plus complexes que de convertir des équations en algorithmes pour faire des prédictions ou des simulations. J'ai réalisé des cerveaux intelligents capables de reconnaître des objets complexes parfois mieux que l'œil humain. Je fus alors confronté à la nécessité d'abandonner les équations, de les remplacer par des modèles cybernétiques, de remplacer mes formules par des dessins, la géométrie de l'espace par des courbes fractales, de remplacer mes algorithmes séquentiels par des réseaux de neurones, etc.

Petit à petit, je m'étais débarrassé des équations pour faire des calculs beaucoup plus performants !

Je n'attribuais donc plus la « magie des calculs » aux équations, mais à une logique de nature cybernétique, géométrique et relationnelle, qui me permettait d'analyser des ensembles massifs de données complexes à la manière des automates cellulaires ou des interactions dans un organisme : je découvrais une plus grande « magie des algorithmes », permettant que l'évolution d'un système complexe soit calculée partout simultanément à l'intérieur de ce système.

Et si c'était le cas de l'espace-temps lui-même ? m'étais-je demandé, après avoir compris pourquoi le temps était une illusion. Et s'il évoluait partout simultanément, dans le futur comme dans le passé ? À l'époque où m'est venue cette idée, je ne croyais pas encore possible de changer le passé, mais je m'intéressais aux changements dans le futur, pour une bonne raison : j'avais compris que si de tels

changements avaient lieu, alors il devait être possible de provoquer des synchronicités*, des coïncidences étranges, des hasards extraordinaires !

Des hasards extraordinaires, vraiment ? Faites donc comme moi : essayez de prendre votre futur par surprise ! Je parle ici de véritables « bugs de la réalité » susceptibles de remettre en question profondément notre vision du monde, mais aussi de la réenchanter. C'est ce que nous allons faire dans la troisième partie de ce livre en abordant la « pratique » de la synchronicité.

Le lecteur attaché aux valeurs de la science, mais non initié aux bizarreries de l'interaction entre sa conscience et la réalité, risque de ranger *a priori* ces hypothétiques bugs dans le fourre-tout illusoire du paranormal. Mais, s'il est vraiment attaché à la rationalité et qu'il lit attentivement les deux premières parties, il risque surtout de quitter son propre territoire de l'illusion pour laisser tomber l'idéologie scientiste voulant que notre univers soit mécanique et né d'un Big Bang. Idée beaucoup trop religieuse, car nous verrons que le fait de croire que les équations de la physique pourraient préexister à la naissance de l'univers, comme si elles reflétaient la pensée de Dieu, n'est qu'une prétention créationniste qui ne fait qu'égarer la science dans des idées erronées :

- son Dieu : le hasard, avec son rôle dans les conditions initiales du Big Bang et dans l'effondrement quantique ;
- ses croyances : l'espace, le temps, la matière, le déterminisme*, le darwinisme, le Big Bang... pour ne citer que les illusions de la science les plus puissantes ;
- sa prophétie : l'idée que nous fabriquerons bientôt des robots à la fois conscients et plus intelligents que nous !

Rien de plus évident que cette prophétie pour le croyant qui pense encore que la conscience émerge de la complexité algorithmique. Mais quelle perspective pour l'espèce humaine qui n'aura donc plus qu'à disparaître, victime d'une évolution darwinienne qui l'aura éliminée par sélection naturelle ! Fort heureusement, tout cela ne repose que sur des illusions qui seront tôt ou tard considérées comme primitives, nées d'une fascination qui, à chaque nouveau siècle, donne l'impression à d'illustres hypnotisés que la science, presque aboutie, devrait un jour s'arrêter...

Encore un dernier effort peut-être, pour expliquer la matière noire et l'énergie noire ? Mais n'aurait-on pas oublié l'essentiel ? *Quid* de l'évolution des espèces, des synchronicités, des guérisons spontanées, des expériences de mort imminente, du chamanisme, de l'effet *placebo*, des perceptions extrasensorielles, des phénomènes parapsychologiques, de la médiumnité, des phénomènes aériens inexpliqués, etc. ? À notre échelle humaine, la liste est longue...

Les scientifiques font évidemment l'autruche devant tous ces phénomènes, non pas parce qu'ils défient la science, mais pour ne pas se ridiculiser, et c'est précisément pourquoi ils ridiculisent ceux qui s'y intéressent, par une sorte d'effet miroir. Certains vont jusqu'à les nier dans une attitude antiscientifique qui dévoile leur incapacité à chercher à comprendre, celle-là même qui voudrait que la science soit aboutie. Au risque de le faire croire moi-même, le modèle de la conscience que je propose dans ce livre permet de commencer à bien comprendre tous ces phénomènes pour les ramener dans le champ de la physique, mais attention, cela veut simplement dire qu'une nouvelle aventure de la physique ne fait que commencer !

J'oserais donc dire : que la lumière soit ! Sur ces phénomènes qui relèvent bien de la physique et qu'il convient donc de ne pas laisser aux seuls psychologues ou neuroscientifiques, ces derniers en étant trop souvent restés – faute de formation continue – aux idées du siècle de l'extinction des lumières, pourrait-on ironiser... Une exception tout de même pour les « psys » de l'école de Jung qui seront déjà familiarisés avec nombre de concepts avancés dans notre modèle de la conscience, dont celui du soi.

Vers la fin de la troisième partie, nous oserons aller encore plus loin pour éclaircir bien des questions et retrouver jusqu'au sens même de notre vie sur Terre. N'est-ce pas infiniment prétentieux ? Non, car c'est bien plus que cela. Il s'agit de dépasser le cercle des prétentions pour aller au-delà de tout ce que le commun des mortels peut percevoir et imaginer, y compris sa propre immortalité.

Nous verrons que nous disposons quelque part dans notre cerveau d'un « câblage » qui nous relie directement au champ d'informations qui modèle en permanence notre réalité collective, et que cela n'a rien d'étonnant puisque notre conscience est constituante du vide* même de cette réalité illusoire : un vide gigantesquement informé et parfaitement organisé dans lequel notre réalité prend naissance et dont elle tire une vitalité responsable de tout l'ordre existant dans l'univers.

Nous découvrirons également qu'à l'aide de ce câblage, nous pouvons nous différencier singulièrement d'automates par le fait que nous disposons d'une sorte de GPS (*Global Positioning System*) qui nous permet de recevoir des informations issues de notre « satellite », cette identité diversement nommée « ange », « Esprit* » ou « soi* » ; et d'une « télécommande » qui nous permet d'en accuser réception,

entre autres commandes à l'espace-temps réalisées par nos intentions, voire par chacune de nos pensées ou émotions.

Nous verrons enfin, avant d'aborder la quatrième et dernière partie, que nous sommes destinés à quitter cet espace-temps, pour voyager bien plus librement et joyeusement que tout ce qu'il nous est donné de faire dans une vie. Nous verrons que tout cela est très naturel et deviendra même tôt ou tard technologique, la science-fiction ne préfigurant bien souvent que notre réalité future.

La dernière partie agrandira encore le cercle des perspectives étourdissantes de cet ouvrage pour aborder l'évolution de notre condition humaine, à commencer par la sortie de notre état de sommeil permanent, celui-là même que l'ésotériste Gurdjieff ne cessait de combattre chez ses congénères en les mettant à rude épreuve, ce sommeil qui réduit presque chacun d'entre nous à un robot à peine conscient, un somnambule. Cela explique largement l'état actuel de délabrement psychique de notre société, dont la conscience collective n'est même pas encore parvenue à comprendre la nature de l'humain. Restons optimistes et gageons que nous sommes actuellement à l'aube d'un éveil collectif, grâce à une crise salutaire : la seule issue pour sortir de l'ultralibéralisme en phase terminale qui nous aliène mondialement, en se faisant l'expression de croyances dépassées bien que toujours entretenues par d'illustres somnambules de la science tels que Stephen Hawking.

Il est encore temps de faire basculer dès cette année notre futur de 2050 dans la bonne direction. Cela serait possible si les idées de ce livre portaient à grande échelle, mais ne se révèle même pas indispensable, car très nombreux sont les porteurs d'idées similaires, annonciatrices d'un vaste mouvement de spiritualité laïque. Tous

ressentent intuitivement que notre futur actuel résiste à notre éveil et qu'il s'ensuit des catastrophes, des sensations que l'inhumanité empire sur Terre, et qu'il faut voir là une résistance de notre ancien futur à l'installation du nouveau ! Nous verrons que cette résistance du futur existe bien, *via* notre conscience collective, et qu'elle explique la difficulté que nous avons à percer tous les phénomènes mystérieux qui échappent encore à la science.

La bonne nouvelle est que nous pourrions obtenir des preuves de cette double causalité, comme nous le verrons à la fin de ce livre. Il se pourrait alors que l'un des avenirs de l'homme soit d'ores et déjà fantastique mais que pour le faire jaillir, nous devions cultiver sur toute la planète ce que l'homme a de plus précieux : son libre arbitre authentique, son soi ; en surmontant toutes nos peurs et tout ce qui nous avilit en bloquant notre éveil. Alors seulement, nous pourrons entrer dans notre histoire sans fin, celle au seuil de laquelle ce livre a bel et bien la prétention de vous acheminer.

PARTIE I

LA TRANSFORMATION DU MONDE PHYSIQUE

Chapitre 1

Qu'est-ce que la réalité ?

«Au commencement était le Silence. Du sein du Silence est né le Son. Le Son est l'Amour. Le Son est le Fils du Seigneur. Le Seigneur est le Silence. Au sein du Silence reposait le Son.»

Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*

Tout au long de cet ouvrage seront avancées des idées qui ne sauraient être acceptées sans un bouleversement complet de notre vision habituelle de la réalité. Cette vision tient pour acquis que dans notre espace à trois dimensions, des objets faits de matière changent leur position au cours du temps : voilà ce que nous percevons et ce en quoi nous croyons. Pourtant, nous allons voir que ces perceptions ne correspondent plus à la façon dont la physique nous dépeint aujourd'hui l'univers. Si nous voulons avoir une meilleure compréhension de ce qu'est la réalité, nous sommes contraints de considérer ces perceptions comme illusoires, et c'est ce que nous allons donc commencer par faire ici d'emblée, s'agissant d'un prérequis à la lecture de ce livre.

L'environnement que nous qualifions de «réel» est illusoire pour deux grandes raisons. La première est qu'il s'agit avant tout d'une construction du cerveau et/ou de la

conscience, qui ne correspond que pour une infime partie aux sources réelles d'informations dans lesquelles puise cette construction qui semble se réaliser à l'intérieur du cerveau. La seconde est que le temps, l'espace et la matière sont des concepts tellement bouleversés aujourd'hui par la physique qu'il y a lieu de s'interroger sur leur objectivité même. Il est donc préférable de les ramener à ce qu'ils sont, des perceptions, et de ne plus les considérer comme des composants objectifs de la réalité en attendant de mieux comprendre leur véritable sens.

Il sera toutefois difficile au lecteur de s'affranchir d'une vision de la réalité qui semble si tangible autour de lui, et de se faire à l'idée qu'elle est à ce point illusoire. Comme s'il s'agissait de voyager dans un vaisseau subissant une forte accélération au démarrage, il aura besoin d'attaches pour se sécuriser, mais aussi d'un certificat médical en bonne et due forme.

- L'attache principale au principe d'objectivité permet de conserver l'idée qu'il existe une « vraie » réalité que nous allons tenter d'esquisser. Une autre attache au principe de raison permet de rétablir une rigueur scientifique perdue à cause des dogmes sous-jacents aux équations.
- L'obtention du certificat impose d'abandonner l'idée reçue selon laquelle la conscience serait le produit du cerveau, ou tout au moins d'accepter d'en douter.

C'est certainement le point le plus délicat, aussi est-ce celui que nous allons aborder en premier lieu.

L'idée selon laquelle la conscience serait le produit du cerveau relève d'un réductionnisme stupéfiant qui consiste à considérer la science comme déjà aboutie dans sa tentative de description purement mathématique d'un espace-temps à quatre dimensions, dont toutes les informations résulteraient mécaniquement du passé, donc du Big Bang :

aucune autre information que ses conditions initiales ne serait à ajouter pour modeler l'univers. La conscience ne servirait donc à rien et serait même réduite à une illusion. Or la science actuelle affirme tout le contraire : quand elle n'ajoute pas des dimensions* à l'espace, elle lui associe un vide quantique qui contient une quantité d'informations ou d'énergie d'une densité* immensément plus grande que celle de notre espace-temps lui-même : le « vide » serait donc plein, et c'est notre espace-temps qui serait vide en comparaison. Mais à quoi peuvent bien servir ces myriades d'informations additionnelles que le vide détient ? Il est bien plus légitime de les relier à la conscience que de refuser comme une autruche de les voir pour conclure que la conscience est une illusion. On peut et on doit même envisager, si l'on relie la conscience au vide, qu'elle puisse être « première » du point de vue simplement quantitatif de l'information. Mais est-ce bien raisonnable ?

Après tout, c'est la logique même qui veut que la conscience soit première d'un point de vue d'abord qualitatif, puisqu'il ne peut y avoir de réalité objectivable sans conscience et, si l'on enlève toutes les consciences de l'univers, il ne peut même plus y avoir d'univers. En effet, toute portion de la réalité aussi infime soit-elle passe nécessairement par une conscience qui en est informée. Sans même parler de prise de conscience, au sens où l'on n'a pas besoin de la conscience de sa propre conscience (conscience réflexive ou conscience du moi), le simple fait d'expérimenter ce qui existe nécessite, pour être acté comme réel, de la conscience. Elle est donc première en tant que moyen d'accès à l'information du réel. Il faut ensuite comprendre sur cette base que ce qu'elle perçoit et qui semble transiter par le cerveau n'est en fait qu'une apparence. Cette réalité perçue est constituée d'informations dont nous devrions même dire qu'elles sont *apparemment* acheminées par le cerveau. Si je précise « apparemment », c'est parce que nous

ne savons pas exactement ce qu'est le cerveau, puisque lorsque nous l'observons, nous avons le même problème que lorsque nous observons la réalité environnante, à savoir que ce qui transite par le système visuel, par exemple, se réduit à de l'information sur une image perçue, la forme du circuit de transit étant illusoire... Nous n'avons donc pas de perception directe de la forme du circuit ou du mécanisme qui fabrique l'information arrivant à la conscience, mais seulement du résultat « conscientisé » d'un traitement de l'information, de même que lorsque l'on utilise une caméra, l'image restituée est très différente de l'information captée, à cause du filtrage considérable qui sépare la source de l'image, laquelle n'est souvent plus qu'une trace déformée voire informe de la source. Ce constat est la première chose qui doit nous faire douter de la réalité perçue, y compris de notre cerveau lui-même. Il s'agit d'un raisonnement logique qui rejoint le mythe de la caverne de Platon, ainsi que le questionnement ancestral et philosophique sur la nature de la réalité où la notion de réel en soi a toujours été une énigme : ce que nous percevons autour de nous pourrait n'être qu'une ombre de la vraie réalité, celle qui intéresse la vraie science.

Chapitre 2

L'illusion de l'espace

« L'espace et le temps sont les modes par lesquels nous pensons et non les conditions dans lesquelles nous vivons. »

Albert Einstein

La question de savoir si nous percevons bien la réalité n'est plus tout à fait une énigme aujourd'hui, car la science y a répondu « non ». La physique quantique et la relativité générale ont convergé vers les mêmes raisonnements et conclusions à ce sujet. Tout d'abord la relativité nous a appris que la matière déformait l'espace. Bien sûr, cela se produit à l'échelle de masses très importantes. Par exemple, les rayons lumineux sont déviés par le Soleil en passant près de lui. Mais comment peut-on détecter une telle déviation ? Et que signifie-t-elle au juste ?

C'est une anomalie dans la précession du périhélie de la planète Mercure qui a conduit au premier « traumatisme » infligé à notre conception de l'espace tout en démontrant la relativité générale d'Einstein. Le périhélie est le point de l'orbite d'un corps céleste qui est le plus rapproché du Soleil, ou l'époque à laquelle l'objet atteint ce point. Le système Soleil-Mercure subit des perturbations

gravitationnelles qui peuvent faire varier l'angle du périhélie de Mercure, qui peut donc avancer au cours du temps. La mécanique newtonienne permet de calculer cette avance, mais les observations ont montré que le périhélie de Mercure avance plus rapidement que prévu. Il a fallu attendre Einstein et sa théorie de la relativité générale pour l'expliquer en constatant que le Soleil courbait l'espace et donc la lumière. Il ne s'agit certes que d'une toute petite déviation, mais nous connaissons aujourd'hui l'existence de trous noirs* qui, bien plus massifs que le Soleil, sont capables de déformer considérablement l'espace, au point de former des trous sans fin dont rien ne sort, pas même la lumière. On parle alors de « singularité », car certaines valeurs deviennent infinies, comme la durée elle-même. L'espace est donc déformable, de très légèrement à très fortement... ce qui doit faire réfléchir !

Voyons donc la signification de ces déformations, car les conséquences philosophiques de ces « misères » contre-intuitives faites à l'espace ne sont clairement pas assez prises en considération, comme si les physiciens se contentaient d'être des techniciens. Lorsqu'ils se représentent mathématiquement un espace aux lignes de champ déformées par des trous noirs, des trous de ver* ou autres courbures en tout genre, les physiciens sous-entendent implicitement qu'il existerait un espace de représentation non courbe sur lequel on aurait le droit de dessiner cet espace courbe, or un tel espace n'existe pas. Les mathématiciens ont élaboré ce modèle d'espace courbe pour coller avec l'observation et, afin d'en faire une représentation, ils sont obligés d'utiliser un espace bien droit sur lequel ils le visualisent. Mais y a-t-il un tel espace en arrière-plan ? Pas du tout ! Les physiciens se rassurent ainsi en faisant une représentation mathématique de l'espace courbe qui répond à un besoin de visualisation, mais cela n'est pas satisfaisant pour une compréhension intuitive raisonnablement exigeante de la

réalité. Cependant, parler de « compréhension intuitive » sous-entend une vision ou une conception intuitive qui reflète la réalité au plus juste, or nous en sommes loin. Cet espace courbe ne représente pas la réalité, parce que nous ne pouvons pas le représenter objectivement dans un espace. Cela pose d'emblée un problème qui nous amène à remettre en question notre idée de la réalité, uniquement parce que l'espace est courbe. Le fait que les rayons lumineux ne se déplacent pas en ligne droite est un véritable bug. Celui-ci devrait produire la même réaction que celle d'un individu qui serait né dans une salle de cinéma et qui, au moment où il commence à marcher pour s'approcher de ce qu'il croit être une fenêtre, s'apercevrait que la réalité qu'il a perçue jusque-là n'était qu'une projection sur un écran, en détectant ses déformations. Il s'agit là d'un premier indice du fait que la réalité n'est pas ce que l'on perçoit.

La découverte de la courbure de l'espace est l'apport majeur d'Einstein. L'espace est courbé par la masse, cela étant aujourd'hui parfaitement démontré et même exploité par la technologie des GPS. Cette technologie ne fonctionnerait pas, ou avec une imprécision rédhibitoire, si l'on ne tenait pas compte des corrections relativistes. De même, le temps ne s'écoule pas de la même façon en fonction de la courbure de l'espace sous l'effet de la gravité, comme cela a été démontré à l'aide d'horloges atomiques, mais nous verrons cela plus loin.

Le deuxième bug dans notre vision de la réalité dépeinte par la physique est que l'espace, à une échelle très petite, est « pixelisé » comme un écran de télévision, le pixel étant l'unité de base qui permet de mesurer la définition d'une image numérique matricielle. Cette pixelisation de l'espace – c'est-à-dire sa limite de résolution due à l'impossibilité de diviser l'espace en dessous de la longueur de Planck ($1{,}616 \times 10^{-35}$ m) – n'est cependant pas aussi simple que

celle d'un écran, car ce n'est pas seulement la distance qui est pixelisée, ce sont aussi des grandeurs physiques plus complexes telles que le produit des incertitudes sur l'impulsion et la position (d'une particule), toujours supérieur à une valeur non nulle. Cela signifie que si l'on a une bonne précision sur l'impulsion, on a forcément une imprécision sur la position. En fait, le produit des incertitudes sur la position et l'impulsion (masse multipliée par la vitesse) est supérieur à h, la constante de Planck.

Voyons cependant les choses plus simplement et retenons qu'en dessous de la longueur de Planck, il n'y a plus de distance, c'est-à-dire que parler de longueur n'a plus de sens. Quelle réalité peut alors avoir un espace ainsi pixelisé ? Nous avons là le même problème qu'avec la courbure de l'espace. De même que nous avons tendance à nous représenter un espace courbe sur un espace non courbe, qui n'existe pas, nous avons tendance à nous représenter le maillage de l'espace comme étant « dessiné » sur un espace qui existe réellement, alors que ce dernier n'existe pas non plus.

Nous avons donc un problème dont nous avons anticipé une solution en suggérant le renversement de perspective voulant que ce soit la conscience qui crée la réalité, ou du moins la sensation que nous en avons. Nous n'avons pas besoin à ce stade de savoir ce qu'est la conscience. Notons qu'il est simplement plus juste de dire que « la conscience crée la réalité » plutôt que « le cerveau crée la réalité » – puisque le cerveau est une observation –, or, si nous mettons en doute la réalité observable, nous sommes obligés de mettre en doute le cerveau lui-même au sens de sa matérialité.

Chapitre 3

L'illusion de la matière

«Toutes nos analyses nous montrent dans la vie un effort pour remonter la pente que la matière descend.»

Henri Bergson

Nous avons pour le moment deux indices forts du fait que l'espace n'existe pas tel que nous le percevons : il est pixelisé et déformable. Il y a donc lieu de s'interroger aussi sur la réalité de ce qu'il contient, en l'occurrence : de la matière. Or la physique nous apprend justement que, là encore, la matière est une illusion au sens où il n'existe pas de «grain de matière». C'est un troisième bug dans notre vision de la réalité. Plus on va vers l'infiniment petit pour tenter de décortiquer la matière et plus on s'aperçoit que la matière correspond à des vibrations. À tel point que la théorie des cordes par exemple parvient à remplacer toute la matière par des vibrations. Elle ajoute pour cela des dimensions supplémentaires à l'espace, ce qui lui permet de reproduire ces vibrations à l'aide de cordes vibrantes. Mais il est possible d'éviter le recours contre-intuitif à des dimensions de l'espace supplémentaires si l'on fait vibrer l'espace lui-même, ce qui revient à considérer les vibrations des cordes comme des vibrations «de l'espace», et

non « dans l'espace ». La théorie alternative qui fait ainsi vibrer l'espace est appelée « gravité quantique à boucles », les cordes étant remplacées par des boucles qui agissent comme un maillage de l'espace. Ce maillage vibre alors d'une façon aussi complexe que les cordes, compte tenu de la forte analogie existant entre les boucles et les cordes. En résumé, soit on désolidarise les particules de l'espace pour en faire des cordes en ajoutant des dimensions spatiales, soit on les identifie à l'espace et l'on considère que les vibrations de la matière sont des vibrations de l'espace lui-même. La différence fondamentale est que les cordes vibrent dans un « fond » spatial, contrairement aux boucles. Mais que l'on désolidarise ou non la matière de l'espace, cela reste des vibrations.

Pourquoi n'a-t-on pas eu de confirmation expérimentale de la théorie des cordes ? Parce que ce sont des objets qui existent à l'échelle infinitésimale de Planck. Ils sont inobservables mais se révèlent être une expression indispensable de l'indéterminisme quantique qui pour sa part est démontré. Même si nous ne savons pas faire d'observation à cette échelle-là, l'introduction de boucles ou cordes permet tout de même de faire quelque chose de très important qui est d'unifier mathématiquement les deux physiques, relativiste et quantique. Ainsi, nos meilleures théories physiques nous disent que la matière est finalement une sorte d'illusion. Elle est le résultat de vibrations qu'il vaut mieux associer à l'espace, car cette approche est plus « élégante » et économe que celle qui ajoute des dimensions à un espace dont l'existence elle-même est déjà douteuse.

Le quatrième bug dans notre vision de la réalité est que le vide est plein d'énergie. Il y aurait environ 10^{120} fois plus d'énergie dans le vide que dans l'univers observable. Ce rapport est gigantesque. Il s'agit d'un résultat de calcul qui provient de l'inégalité de Heisenberg, laquelle empêche que la position et la vitesse des particules soient simultanément

bien définies. Si l'espace n'était pas fluctuant, ce rapport serait nul. Cette énergie vient de ce que notre espace vide est rempli de vibrations correspondant à des particules virtuelles, c'est-à-dire « irréelles », mais dont nous verrons plus tard qu'elles se conçoivent en termes d'informations non manifestées dans l'espace-temps[1]. Nous ne savons d'ailleurs pas si ce sont de véritables vibrations au sens où nous l'entendons habituellement, par exemple périodiques, ou bien des fluctuations beaucoup plus complexes qui ne se produiraient pas dans le temps ordinaire. Quoi qu'il en soit, elles permettent de faire une modélisation du fameux hasard quantique avec lequel Einstein ne voulait pas que l'on s'amuse : « Dieu ne joue pas aux dés », disait-il. Et finalement, il avait bien raison...

Ces fluctuations du vide sont à l'origine de la création des particules réelles. Il ne faut pas s'étonner que l'espace fluctue ainsi, puisqu'il se courbe déjà un peu, beaucoup, énormément... Le vide est aussi de l'espace qui vibre, et c'est ce qui lui donne son énergie. Il est obligé de vibrer à cause des lois qui régissent l'indéterminisme quantique, mais il conserve sa propriété de « vide » d'être exempt d'événements réels. Nous appelons « événement réel » tout ce qui dans l'espace est observable et se soumet à la causalité*, en étant bien distinct de l'espèce de brouillard quantique que constitue le vide, faute de savoir mieux le décrire ; car le vide ne devrait normalement pas contenir d'événements. La gravité quantique le traite d'ailleurs de façon probabiliste. Il est toutefois possible et finalement beaucoup plus scientifique de conserver la causalité dans le vide quantique en le considérant comme peuplé d'événements compensés par des anti-événements. Il s'agirait alors d'une énergie constituée d'événements potentiels, non encore manifestés

1. Lire à ce sujet : Lothar Schäfer, *Le Potentiel infini de l'univers quantique*, Guy Trédaniel éditeur, 2013.

dans la réalité. On peut ainsi se le représenter en revenant à la notion d'« éther », comme si cet éther était très comprimé et en vibration. Il est légitime de revenir à cette notion d'éther à condition d'identifier l'espace à la matière. Si l'on désolidarisait l'espace de la matière, l'existence de l'éther contredirait la relativité générale. Mais en identifiant la matière à l'espace lui-même, on peut revenir à une notion d'éther qui pourrait fournir enfin un support intuitif à notre perception de la réalité. Mais est-ce bien raisonnable ?

Avant Einstein, la théorie de l'éther en faisait un support, un transporteur des ondes électromagnétiques. Or Einstein a observé que la constance de la vitesse de la lumière contredisait le théorème de l'addition des vitesses dans la mécanique newtonienne. Les physiciens qui s'y sont opposés ont essayé de mesurer une variation de la vitesse de la lumière, dans l'expérience de Michelson-Morley : en mesurant la vitesse d'une étoile par rapport à la trajectoire de la Terre, ils ont trouvé une vitesse constante de la lumière. Einstein avait donc raison, et l'éther ne pouvait plus exister. On peut toutefois se reporter à une notion d'éther où matière et espace sont une seule et même chose pour préserver une vision intuitive de la réalité compatible avec le vide quantique, si l'on se représente ce vide comme quelque chose de fortement comprimé à l'intérieur duquel se manifeste de temps en temps de la matière, par une excitation du vide due à cette compression. Imaginons par exemple des tremblements du vide (de l'espace) qui, de temps en temps, produiraient de la matière, tout comme les tremblements de la croûte terrestre sous pression produisent de temps en temps des failles. Ces failles forment ainsi des chemins comme le feraient des événements nouveaux insérés dans la réalité. Il faut tout de même reconnaître que c'est un peu fort de café pour notre vision de cette dernière.

Si l'on en revient par contre à notre renversement initial de perspective, proposant que la conscience soit première, il n'y a plus de problème, puisque cela revient à dire que la réalité – que l'on ne peut pas s'empêcher de « s'imaginer » – n'existe pas, du moins telle qu'on la perçoit. Tout ce que l'on peut en dire raisonnablement est qu'il y a bien un champ d'informations extrêmement vaste correspondant au vide quantique, dans lequel la conscience vient puiser pour construire notre réalité, mais auquel il convient de ne pas chercher à donner une consistance objective réelle, cette objectivation étant l'affaire de la conscience. Nous pouvons alors concevoir qu'il ne soit pas si étrange que le vide soit plein. Nous vivrions dans un champ d'informations incommensurable et notre réalité collective ne serait qu'une parcelle infime de ce champ d'informations dans lequel chaque conscience vient puiser une partie cohérente avec le tout.

Chapitre 4

L'illusion du temps

« La distinction entre passé, présent et futur n'est qu'une illusion, aussi tenace soit-elle. »

Albert Einstein[1]

Enfin, le cinquième et dernier bug est certainement le plus bouleversant, à défaut d'être vraiment contre-intuitif: la physique découvre que le temps n'existe pas, semblant contredire certaines conceptions spiritualistes d'un éternel présent pour finalement mieux les rejoindre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout simplement que la physique ne comprend pas la signification, le rôle ou la fonction mécanique du présent. La mécanique nous laissait croire auparavant que le présent devait être le moment où se crée le futur, que le temps serait donc une sorte de « front du présent », avant lequel tout est créé et après lequel rien n'existe encore. Nous pouvions alors nous demander si le passé existe encore, ou pas, dans la mesure où nous avons des souvenirs du passé. Sont-ils simplement dans notre tête, notre cerveau, ou leur vécu subsiste-t-il quelque

1. Lettre d'Einstein à la famille de son ami et confident Michele Besso, physicien suisse, à l'annonce de sa mort (mars 1955).

part dans la réalité ? Nous l'ignorions, mais cela n'avait pas trop d'importance, car on ne revisite pas le passé. Or aujourd'hui, cette conception est devenue intenable, car elle voudrait dire que le monde se crée dans le présent, « au fur et à mesure » que le temps s'écoule. Cette vision est fausse parce que la notion de présent n'est plus pertinente, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, deux observateurs ne peuvent se mettre d'accord sur la datation du présent, dès l'instant où ils sont soit très éloignés l'un de l'autre, soit très proches, mais se déplaçant très rapidement l'un par rapport à l'autre. On ne s'en rend pas compte au quotidien, car ces effets de distance ou de vitesse ne sont sensibles que si le déplacement se rapproche de la vitesse de la lumière, ou si la distance est de l'ordre de plusieurs années-lumière.

Cela peut être représenté sur la figure 1 (voir page I) où l'on considère l'univers-bloc* comme un cylindre dont la longueur représente le temps et une tranche circulaire l'espace. Ainsi, la sphère qui englobe l'univers est-elle remplacée par le disque qui occupe chaque tranche de présent. L'univers-bloc à quatre dimensions est donc représenté en trois dimensions sous la forme d'un cylindre qui démarre en cône (non représenté), car au départ le rayon du disque est en forte croissance : c'est le cône du Big Bang. Une tranche particulière de ce cylindre correspond au présent pour un observateur, mais un autre observateur qui se déplace va faire une coupe circulaire de son propre présent d'autant plus différente qu'il est éloigné, et finalement tout le monde va faire une coupe différente de son présent ; ce que la figure 1 traduit par trois présents différents les uns des autres. Ainsi, pour certains observateurs, ce que nous appelons le futur sera déjà là, ou encore ce que nous considérons comme le passé correspondra

au présent pour d'autres observateurs. Il est donc impossible de s'accorder sur le présent et l'on ne peut résoudre ce problème raisonnablement qu'en considérant le futur comme déjà réalisé !

Second argument à l'appui de cette conception, dans l'expérience de pensée des jumeaux de Langevin, la relativité générale nous montre que nous pouvons voyager dans le futur, à condition de supporter l'accélération ou la gravité produites par la technologie adéquate. Le fait de soumettre un jumeau à un champ de gravitation ou à une accélération (ce qui en relativité est la même chose), en lui faisant par exemple effectuer un voyage aux confins de l'espace, va en effet ralentir son temps par rapport au jumeau qui reste à la surface de la Terre, de telle manière qu'il peut se retrouver plusieurs milliers d'années dans le futur en revenant sur Terre. On peut extrapoler ce « paradoxe des jumeaux de Langevin » en montrant par le calcul que le fait de se retrouver dans plusieurs milliers d'années en quelques secondes ne pose aucun problème théorique. Les formules de ces calculs ont été démontrées expérimentalement à l'aide d'horloges atomiques. Quant à la théorie qui sous-tend ce calcul, elle a été maintes fois vérifiée.

Qu'en est-il maintenant du passé ? Pour les mêmes raisons que précédemment, c'est-à-dire l'impossibilité de dater un événement comme étant soit passé, soit futur, et la possibilité théorique de voyager dans le passé (en empruntant par exemple un trou de ver, bien que beaucoup d'obstacles restent à surmonter pour que ce voyage puisse concerner autre chose qu'une simple particule), les physiciens concluent que le passé existe encore, en le considérant toutefois comme définitivement figé. Il n'est pourtant pas fondamentalement interdit qu'il puisse changer, car les équations de la relativité générale d'Einstein sont réversibles par rapport au temps, ainsi que plus généralement toutes les équations de la physique, y compris celles de la mécanique

quantique. Mais cela poserait quelques problèmes dont nous parlerons plus loin. Pour l'instant, constatons que la relativité générale nous propose de concevoir notre espace-temps comme un univers-bloc passé-présent-futur avec un futur déjà réalisé, mais selon une vision parfaitement déterministe, dans le futur comme dans le passé : c'est donc un univers-bloc entièrement « gelé ».

À la différence de la relativité générale, la mécanique quantique ne conçoit pas le futur comme déjà réalisé, mais ses progrès récents l'orientent malgré tout vers cette conception, parce qu'ils montrent que des événements séparés par le temps peuvent être corrélés sans qu'aucune causalité n'intervienne dans cette opération. Nous développerons cela plus loin ; pour l'instant, disons que c'est le même phénomène que celui de l'intrication, ou corrélation, non-locale d'événements séparés par de l'espace, qui se produit donc non seulement à travers l'espace mais aussi à travers le temps.

Cependant, c'est surtout lorsque l'on essaie d'unifier les deux physiques, comme le fait la gravité quantique à boucles, que le temps disparaît des équations pour laisser place à de l'espace. En réalité, le consensus aujourd'hui est de considérer le temps comme « spatial » et indépendant de la causalité.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment la causalité peut-elle fonctionner si l'on ne définit pas un avant : une cause, et un après : un effet ? Un effet pourrait-il survenir avant sa cause ? Les équations de la physique ne l'interdisent pas puisqu'elles sont réversibles par rapport au temps. Ces équations marient simplement l'espace et le temps comme dimensions insécables. Elles « spatialisent » le temps comme nous spatialisons un itinéraire à suivre à l'aide d'une carte routière ou d'un GPS, c'est pourquoi le temps devient une quatrième dimension, juste un peu particulière. La physique a recours pour cela aux nombres complexes,

qui ont pour effet de traiter le temps exactement comme une dimension d'espace. On peut donc théoriquement se déplacer dans le temps, c'est-à-dire aussi bien voyager dans le futur ou dans le passé que dans l'espace. Seuls des problèmes technologiques restent à résoudre pour cela, sans oublier cependant de surmonter quelques paradoxes temporels que nous examinerons plus tard.

Tout cela implique que la réalité ne se crée pas dans le présent et qu'elle est déjà créée dans le futur. Nous serions donc comme dans un film déjà monté, certains allant même jusqu'à dire que nous serions dans une simulation. Cette conception serait presque recevable, sauf qu'un problème survient : si l'on suppose que notre réalité, illusoire, est plongée à l'intérieur d'une autre réalité à l'origine du film et qui serait la « vraie » réalité, alors on retombe sur le même problème : d'où vient cette surréalité ? Serait-elle à son tour un film ?

Une bonne alternative à l'idée que la réalité serait une simulation est d'adopter, encore une fois, le renversement de perspective qui consiste à dire que c'est notre conscience qui crée cette réalité. Il est alors normal que le temps n'existe pas pour la physique, puisque le temps et l'espace deviennent des sensations d'une « conscience voyageuse ». Il existe bien toutefois une réalité objective que constitue l'espace-temps traversé, mais tout ce que l'on peut en dire est qu'elle est un champ d'informations obéissant à des règles mathématiques précises et dont notre conscience extrait des perceptions pour les décomposer en espace et en temps. Rien n'empêche de continuer à faire de la physique sur ce champ d'informations, mais il importe de bien distinguer l'information réelle de la perception après filtrage. La « réalité » étant considérée habituellement comme ce que l'on perçoit, la confusion est facile. Considérons par exemple le problème de la couleur.

On appelle la sensation de couleur un « qualia », c'est-à-dire une sensation qui est inconnaissable en l'absence d'une intuition directe, d'une expérience de cette sensation ou vision. Or, pourquoi voit-on telle ou telle couleur ? Il ne s'agit que de longueurs d'onde converties en excitations d'aires corticales dans le cerveau, mais personne ne sait expliquer pourquoi le rouge nous apparaît rouge. On sait seulement dire que telle zone, ou ensemble de neurones du cerveau, est concernée. Il est donc impossible de savoir si deux personnes voient réellement la même couleur, même si l'on sait reconnaître les zones impliquées d'un cerveau à l'autre. Chacun possède peut-être après tout une sensation différente de la même couleur, mais puisqu'elle est liée à une même longueur d'onde, tout le monde est d'accord. Il y a là un blocage conceptuel pour définir la vraie source de la sensation, un problème ontologique relatif à l'existence même de cette source (niée par les matérialistes), au statut de nos sensations comme la douleur et les sentiments, et même au statut de nos pensées. Ce problème n'est pourtant pas insoluble puisque ces « qualias » qui accompagnent ainsi toutes nos sensations peuvent raisonnablement être mis en relation avec l'existence aujourd'hui parfaitement reconnue d'informations non physiques, c'est-à-dire hors espace-temps, comme nous le verrons plus loin.

Revenons ici sur la sensation du temps. Nous avons déjà une certaine connaissance de l'illusion du temps avec ce qu'on appelle les « états modifiés et altérés de conscience ». Il est connu que la prise de LSD, par exemple, modifie la perception du temps. Par ailleurs, le fait que le temps soit lié à la notion d'information s'éprouve dans l'expérience quotidienne qui consiste à « trouver le temps long » quand on ne fait rien alors que le temps passe très vite lorsque l'on est occupé. Le temps semble même avoir été annulé lorsque l'on se réveille après une bonne nuit de sommeil avec la sensation que l'on vient de se coucher. Inversement, l'effet

de *flow* ou «zone» chez les sportifs est souvent lié à une sensation de temps ralenti, qui procure dans cet intervalle de temps l'extase de la perception d'un geste parfaitement maîtrisé.

Or, si l'on spatialise le temps, il est possible de comprendre ces sensations comme un recul ou au contraire un zoom sur la dimension du temps spatialisé. En ce qui concerne le recul, prenons l'analogie suivante : je suis à la surface de la Terre et le présent est constitué de ce que je vois autour de moi. Pour aller d'un point à un autre, par exemple parcourir 100 km d'une ville à l'autre, il me faut un certain temps durant lequel chaque nouvelle position de mon parcours va constituer un nouvel instant. Il y a donc une succession séquentielle d'événements qui pourrait me donner l'impression illusoire que ma réalité se crée à mesure que je me déplace, si j'estime être par exemple dans un rêve. Mais si je prends une montgolfière ou un avion et que je perçois d'un seul regard mes points de départ et d'arrivée, alors je me rends compte que ce que je considérais comme du temps n'était en fait que de l'espace. Certains états modifiés de conscience donnent également cette sensation, vécue par le commun des mortels au moment d'un accident ou d'un événement particulier, tel que le seuil de la mort. Le témoin se retrouve alors tout à coup dans une perspective complètement nouvelle : il n'est plus dans une réalité temporelle d'événements, mais dans une autre réalité où un immense recul sur le temps lui permet de découvrir «encore plus de réalité». Car depuis cette autre réalité, il peut percevoir l'ensemble de sa vie. Il peut même, à ce moment particulier de la mort où la conscience quitte le champ d'informations dans lequel le témoin a navigué toute sa vie, voir défiler sa vie avec la sensation que c'est le moment choisi par *on ne sait quoi* pour récupérer tout ce qu'il a vécu dans une sorte de mémoire...

Une autre raison de considérer le temps comme illusoire a le mérite de donner du sens au rôle que pourrait jouer la conscience qui voyage dans l'espace-temps. Si, comme nous venons de le voir, tout ce qui peut nous arriver existe déjà dans notre futur de la même façon que tous nos trajets possibles existent déjà durant une navigation, alors la conscience pourrait être le vecteur du choix de notre trajet et nous pourrions donc disposer d'un libre arbitre au cours de cette navigation. Cela n'est toutefois envisageable que si tous nos futurs possibles peuvent coexister. Or il se trouve que c'est justement le cas des trajectoires superposées d'une même particule en mécanique quantique.

Contrairement aux physiciens relativistes, les physiciens quantiques sont longtemps restés attachés à l'idée que le temps n'est pas une illusion et que la réalité se crée dans le présent, mais les choses sont en train de changer rapidement. Depuis peu, la communauté scientifique converge en effet vers le consensus voulant que les événements quantiques soient indépendants de l'espace et du temps. Au cours des dernières années, de nombreuses expériences et des modèles théoriques ont en effet été développés autour de la notion d'« intrication quantique », pour vérifier son caractère non local. Le concept de « non-localité* » qui avait été mis en évidence en 1981-1982 par le physicien français Alain Aspect, puis vérifié dans les années 1990 par les Américains, a été étendu récemment dans le domaine temporel. On savait jusqu'alors que deux événements quantiques intriqués, c'est-à-dire corrélés, peuvent être séparés par un espace assez grand pour empêcher tout signal d'expliquer cette corrélation, sauf à dépasser la vitesse de la lumière. Cela étant interdit à juste titre pour préserver la théorie, l'intrication est donc une exception non causale qui impose l'idée de non-localité. La nouveauté est que cette intrication est également possible entre deux événements séparés par le temps. Un événement présent

et un événement futur peuvent donc être corrélés, alors même que le second n'a pas encore eu lieu et qu'aucune cause ne les relie. Il s'agit là d'une non-localité temporelle, qui ne doit pas paraître étrange dans un espace-temps où l'espace et le temps sont traités de la même manière. La mécanique quantique semble ainsi tendre vers la vision de l'univers-bloc selon laquelle tout serait déjà réalisé, sans que pour autant le futur ne prenne une forme unique et parfaitement déterminée. Bien au contraire, l'intrication non locale entre deux événements séparés par le temps offre *a priori* la possibilité que deux alternatives de l'événement futur puissent être reliées à deux alternatives d'un événement présent ou passé, sans que la causalité n'intervienne dans ces corrélations. Il s'agit donc bien là d'une ouverture à la possibilité du libre arbitre, lequel implique par définition que des conditions finales puissent être choisies sans que la causalité ne constitue un obstacle à ce choix.

De tous les bugs dégagés par la physique sur notre conception courante de la réalité, on voit ainsi que celui du temps offre des perspectives beaucoup plus séduisantes que la vision matérialiste, toujours très puissante, selon laquelle nous ne pouvons en aucun cas maîtriser notre destin. Parmi ces perspectives se profilent non seulement le retour du libre arbitre mais aussi une compréhension enfin intuitive de la mécanique quantique sur laquelle nous reviendrons plus loin. Mais on peut d'ores et déjà lever le mystère sur le phénomène de l'intrication en le considérant tout simplement comme la conséquence de la possibilité d'un glissement des lignes temporelles : on ne peut pas changer le futur sans changer le présent ainsi que le passé, car tout changement réel dans l'espace-temps se traduit par un mouvement d'un seul bloc d'une ligne temporelle (voir la figure 2, page I).

Remarquons que, grâce à notre renversement de perspective qui consiste à logiquement tout rapporter à la conscience, nous pouvons supposer que cette dernière soit responsable de l'introduction d'informations dans l'espace-temps, permettant d'opérer ce glissement de lignes temporelles, et nous verrons effectivement dans la partie II comment cela fonctionne. Pour l'instant, ce nouveau point de vue nous permet non seulement de comprendre tous les bugs de la réalité, mais aussi de procéder à cette interprétation qui laisse une chance à notre libre arbitre.

À l'inverse, si notre conscience était une illusion produite par le cerveau, alors nous devrions non seulement accepter une conception déterministe qui nous prive de notre libre arbitre, mais aussi l'abandon du réalisme* en science, laquelle renoncerait à nous dépeindre l'univers de façon compréhensible. Il s'agit d'ailleurs d'une tendance actuelle très vive chez les physiciens quantiques de considérer que le réalisme serait impossible dans la mesure où la réalité n'existerait pas en tant que concept indépendant des théories qui la décrivent ! Une telle idée nommée « réalisme modèle dépendant » est d'autant plus inconfortable que les théories en question sont incompréhensibles au commun des mortels. Voilà donc où nous mène l'idéologie selon laquelle la réalité doit être descriptible avec des équations, fondée sur le postulat indémontrable du déterminisme : il ne faut pas chercher à la comprendre !

En l'état actuel des choses, et pour éviter de se poser le problème de la conscience, la physique du courant dominant s'évertue par conservatisme à rester déterministe et donc à figer parfaitement notre destin dans ses moindres détails, sans même que nous nous en rendions compte. Il devient alors illusoire, dans un tel cadre idéologique, d'imaginer pouvoir changer nous-mêmes un iota à notre vie, ne serait-ce que de modifier notre parcours d'un dixième de

millimètre à un moment donné par rapport à ce qui est déjà inscrit. Car la physique déterministe se veut totalement rigide, impliquant que nos vies soient intégralement, parfaitement définies jusque dans l'infiniment petit et à chaque instant passé ou futur. Notre sensation de libre arbitre reposerait donc seulement sur notre ignorance de ce qui va nous arriver. Il serait impossible d'échapper à l'illusion, que cela soit celle de notre libre arbitre ou de l'idée que nous nous faisons de la réalité. À son corps défendant, la physique déterministe dénonce au moins l'illusion matérialiste, mais il me semble qu'elle va trop loin : la réalité ne serait pas seulement intuitivement incompréhensible mais complètement illusoire. Après tout, et si c'était vrai ?

Acceptons de jouer le jeu pour voir au-delà de cette illusion de la conscience à quelle conception de l'univers – ou des univers – nous conduit cette physique toujours dominante à l'heure actuelle. Il s'agit pour nous d'en déduire une fois pour toutes si nous avons affaire à un postulat réellement scientifique dont il convient de maintenir la respectabilité, ou au contraire à une croyance qui ne tient pas debout et qu'il convient d'abandonner. Car n'oublions pas que le déterminisme scientifique est bel et bien un postulat qui a permis à la science de se construire par opposition à la religion…

Chapitre 5

Les univers-bulles parallèles

« Dieu, un sacré bricoleur ! Un tel dieu ajusteur de constantes universelles ne serait d'ailleurs qu'un demi-dieu, privé d'une bonne part de son prestige et de sa gloire. Il faut l'imaginer demandant à l'un de ses assistants : "Hé ! Paulo, repasse-moi le tournevis, tu veux bien ? Les étoiles déconnent sacrément. Faudrait que j'augmente d'un chouïa la vitesse de la lumière..." »

Étienne Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*

Dans le grand changement de paradigme associé au bouleversement de notre conception du réel, nous venons de voir que la question de notre compréhension du temps joue un rôle crucial. Les physiciens ont aujourd'hui largement porté à la connaissance du public le fait que le temps est une illusion, qu'il devrait même pour certains être retiré des équations de la physique, mais la question de savoir « si et comment » l'espace-temps pourrait continuer d'évoluer en l'absence de temps, liée à celle de notre libre arbitre, reste sans réponse.

La physique standard, ayant cependant horreur du vide et ne pouvant se passer du temps dans ses équations, tente de s'unifier malgré tout « avec le temps » pour résoudre le problème le plus fondamental auquel les physiciens sont confrontés aujourd'hui : réconcilier la physique relativiste

et la mécanique quantique, les deux grandes théories les mieux vérifiées à ce jour par l'expérience.

Une grande tendance chez les physiciens plutôt anglo-saxons est de considérer qu'elle y est effectivement parvenue, ou presque, avec la théorie des supercordes, mais cette théorie entraîne inéluctablement l'existence d'une myriade d'univers parallèles. Différents types d'univers parallèles ont ainsi été récemment envisagés et décrits dans plusieurs publications, sur la base d'une croyance en une physique enfin unifiée, avant même que le phénomène du « temps qui passe » ne soit pourtant compris.

Je vais admettre ici que cette physique du « temps qui passe » est juste, pour en tirer des conséquences métaphysiques sur notre vision du monde et notre place au sein des univers parallèles. Il s'agit de faire un état des lieux de ce que la physique a actuellement de meilleur à nous offrir à ce sujet, dans l'urgence qu'elle montre – chez certains de ses représentants comme Stephen Hawking – à se considérer comme aboutie.

Mais tout d'abord, qu'est-ce qu'un univers, comment est-il structuré et comment évolue-t-il ?

La physique relativiste nous propose le concept d'« univers-bloc », qui implique que le futur existerait déjà, alors que la mécanique quantique s'accorderait plutôt avec l'idée que le futur n'existe pas encore, sauf si l'on accepte l'idée du « multivers » où chaque possibilité d'évolution permise par l'indéterminisme quantique a lieu dans un univers différent. Le multivers se présente ainsi aujourd'hui comme une solution de facilité pour unifier les deux physiques. Il séduit à ce titre le courant dominant, poussé en cela par de récents progrès qui dévoilent que les événements quantiques sont indépendants de l'espace et du temps, et invitant donc les physiciens quantiques à considérer eux aussi que le temps n'existe pas.

Ainsi, le recours aux univers parallèles a l'immense avantage de maintenir la théorie de l'univers-bloc pour décrire la structure d'un seul univers. Voyons donc ce que cela implique.

Dans l'univers-bloc à quatre dimensions de la physique relativiste, chacune de nos vies peut être décrite par une ligne temporelle qui représente notre trajectoire dans l'espace-temps. Le problème est qu'elle y reste figée à jamais, car elle préexiste à notre naissance et continue d'exister, éternellement inchangée, après notre mort. Tous les déplacements que nous faisons durant notre vie, toutes nos sensations et tous les mouvements que nous observons en permanence autour de nous sont totalement décrits d'avance dans le moindre détail, comme dans une vidéo sur un CD-Rom. La physique de l'univers-bloc ne comprend pas la véritable fonction de la «tête de lecture», cet écoulement du temps qui ne semble lié qu'à la conscience. Notre vie est décrite par cette physique comme similaire à la projection d'un film, c'est-à-dire le résultat d'un déplacement dans l'espace-temps qui nous donne la sensation de créer notre vie sous le contrôle d'un libre arbitre illusoire.

On peut se représenter maintenant la texture infinitésimale d'un tel espace-temps, à condition de le réduire de quatre à deux dimensions, comme un carré de toile élastique bien tendue mais comportant sur toute sa surface des plis ou des courbures de toute nature, correspondant à la matière qui lui donne sa forme (voir la figure 3, page I). Il n'en reste pas moins que ces courbures restent éternellement figées par la spatialisation du temps, qui devient l'un des quatre axes de la toile.

Première conclusion : *la physique semble ainsi nous dire que nos vies existeraient éternellement sans que même la conscience de les vivre n'en modifie jamais le moindre détail.*

Serions-nous vraiment tous prisonniers d'un espace-temps quadridimensionnel ? Le physicien Antoine Suarez a un autre point de vue que celui du multivers, qu'il rejette après avoir démontré expérimentalement que l'indéterminisme quantique ne peut pas se réduire à des causes cachées[1]. Il affirme en conséquence que des informations en provenance de l'extérieur de l'espace-temps, liées à notre libre arbitre, y sont nécessairement introduites si l'on veut préserver la principale loi de la physique qui est la conservation de l'énergie.

Toutefois, la théorie des cordes a proposé une solution forte pour résoudre autrement ce problème, en nous ramenant dans un cadre déterministe sans aucun libre arbitre, faisant appel à six dimensions supplémentaires de l'espace dans lesquelles pourraient se trouver ces informations. Le maintien de ce cadre déterministe entraîne l'existence d'une myriade d'univers parallèles dissociés dans autant de bulles dans lesquelles nous serions à nouveau emprisonnés. Il s'agit cependant là d'une interprétation qui suppose arbitrairement que le paramétrage de la théorie des cordes, engendrant le nombre incommensurable de 10^{500} variétés possibles, soit à jamais figé pour un même univers. Or cette hypothèse ne résulte que d'une volonté *a priori* de maintenir un cadre déterministe à la physique actuelle, qui sous-entend qu'elle serait proche de l'aboutissement, éludant prématurément l'indéterminisme quantique qui avait entrouvert la porte à notre libre arbitre.

En conséquence, malgré l'introduction de six dimensions supplémentaires, notre univers personnel continue de ressembler à un océan gelé sur lequel il est impossible de ne pas refaire exactement le même parcours, dans le cas où

1. *Cf.* article « Quantum randomness can be controlled by free will. A consequence of the before-before experiment », arXiv:0804.0871v2, *Quantum Physics*, 2009.

notre vie serait jouée une seconde fois. Ainsi, notre univers aurait été gelé de toute éternité ou serait brutalement apparu tel quel, du Big Bang jusqu'à la fin des temps. Nous ne serions que des touristes de l'espace-temps mystérieusement devenus conscients le long de lignes temporelles distinctes, probablement condamnés à disparaître après que la tête de lecture a atteint notre mort, à moins qu'elle ne nous permette de rejouer éternellement la même vie, sans le moindre changement.

Cette perspective déconcertante n'est pas la seule « couleuvre » à avaler. Tout maintien d'un espace-temps figé dans le cadre classique d'une évolution temporelle déterministe nous conduit invariablement à des extrémités conceptuelles peu vraisemblables.

Deuxième conclusion : *nous devrions admettre que nous avons des myriades de doubles de nous-mêmes tout à fait conscients dans des univers parallèles* (voir la figure 4, page II), pouvant avoir exactement la même vie que nous, mais à d'infimes différences près, qui imposent à chaque fois la création d'un nouvel univers.

Troisième conclusion : *nous devrions accepter le caractère créationniste d'un espace-temps figé de toute éternité ou apparu instantanément*, dans lequel notre vie pourrait être éternellement rejouée sans qu'il n'y soit jamais apporté le moindre changement, même infime.

Quatrième conclusion : *nous devrions enfin envisager d'avoir à rejouer nous-mêmes éternellement notre vie après notre mort*, sans jamais rien y changer, si l'on admet l'hypothèse matérialiste selon laquelle la conscience est un produit du cerveau responsable de la sensation du temps.

Voila donc les très embarrassantes questions qui empêchent les physiciens *mainstream* (du courant dominant) de nous dépeindre une vision du monde acceptable pour le grand public, ou qui les conduisent à des aveux insensés pour ceux qui se risquent quand même à décrédibiliser la physique devant le grand public, à l'instar d'un Max Tegmark qui écrivait récemment dans *Notre univers mathématique* :

« Existe-t-il un avatar de vous-même en train de lire ce livre, décidant de le reposer avant de finir cette phrase, tandis que vous poursuivez votre lecture ? [...] La vie de cet avatar serait identique à la vôtre en tous points de vue – jusqu'à cet instant, cependant, où votre décision de poursuivre la lecture marque le début de la divergence de vos destinées.

Vous trouverez probablement cette idée étrange et insensée, et je dois confesser que c'est également ma réaction première. Néanmoins, nous devons vivre avec cette éventualité car le modèle cosmologique le plus simple et le plus en vogue aujourd'hui prédit que cette personne existe réellement dans une galaxie située à 10 à la puissance 10^{29} mètres d'ici. »

Chapitre 6

Les réalités parallèles

« C'est le rôle des artistes d'ouvrir des mondes parallèles, des issues de secours pour les existences brisées, les destins qui ne mènent à rien. »

Didier van Cauwelaert, *La Maison des lumières*

Les réalités parallèles sont un autre type d'univers parallèles qui, à l'inverse des univers-bulles totalement dissociés les uns des autres, partagent le même espace que le nôtre en faisant partie du même vide, dont nous savons aujourd'hui qu'il est loin d'être vide et pourrait contenir à l'inverse une énergie colossale. Comme nous le verrons plus loin, il est toutefois plus judicieux de concevoir cette énergie en termes d'informations.

On pourrait alors espérer que les réalités parallèles nous offrent la possibilité d'échapper au syndrome de la prison, grâce à la possibilité d'interactions entre elles, voire de passages d'une réalité à l'autre au travers du vide quantique. Si après tout la fonction du temps était de faire émerger notre réalité à partir de ce vide – comme beaucoup de physiciens le pensent –, ne pourrait-on pas transiter par ce vide pour émerger dans une autre réalité ? La physique actuelle permet-elle de l'envisager ? C'est ce que nous allons examiner.

Il existe en fait plusieurs façons de fabriquer des univers parallèles : faire varier les constantes fondamentales de la physique, ou faire varier les conditions initiales d'un même univers à constantes égales. Seule cette seconde façon de faire est compatible avec la fabrication de réalités parallèles qui partagent le même vide. Elle a l'avantage de pouvoir aussi fonctionner dans un cadre non déterministe, en ne faisant pas seulement varier les conditions initiales mais en jouant également sur l'indéterminisme quantique qui permet d'introduire en tout point du temps des informations issues de l'extérieur de l'espace-temps. Cette dernière conception, bien que soutenue par Antoine Suarez, ne s'est pas encore imposée, car *aucune équation ne permet à l'heure actuelle de gérer l'apport d'informations extérieures, bien trop transcendant pour les mathématiques.* Nous allons pourtant montrer que c'est ce qu'il faut faire, mais avec une approche cybernétique.

Restons pour l'instant dans le cadre déterministe de la physique *mainstream*, bien qu'il soit comme nous l'avons vu très peu vraisemblable. La théorie de la relativité générale, qui a besoin de ce cadre, permet l'existence d'une grande variété de solutions d'univers à l'équation d'Einstein, se traduisant à chaque fois par un espace-temps figé de diverses façons par la matière. La coexistence de multiples variétés dans le même vide, qui se distingueraient seulement par un changement dans leurs conditions initiales, peut être envisagée comme un moyen pour un « principe créateur » de faire différents essais. Tous ces essais génèrent des réalités différentes, mais la question reste de savoir si l'on peut envisager la possibilité de connexions entre elles, grâce à la formation de trous de ver (voir la figure 5, page II).

Malgré son caractère séduisant, cette possibilité ne fait que rendre encore plus aigu le problème que nous avons soulevé précédemment : toutes les réalités ainsi créées, y compris leurs connexions, restent éternellement figées

par la spatialisation du temps. Elles constitueraient toutes des prisons à l'intérieur desquelles nos vies ne pourraient jamais changer ! On peut même se demander comment il serait possible que des connexions entre réalités s'effectuent comme par magie, c'est-à-dire sans qu'elles n'aient jamais pu en aucune manière élaborer progressivement leur trou de ver. Cette façon de voir les choses est totalement contraire à l'idée que nous nous faisons de toute création. Nous préférerions penser que deux réalités parallèles se sont retrouvées connectées après avoir été par exemple attirées l'une vers l'autre, suite à quoi un trou de ver se serait formé pour ouvrir une connexion. Mais le problème est que *le temps dans lequel ces réalités auraient pu se rapprocher pour ensuite se connecter l'une à l'autre n'existe pas* (encore) dans la physique actuelle, aussi longtemps qu'elle s'interdit de faire entrer dans un espace-temps des informations extérieures qui soient indépendantes du temps ! Or aucun modèle physique n'existe encore à ma connaissance en la matière. Nous sommes à peine au seuil d'un consensus international sur le simple constat qu'il faut suivre cette voie, ce qui s'explique par le fait qu'elle ouvre des perspectives gigantesques et en particulier trop « psychiques » pour certains, comme nous le verrons plus loin.

Nous avons donc pour l'instant d'un côté une réalité dans laquelle nous vivons et que la physique nous oblige à concevoir comme un univers-bloc gelé, et de l'autre côté la possibilité de le dégeler dans le cadre d'une physique de l'information dont les « équations » nous sont encore inconnues, pour rendre notre réalité éventuellement connectable à d'autres réalités. J'ai mis entre guillemets le mot « équations », car je pense personnellement que la bonne voie pour élaborer cette nouvelle physique aura besoin de dépasser l'horizon des équations pour entrer dans celui de la cybernétique.

J'affirme ainsi que notre physique mathématique ne nous donne encore aujourd'hui qu'une description partielle de la réalité, et qu'une description plus profonde faisant intervenir une interface atemporelle entre notre réalité et une réalité plus globale composée d'informations devrait nous permettre de retomber sur une conception enfin raisonnable, car vraiment évolutive, de l'espace-temps.

Cette nouvelle physique ne peut cependant émerger que de la recherche de mécanismes d'évolution hors du temps newtonien, permettant de dégeler enfin toutes les réalités. Il s'agit de se débarrasser de ce temps illusoire, pour décrire la physique de l'évolution à travers un nouveau temps, un temps enfin réel que l'on requalifiera d'« éternel présent ».

Sur la question du déterminisme, nous avons maintenant une réponse : le maintien du déterminisme scientifique ne peut se concevoir que dans le cadre d'une nouvelle physique qui aura réussi à dépasser le temps ordinaire pour parvenir à une description de l'univers dans laquelle son évolution a lieu nécessairement hors du temps.

Chapitre 7
Le chaos déterministe

« L'existence du temps ne prouverait-elle pas qu'il y a de l'indétermination dans les choses ? »

Henri Bergson, *Le Possible et le Réel*

Je vais maintenant développer un aspect beaucoup plus classique et méconnu des raisons pour lesquelles il est nécessaire d'abandonner le déterminisme scientifique classique et de le remplacer par des déterminismes d'évolution de l'univers qui agissent hors de notre temps illusoire. C'est au cours de ma carrière de chercheur en intelligence artificielle et en théorie du chaos que j'ai été conduit à me forger une conviction personnelle à ce sujet.

Il n'est possible de concevoir une évolution hors de notre temps illusoire que si l'espace-temps nous autorise à changer d'un seul bloc tout ou partie de la trajectoire de notre vie future déjà programmée en son sein, pour la remplacer par un autre bloc. Il se pourrait par exemple que bien que notre futur soit prédéfini, nous disposions ici ou là de marges de manœuvres pour le modifier sans changer la suite de ce futur. Quelle en serait l'ampleur ? Quelle serait finalement l'étendue réelle de notre libre arbitre ? Pourrions-nous aller jusqu'à changer la totalité de notre vie

future jusqu'à la date même de notre mort, ou serions-nous limités comme des touristes en voyage organisé dont la marge de liberté se réduit à de courtes escapades ?

Supposons que l'espace-temps soit suffisamment flexible ou dégelé pour nous permettre de modifier çà et là notre futur. Cela revient à nous donner la possibilité de changer certaines conditions finales dans un futur donné, lequel rejoint un futur encore plus lointain qui reste inchangé. J'ai longuement réfléchi à cette possibilité qui contredit cependant le postulat de la physique classique selon lequel elle serait déterministe.

Le déterminisme scientifique ou « laplacien » repose sur l'hypothèse que l'espace-temps dispose, en tout point où se trouve de la matière, d'une connaissance absolue des six paramètres qui décrivent la « phase » de chaque objet qu'il contient, c'est-à-dire la position et la vitesse (plus exactement l'impulsion) de toutes ses particules dans les trois dimensions de l'espace. Ainsi, le futur immédiat de chaque objet serait parfaitement déterminé par cette connaissance, et il en serait de même au cours du temps, de proche en proche. Nous venons de voir cependant qu'une telle rigidité conduit à des conceptions philosophiques et métaphysiques inavouables sur notre statut au sein de l'univers.

Qu'entend-on par connaissance absolue ? Tout simplement l'idée que la précision de localisation de n'importe quel objet dans l'espace illusoire serait illimitée. Ne pas souscrire à cette idée revient à faire l'hypothèse de l'indéterminisme macroscopique selon laquelle l'information dont dispose l'univers sur un seul objet en son sein resterait limitée. Est-ce vraiment étonnant, si l'on considère que l'espace lui-même est une illusion ? Ne serait-ce pas plutôt le contraire qui serait étonnant, en l'occurrence que notre « projecteur de réalité » ait une résolution infiniment

grande avec des pixels infiniment petits ? Comment opère-t-il une telle prouesse aussi inconcevable qu'inutile ?

J'ai commencé ma carrière en 1982, l'année de l'expérience fondatrice d'Alain Aspect qui a démontré deux principes « traumatisants » pour la physique des équations, c'est-à-dire celle du temps illusoire : le principe de non-localité selon lequel deux objets distants peuvent être corrélés sans qu'aucun signal ne les relie, et celui de l'indéterminisme quantique selon lequel la mécanique ne permet pas de donner une évolution unique aux événements. J'effectuais alors un stage au Centre de recherche du Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives de Saclay où je développais un compteur de particules tout en m'initiant à la microélectronique. Un peu plus tard, j'ai développé différents appareillages de mesure extrêmement sensibles tout en me spécialisant en informatique et traitement du signal, jusqu'à me sentir capable de réaliser des systèmes très innovants pour dénicher expérimentalement toutes sortes de corrélations bien cachées. L'expérience d'Aspect avait brisé les frontières de la causalité et fait naître en moi le fantasme du chercheur qui voulait identifier la présence de corrélations non causales à l'échelle macroscopique à partir de signaux et d'images. Ce fantasme reposait sur ma conviction que l'indéterminisme quantique pouvait se propager à l'échelle macroscopique. Ma volonté d'ingénieur-physicien à démontrer l'indéterminisme macroscopique m'a amené à me plonger dans les théories du chaos pour explorer la question de la sensibilité d'un système aux conditions initiales. Une différence imperceptible dans les conditions initiales, qui pouvait venir de l'échelle quantique, pouvait se propager et créer deux versions totalement différentes d'une même réalité.

Croyez-vous que la physique ait creusé cette idée ? Pas du tout, probablement faute de moyens techniques et

d'outils théoriques. Mais était-ce une raison pour laisser tomber et refermer le couvercle en disant que la mécanique classique restait déterministe ? Non, évidemment, mais c'est pourtant ce qui s'est passé. Ainsi, j'ai toujours été choqué par la légèreté scientifique de la réduction de la théorie du chaos – et de ses conséquences épistémologiques – à l'« effet papillon » dans le grand public et au « chaos déterministe » dans le milieu académique.

Manifestement, les physiciens les plus respectés de l'époque étaient dépassés par la capacité des nouveaux outils numériques à dévoiler une faille béante dans la mécanique classique, une faille du même genre que celle qui était révélée de son côté par la mécanique quantique. Mais il ne fallait surtout pas, d'après eux, faire le lien entre les deux et, pour expliquer la première faille, c'est la limitation des outils numériques qui a été pointée du doigt. Au bout du compte, un couvercle a bel et bien été posé sur le trouble soulevé par la théorie du chaos pour faire en sorte qu'elle ne mette pas trop à mal le « fondamentalisme » des équations : il ne fallait pas confondre l'imprévisibilité et l'indéterminisme. En résumé, l'univers disposait d'une précision infinie de localisation de tous ses objets, c'était indiscutable, et il ne fallait surtout pas mélanger la mécanique quantique – qui disait pourtant bien le contraire (principe d'incertitude d'Heisenberg) – et la mécanique classique qui, au vu de ses équations, ne pouvait être que déterministe.

Au fil du temps, j'ai finalement compris que nos physiciens académiques étaient tout simplement dépassés, à cause de l'inadaptation de leurs outils conceptuels.

C'est toujours le cas aujourd'hui, mais je pense en avoir clairement identifié la raison. Ne l'ayant pas comprise immédiatement, j'ai longtemps eu du mal à accepter la faiblesse du milieu académique à vouloir résoudre aussi

facilement et de manière aussi dogmatique la question fondamentale posée par le chaos à la mécanique classique. La prétendue confusion entre indéterminisme et imprévisibilité, dénoncée par les physiciens des équations pour maintenir l'idée d'un chaos déterministe dans les cervelles des étudiants de l'époque, ne faisait pour moi que révéler une confusion encore plus fondamentale qu'ils faisaient eux-mêmes entre leurs équations et la réalité.

La réalité pouvait être décrite par des équations, soit, mais de là à considérer le chaos comme déterministe parce que les équations l'étaient, il y avait manifestement un pas franchi un peu trop vite. Pour pouvoir affirmer que la réalité disposait de toute la précision nécessaire à rendre le chaos déterministe, encore aurait-il fallu qu'en descendant jusqu'à un niveau de précision quantique, l'information nécessaire soit présente, ce qui n'était pas le cas : non seulement le principe d'incertitude d'Heisenberg l'interdisait, mais les équations classiques n'étaient plus valables.

En tant qu'expert en intelligence artificielle, j'ai appris à relativiser les équations à mesure que je me rendais compte que l'on pouvait toutes les remplacer par des algorithmes et, mieux encore, que l'on pouvait les « guérir » de leurs limites fondamentales en les remettant à leur place d'outils conceptuels. L'usage d'équations pour décrire la réalité repose en effet sur deux postulats handicapants qui en font des approximations : d'une part, la continuité de l'espace et d'autre part, l'imposition d'une solution unique une fois que toutes les conditions initiales sont fixées. Or on constate aujourd'hui que ces deux postulats sont faux, si l'on considère d'une part l'existence de la longueur de Planck, en dessous de laquelle aucune distance ne saurait avoir de sens, et d'autre part la coexistence simultanée de différentes évolutions possibles à l'échelle quantique, qui se traduit par des trajets différents selon la façon dont

on observe les objets : il s'agit là du fameux paradoxe de l'observateur en mécanique quantique.

J'ai poursuivi toute ma carrière, largement ponctuée de réalisations technologiques qui m'ont fait acquérir une grande expertise dans le traitement de l'information, en gardant à l'esprit l'idée qu'il faudrait un jour ou l'autre que je prenne le temps de mobiliser cette expertise pour résoudre ce problème qui m'avait interpellé lorsque j'étudiais la théorie du chaos. Dans le même temps, je ressentais intuitivement que la résolution de ce problème était la clé pour comprendre le phénomène de synchronicité, auquel j'étais confronté de plus en plus souvent, par mes rencontres diverses et variées au cours de la véritable aventure technologique dans laquelle j'étais entraîné. J'en parlerai dans la deuxième partie de cet ouvrage, mais pour l'instant, revenons à la physique et plus particulièrement à la physique de l'information à laquelle je me suis finalement consacré en fin de carrière.

Chapitre 8

L'enseignement du billard

« La meilleure façon d'apprendre est de résoudre des problèmes. »

Arthur Koestler, *Le Cri d'Archimède*

Le lecteur pourra passer les deux chapitres un peu plus ardus qui suivent pour aller directement à la deuxième partie. Qu'il sache toutefois que dans ces deux chapitres je vais enterrer définitivement le déterminisme classique et montrer qu'il est indispensable d'introduire un nouveau temps qualifié de « temps réel » ou de « temps de la conscience » pour remplacer le temps ordinaire de la mécanique. Je vais enfin montrer que, contrairement à une idée à la mode, la mécanique quantique pourrait bien être tout à fait intuitive et parfaitement compréhensible par le commun des mortels, ce qui ne veut pas dire que mes arguments pour l'expliquer seront aussi faciles à comprendre.

Pour démontrer qu'il est faux de considérer le chaos comme déterministe, j'ai choisi de travailler sur le système à la fois le plus simple qui soit et le plus emblématique de ce qu'il est juste d'appeler l'« idéologie mécaniste » : un billard. Qui ne connaît l'expression : « C'est du billard ! »,

pour signifier : «Tout ira bien» ou encore : « C'est facile», comme si le billard symbolisait une situation où tout ce que l'on prévoit va se réaliser entièrement. Paradoxalement, c'est tout le contraire avec le billard, car il est le système le plus chaotique qui soit, et aucun mathématicien n'est capable de faire le moindre calcul prédictif à son sujet dès qu'il contient plus de trois boules ! Cette réalité est donc méconnue au profit de l'idée inverse voulant que le billard illustrerait à merveille la prédictibilité permise par la mécanique classique, conformément à son postulat selon lequel on pourrait calculer l'évolution d'un système en connaissant simplement ses conditions initiales, c'est-à-dire dans le cas du billard la vitesse et la position de toutes les boules.

En voulant rétablir la vérité et montrer toute la fragilité de ce postulat, j'ai découvert une réalité encore pire que celle à laquelle je m'attendais et pourtant totalement méconnue des physiciens : non seulement les calculs de trajectoires devenaient totalement imprévisibles au bout d'un certain nombre de chocs, d'autant plus faible que le nombre de boules était élevé, mais cette imprévisibilité concernait manifestement l'univers classique lui-même, dont l'espace à trois dimensions ne pouvait absolument pas contenir l'information lui permettant de faire fonctionner sa propre mécanique !

Concrètement, si l'on donne aux conditions initiales d'un billard une certaine quantité d'informations qui en détermine la précision, il s'avère qu'après un certain nombre de chocs, d'autant plus petits que le nombre de boules est élevé, on est obligé d'arrêter le calcul des trajectoires des boules, à cause d'une perte d'information cumulée engendrée par la dispersion chaotique (effet Lyapunov). On pourrait croire qu'il suffit alors d'augmenter la précision pour poursuivre le calcul toujours plus loin, mais on néglige

au passage une situation effrayante : à partir d'un certain nombre de boules (voir la figure 6, page II), la quantité d'informations nécessaire pour fixer assez précisément les conditions initiales devient supérieure à la quantité d'informations calculées réellement valides.

Cela veut dire que les équations de la mécanique classique ne sont pas capables, dans le cas du billard, de calculer sur de multiples instants plus d'informations que la mécanique n'en a besoin pour définir un seul instant, ce qui est totalement aberrant. De toute façon, on savait déjà que ces informations que l'on consomme pour définir des conditions initiales suffisamment précises n'existent plus en dessous de la longueur de Planck, soit la plus petite précision admissible en physique. Ma conclusion est double : non seulement les informations nécessaires pour rendre la mécanique déterministe n'existent pas, d'après la mécanique quantique, mais l'univers lui-même ne serait pas en mesure de les détenir dans seulement trois dimensions, même si sa mécanique ne devenait pas quantique vers l'infiniment petit !

J'affirme ainsi avec conviction que la mécanique classique ne peut pas fonctionner en trois dimensions pour rester déterministe, et cette conclusion rejoint parfaitement celles auxquelles aboutissent certaines théories de grande unification de la physique : en tout point de l'espace il est indispensable d'ajouter six dimensions, sauf si l'on adopte un calcul probabiliste de l'évolution qui revient à abandonner l'idée d'une mécanique déterministe pour la remplacer par Dieu jouant aux dés. Ces six dimensions supplémentaires sont justifiées classiquement par le fait que, dans un espace à trois dimensions, nous avons besoin de six phases (vitesses et positions) par boule ou particule pour déterminer précisément l'état d'un système à un instant donné. Or, parce qu'il est impossible de donner

à une phase une précision illimitée, nous sommes obligés de compenser la perte d'information de chaque phase, issue de ses interactions, en « nourrissant » ses échelles les plus petites, à un niveau quantique, par des informations additionnelles qui pourront varier en fonction du point de l'espace où elles doivent être apportées. Nous pouvons alors montrer que cela revient à courber l'espace à l'échelle quantique et à retomber ainsi sur la nécessité d'introduire une gravité quantique pour préserver le déterminisme de la mécanique classique !

CQFD ! Qui l'eût cru ? Les physiciens considèrent comme très étrange que la mécanique quantique soit si différente de la mécanique classique. C'est tout simplement ignorer le fait que les interactions multiples entre objets ou particules rendent nécessairement la mécanique classique incomplète par perte d'informations. Dans ce cas, la mécanique quantique apparaît comme une extension tout à fait naturelle de la mécanique classique et la conséquence de la dispersion rendue inévitable par les interactions.

Mes calculs de billard et leurs conclusions précédentes ont fait l'objet d'une publication scientifique dont le titre signifie « Caractérisation de la transition classique vers quantique comme une perte irréversible d'information »[1]. Dans le cas du billard, cette perte irréversible correspond au moment où une boule ne dispose plus d'assez d'information pour que la suite de son parcours puisse être déterminée de façon unique. On est alors obligé d'arrêter le calcul, sans quoi il faudrait considérer les boules comme des particules quantiques pouvant avoir plusieurs trajectoires simultanées. Dans la réalité, ce n'est évidemment pas le cas, car on

1. « Characterising the transition from classical to quantum as an irreversible loss of physical information », Arxiv 1311:5349, *Quantum Physics*, 2013.

n'observe jamais d'états quantiques à l'échelle macroscopique d'un billard. Cela provient du fait qu'il est impossible de l'isoler de toute interaction extérieure, ne serait-ce que par la simple nécessité de l'éclairer pour l'observer. Ces interactions radiatives avec l'environnement sont responsables d'un phénomène dit de « décohérence* » qui provient de l'introduction inévitable dans le billard d'informations issues de son environnement. Ce sont ces informations qui, parce qu'elles sont elles-mêmes bien déterminées par l'environnement que nous observons nous-mêmes, obligent la position de chaque boule à se déterminer à son tour.

Grâce au phénomène de décohérence, il n'est pas nécessaire *a priori* d'introduire des informations additionnelles, que l'on pourrait qualifier de non physiques, à l'échelle macroscopique. Mais cela ne veut pas dire que ces informations non physiques n'existent pas en tout point de l'espace, dès lors que nous en avons besoin à l'échelle quantique. Nous savons aujourd'hui que ces informations existent en effet et qu'elles constituent ce que l'on appelle le « vide quantique », lequel est perpétuellement modelé par la gravité quantique. Nous savons également que cette gravité quantique ne peut pas être correctement décrite dans le temps ordinaire. Les spécialistes de la théorie de la gravité quantique à boucles aboutissent en effet à une description de l'espace-temps dans laquelle la variable « t » des équations est purement et simplement éliminée. Que signifie cette disparition du temps ? Notre billard permettrait-il de mieux comprendre la nécessité de se débarrasser du temps ordinaire lorsque l'on veut déterminer des trajectoires ?

La réponse est oui, à condition de faire une expérience de pensée dans laquelle nous avons réussi à isoler complètement un billard de toute interaction extérieure. On ne peut donc même plus l'observer, et la question qui se pose

est de savoir s'il conserve dans ce cas un comportement déterministe. Nos calculs montrent que c'est impossible, sauf si l'on introduit en tout point de l'espace des informations empruntées au vide quantique et qui orientent les boules *via* la courbure quanto-gravitationnelle* locale de l'espace. Mais la mécanique quantique nous apprend que ces informations n'existent pas, aussi longtemps que leur effet n'a pas été observé. En conséquence, tout ce qui est possible continue d'arriver dans notre billard aussi longtemps qu'il n'est pas observé. Il faut en déduire que c'est nécessairement hors du temps que l'évolution de notre billard se détermine : *c'est hors du temps que des informations additionnelles sont introduites dans l'espace-temps pour déterminer les trajectoires observées.*

Se pose alors la question de savoir dans quel *temps* nous envisageons cette introduction d'informations. Si nous l'envisageons dans le temps ordinaire, nous revenons à un espace-temps gelé avec des trajectoires uniques, ce qui correspondrait au fait que notre billard se retrouve prisonnier d'un univers parallèle ou d'une réalité parallèle unique. La boucle est ainsi bouclée, et nous retombons sur les mêmes conclusions qui nous ont conduit à rejeter cette hypothèse, avec toutefois un argument supplémentaire et de taille : en interprétant la mécanique quantique comme une extension naturelle de la mécanique classique, nous reconnaissons le fait que l'existence de trajectoires simultanées n'est pas un phénomène exclusivement quantique mais beaucoup plus général, qui concerne également l'échelle macroscopique. Cela nous conduit à cette conclusion très importante :

Les univers dans lesquels tous les possibles arrivent ne sont pas des univers séparés, mais bel et bien le même univers susceptible de changer de forme, et donc de mettre en œuvre notre libre arbitre !

En conséquence, ne faudrait-il pas s'exclamer : « Le temps est mort, vive le temps ! » et proposer une solution de « dégel » de l'espace-temps consistant à introduire des informations extérieures qui ne sont pas descriptibles dans le temps ordinaire, mais dans un autre temps devenu inévitable ? C'est en tout cas ce que la mécanique du billard isolé tend à nous apprendre, rejoignant la problématique de la fameuse expérience de pensée du « démon de Maxwell », dont je ne parlerai pas ici pour ne pas trop alourdir le texte. Il importe de comprendre que nous devons sortir du temps ordinaire à partir du moment où nous introduisons les dimensions supplémentaires qui contiennent ces informations. Nous conservons le temps ordinaire seulement pour décrire ce qui se passe dans notre espace-temps à quatre dimensions, ce qui est tout à fait logique puisque ce temps-là est devenu un temps spatialisé. Mais nous avons besoin d'un vrai temps dans lequel les informations qui entrent dans l'espace-temps sont susceptibles de le faire changer de forme.

Dans la deuxième partie de ce livre, nous allons donc faire évoluer notre espace-temps dans un autre temps, qualifié de temps réel, et en faisant cela, nous dégèlerons la mer quantique pour passer d'une vision purement mécaniste à une autre vision dans laquelle le futur peut évoluer en permanence. Nous passerons donc d'un modèle de cylindre-bloc d'univers gelé à un cylindre flexible. Pour rester toutefois dans une vision acceptable de l'évolution de l'espace-temps, nous proposerons un modèle cybernétique, et donc susceptible de rester déterministe, ce déterminisme n'étant toutefois plus strictement soumis à la mécanique que nous connaissons aujourd'hui, laquelle est trop simpliste car handicapée par des équations qui imposent de faux postulats.

Mais avant cela, revenons sur la question si délicate de l'interprétation de la mécanique quantique. S'il est devenu presque à la mode de dire que personne ne peut la comprendre, est-il encore possible de respecter cette mode lorsqu'on la conçoit comme une simple extension de la mécanique classique ?

Chapitre 9

La mécanique quantique pourrait-elle être intuitive ?

« Si vous ne pouvez expliquer un concept à un enfant de six ans, c'est que vous ne le comprenez pas complètement. »

Albert Einstein

L'idée que la réalité pourrait manquer d'informations est certainement très indigeste dans un cadre classique où l'on considère qu'elle existe indépendamment de la conscience que nous en avons. C'est tout le contraire dès que l'on adopte le renversement de perspective où la réalité n'est plus ce que l'on perçoit, mais simplement le fruit d'un collectif de consciences immergé dans un champ d'informations. Si ce vrai champ d'informations peut éventuellement être illimité, ce n'est pas le cas du champ d'informations à quatre dimensions que l'on appelle la « réalité physique », et qui correspond à ce que nos consciences reconstruisent par l'observation. L'information physique de notre « réalité » est en effet naturellement limitée par le nombre de consciences qui interviennent dans l'opération, et par la résolution propre à la réalité ainsi construite collectivement.

Cette nouvelle façon de voir les choses a l'intérêt de nous apporter une compréhension enfin intuitive des limites de

Planck qui nous empêchent de donner des précisions infinies à des paramètres physiques : encore faudrait-il pour cela que la conscience globale à l'origine de la réalité physique ait un pouvoir infini de localisation et de perception, ce qui ne semble pas très raisonnable. Le champ 4D lié à notre conscience individuelle est évidemment majoré en quantité d'informations perceptibles, et même si elle puise dans un champ infini, l'information de notre « réalité physique illusoire » reste bien finie et quantifiée. Le temps ordinaire est lui-même aujourd'hui « discrétisé » (rendu discontinu) par la physique : la gravité quantique à boucles discrétise tout. La théorie des cordes se contente pour sa part de discrétiser l'espace à travers la longueur de Planck en dessous de laquelle rien n'a de sens. Ce sont toutes ces discrétisations qui conduisent aujourd'hui les physiciens à considérer le concept d'information comme probablement le plus fondamental de tous, et cette prise de conscience est toute récente.

Ainsi, l'incompréhension ou l'étrangeté de la mécanique quantique, à laquelle se sont habitués même les plus illustres de nos physiciens – au point que nombre d'entre eux proposent d'abandonner la notion de « réalisme » au profit d'un certain pragmatisme mathématique –, a de bonnes chances de provenir du simple fait que les concepts utilisés n'ont pas encore été assimilés et interprétés en termes de concepts relatifs à l'information. Ce que l'on appelle « indéterminisme quantique », par exemple, est résolu par le fait qu'il manque tout naturellement des informations à la réalité 4D que nous créons collectivement et consciemment. Bien entendu, les informations de notre réalité ne proviennent pas uniquement de la conscience. Elles sont essentiellement engendrées par le phénomène de décohérence, qui porte mal son nom dans la mesure où il assure au contraire toute la cohérence de notre construction collective grâce à l'expansion de proche en proche de

l'information physique par la causalité. Nos observations conscientes ne font que stabiliser, déterminer, mettre à jour l'information de notre environnement là où il en manque ou en perd, la « décohérence » achevant de décrire la réalité dans ses moindres détails à l'aide d'un mécanisme qui la rend cohérente.

Dès lors, il n'est pas exagéré de dire que toute la mécanique quantique devient intuitive. Son plus grand mystère, celui de la superposition des états ou trajectoires, se résout en constatant simplement que la quantité d'informations dans un certain volume d'espace reste nécessairement limitée, du fait que le processus de décohérence qui donne de la précision aux choses est lui-même limité en informations. Or, dès l'instant où la densité d'information est majorée, nous avons vu que la mécanique classique devenait quantique, c'est-à-dire impuissante à conserver le déterminisme des trajectoires. On pourrait en déduire que la mécanique quantique ne devrait pas avoir à faire des calculs différents de la mécanique classique, bien que leurs équations soient différentes. C'est précisément ce que font les modèles de mécanique quantique dès lors qu'il s'agit de faire des simulations numériques pour calculer des probabilités : les équations sont alors abandonnées au profit d'un retour à une description informatique – et donc classique – des trajectoires, avec un traitement en parallèle de toutes les possibilités. C'est le genre de calculs que l'on confie d'ailleurs à un ingénieur physicien comme moi qui est capable de transformer les équations en algorithmes, ce que ne savent généralement pas faire les théoriciens qui perdent ainsi au passage une expérience importante permettant de juger de la véritable pertinence des équations. (voir la figure 7, page III).

Le physicien et épistémologue Michel Bitbol a d'ailleurs lui aussi proposé de concevoir les paradoxes soulevés

par la mécanique quantique en termes d'informations que nous pouvons extraire d'un système, et donc relativement à notre position d'observateur[1]. Il est aujourd'hui rejoint par beaucoup d'autres, et l'information est à la base d'un courant de recherche *mainstream* qui prend une importance grandissante.

Plus récemment, plusieurs chercheurs anglo-saxons dont Huw Price[2] ont proposé de réintroduire du réalisme en mécanique quantique, en revalorisant le point de vue du physicien français Olivier Costa de Beauregard qui avait proposé d'expliquer le phénomène de non-localité, la plus grande étrangeté contre-intuitive de la mécanique quantique, en faisant appel au concept de rétrocausalité*. Nous reviendrons plus tard sur ce concept fondamental, mais pour le moment, disons qu'il s'agit tout simplement de faire appel à l'idée que ce que l'on observe n'est pas nécessairement le résultat du passé mais peut également être le résultat du futur. Ainsi, les fameuses « variables cachées non locales » qui tendent à rendre la mécanique quantique incompréhensible tant qu'on ne les a pas trouvées ne seraient finalement que de banales « variables du futur » qui, bien au contraire, nous permettent de revenir à une vision intuitive et réaliste de la mécanique quantique pour peu que l'on change nos idées sur le temps.

Discrétisation, superposition d'états, indéterminisme et non-localité perdent ainsi de leur étrangeté pour devenir des concepts intuitifs dès lors que l'on considère que la réalité est susceptible de manquer d'informations et que sa mécanique doit se concevoir hors du temps.

1. Michel Bitbol, *De l'intérieur du monde*, Flammarion, 2010.

2. « Two paths for the Paris interpretation », conférence donnée au congrès « Free will and retrocausality in the quantum world », juillet 2014.

Mais n'aurait-on pas oublié quelques mystères ? *Quid* de l'intrication quantique, ce phénomène qui ajoute à la non-localité la capacité qu'ont certaines particules de conserver un couplage « acausal », c'est-à-dire indépendant de leur distance et de tout signal susceptible de l'expliquer ? Nous avons vu que l'intrication d'événements séparés par le temps reçoit une explication intuitive sous la forme d'un glissement de lignes temporelles, mais qu'en est-il de l'intrication d'événements séparés par de l'espace ? C'est justement le « pendant » de la première, car on ne peut pas déplacer une ligne temporelle sans déséquilibrer le bilan énergétique et donc en déplacer d'autres pour le rétablir. Cette intrication n'est donc rien d'autre que la conséquence d'une mécanique atemporelle qui doit pouvoir conserver l'énergie dans les deux sens du temps. Pour bien comprendre, imaginez-vous en train de regarder un film à l'envers : comment expliquer qu'un plongeur soit susceptible de remonter de l'intérieur d'une piscine sur son plongeoir si les gouttes d'eau ne suivent pas une trajectoire inverse strictement conforme à leur trajectoire lors du plongeon ? Mais c'est impossible ! Devrait-on s'exclamer. Pas du tout, car il suffit de considérer que la projection du film à l'envers a pour effet d'informer chaque particule d'eau du trajet qu'elle doit suivre dans le futur grâce à une intrication massive des trajectoires. Ainsi, l'intrication n'apparaît plus comme magique mais simplement comme la nécessité de tenir compte des informations contenues dans le futur.

Cet exemple pose néanmoins de façon criante le fameux problème de l'irréversibilité en mécanique quantique, quelque chose de très mal compris et qui se présente comme un sixième mystère : pourquoi semble-t-il impossible de remonter mécaniquement dans le passé après qu'une mesure a été faite, impliquant la présence d'un observateur ? Il y a deux aspects dans ce phénomène. D'une

part l'observateur qui introduit une information extérieure à l'espace-temps en observant, ce qui explique une part du mystère. D'autre part, le problème classique de l'irréversibilité : comment faire fonctionner la mécanique à l'envers, ce qui paraît impossible, car le plongeur ne peut pas revenir sur son plongeoir, le café au lait ne peut pas se transformer en lait séparé du café, etc. ?

Cette impossibilité apparente s'interprète là encore comme étant liée à un manque d'informations, qui se formule ainsi : dès lors que la réalité n'est pas déterministe, la mécanique devrait absolument apprendre à travailler avec plusieurs futurs et avec plusieurs passés, ce qu'elle ne sait pas encore faire. Car les équations fonctionnent dans les deux sens du temps, et si le futur est indéterministe, le passé l'est aussi. L'irréversibilité vient tout simplement de là et perd donc là encore tout son mystère : il existe des situations dans lesquelles l'information dont nous disposons sur la réalité, en connaissant toutes ses phases dans le présent, ne permet pas de remonter à son passé. Nous disons alors qu'il y a irréversibilité, mais c'est entièrement faux car cela veut simplement dire que si nous remontons dans le passé, nous allons rencontrer plusieurs passés différents, et souvent une myriade de passés différents possibles. Cela ne devrait absolument plus être un problème lorsqu'on remarque que nous avons exactement le même souci dans le futur, avec par exemple tous les scénarios d'évolution possibles d'un billard, de la météo, etc.

Indéterminisme, discrétisation, superposition d'états, non-localité, intrication, irréversibilité, ces six mystères de la mécanique quantique pourraient donc bien tomber, le temps pour les physiciens d'assimiler qu'ils n'ont plus lieu d'être, dès lors que l'on abandonne une vision déterministe. Et comme il s'ensuit une vision beaucoup plus intuitive, on pourrait alors se poser la question suivante : la mécanique

quantique ne fera-t-elle pas un jour un excellent sujet de discussion au café du commerce ?

Le principal responsable de cette démystification de la mécanique quantique est l'indéterminisme. Les physiciens ne l'aiment généralement pas, parce qu'il sous-entend une incomplétude qui risque de faire revenir Dieu, et ce faisant, ils créent de faux dieux sans s'en rendre compte : hasard, déterminisme, darwinisme, Big Bang, etc. Cela s'observe davantage chez les chercheurs américains dont le puritanisme excessif appelle une réaction anti-Dieu, mais c'est finalement également le cas des Européens par allégeance au système de pensée de leurs confrères. Cette attitude réactionnaire entraîne la mise en place de « sparadraps » sur ce que j'appelle les deux « failles du déterminisme » : celles du « chaos » et du « flou quantique ». Il faut au contraire accepter de regarder ces failles bien en face et méditer à leur sujet, comme s'il s'agissait de se libérer d'un conditionnement mental. La conscience collective des physiciens refuse de soigner son traumatisme ancestral qui provient de la naissance même de la science. Le spectre de la religion menace de son retour et cette peur ne fait qu'amplifier le risque du retour. Il ne fait pas bon avoir peur, c'est pourquoi je dis à mes collègues physiciens (pas ceux de mon laboratoire qui sont déjà convaincus) : pourquoi voulez-vous absolument que la physique soit déterministe ? Ne devrions-nous pas travailler avec une physique indéterministe en attendant de mieux comprendre ce qui se passe ? Il faut accepter que la mécanique que l'on possède actuellement aboutisse à plusieurs futurs, et sur cette base, il est possible de travailler. Si l'on accepte de faire cela, de nombreux problèmes sont résolus car ils deviennent caducs. Il apparaît que l'irréversibilité est un faux problème, mais aussi et en conséquence, que la question de l'entropie* qui augmente sans cesse est également un faux problème,

que le mécanisme de l'évolution néodarwinienne est dans l'erreur, etc.

Cette nouvelle vision qui nous amène vers un nouveau temps, au sens propre comme au figuré, est libératrice. Nous comprenons maintenant que l'espace-temps que nous voulons décrire manque simplement d'informations et qu'il faut aller chercher ces informations ailleurs. Quand le néodarwinisme dit que le hasard est à l'origine des mutations génétiques, il importe de préciser que ce n'est pas un hasard dû à notre ignorance des causes mais un hasard fondamental dont la physique fait déjà usage pour créer des futurs multiples. Ainsi, nous allons voir dans la deuxième partie comment le mystère de l'évolution des espèces peut enfin recevoir une explication rationnelle, bien plus rationnelle que celle qui est enseignée dans nos écoles. Car les physiciens vont bientôt cesser de faire l'autruche face à la question du hasard. Nous savons désormais que les informations relatives au « vrai hasard », le hasard créatif, ordonnateur et néguentropique*, ne sont pas dans notre espace-temps 4D : elles viennent d'ailleurs. La théorie de Darwin a été récupérée au-delà de ses propres réserves et propositions, car elle arrangeait tout le monde en permettant de maintenir une science déterministe qui évite le spectre de la religion. Ce faisant, la science est devenue elle-même une religion à travers cette obstination mécaniste : la religion du matérialisme, dont la prophétie la plus inquiétante nous mène droit au *transhumanisme*, soit une perte totale du libre arbitre, associée à une perte progressive de la conscience humaine...

PARTIE II

MODÈLE CYBERNÉTIQUE DE LA CONSCIENCE

Chapitre 1
Le dégel de l'espace-temps

« Nous sommes tous d'accord que votre théorie est folle. La question qui nous divise est de savoir si elle est assez folle pour avoir une chance d'être correcte. Mon sentiment personnel est qu'elle n'est pas assez folle. »

Niels Bohr

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons montré que la physique était parvenue à une impasse, à cause d'une dépendance aux équations qui lui impose le maintien d'un déterminisme purement temporel, interdisant toute évolution atemporelle de l'espace-temps et ignorant l'apport d'informations extérieures. Ainsi, les équations qui n'étaient au départ que des outils se sont mises à dominer les physiciens au point que les plus hypnotisés, souvent les plus brillants en mathématiques, nous infligent encore une science matérialiste et toujours incapable de résoudre les grands mystères : la matière noire, l'énergie noire, l'évolution des espèces, l'origine de la vie, sans parler de tous les phénomènes dont ils ne peuvent que nier l'existence faute d'explication. Mais la vraie science résiste aux dogmes, et la crise qu'elle traverse anticipe aujourd'hui l'avènement d'une physique de l'information qui proposerait une description du réel plus adaptée au grand renversement

de perspective qui réduit le temps, l'espace et la matière à des perceptions, et qui fait de notre réalité un champ d'informations : cette description repose sur les algorithmes et le traitement de l'information physique. Notre réalité serait ainsi mieux décrite comme un univers d'informations calculables, mais attention ! Si une telle approche séduit largement, c'est parce qu'elle maintient son déterminisme en remplaçant les calculs temporels par des instructions qui s'exécutent selon des pas de temps, dans un temps mécaniste qui... résiste encore au temps.

Ce n'est pas le cas de notre approche qui considère que de tels calculs doivent absolument se faire hors du temps, car le présent de la mécanique est une illusion ! Mais que signifient des calculs hors du temps ? On ne peut pas supprimer la notion de temps lorsque l'on calcule une évolution, il est donc indispensable d'introduire un nouveau temps : le temps d'une évolution hors du présent qui ne dépendrait plus de la mécanique mais de la conscience, à travers une approche cybernétique rendue possible par l'apport d'informations correspondant aux « choix de la nature » que la mécanique laisse indéterminés. Ces « calculs » ayant en effet pour objet de choisir les changements de ligne temporelle (pour ne pas dire d'univers[1]), ils seraient indissociables du moteur de ces choix : la conscience, et le moment serait donc venu d'introduire en physique un modèle cybernétique de la conscience susceptible de décrire l'évolution atemporelle de l'espace-temps, sous l'égide d'un nouveau déterminisme capable de restaurer au moins partiellement notre libre arbitre.

Le modèle cybernétique que je vais présenter ici est un prolongement de la théorie de la double causalité que j'ai

1. Lama Darjeeling Rinpoché, *Changer d'univers. Méditation et physique quantique*, Nègrefont, 2012.

proposée en 2009 dans le livre *La Route du temps,* et dont j'ai déjà publié certains éléments nouveaux dans le numéro 2 de la revue *Temps* en juin 2014. Dans cette deuxième partie, j'expose enfin la théorie complète en entrant pour la première fois dans le détail de sa mécanique atemporelle, à l'aide d'un modèle décadimensionnel de l'espace-temps qui attribue trois couches fonctionnelles à la conscience. Ce modèle offre une approche scientifique embryonnaire de cette nouvelle mécanique en proposant notamment des simulations numériques qui tiennent compte de conditions finales. Mais il permet aussi de comprendre des aspects métaphysiques très importants de la conscience qui touchent à l'au-delà et à la véritable nature de l'humain, laquelle ne peut se comprendre qu'en transformant notre vision du temps.

L'idée d'un nouveau temps qui serait plus réel que notre temps illusoire a déjà été proposée par Stephen Hawking[1], qui a introduit – afin de décrire l'histoire de l'univers juste après le Big Bang – un temps imaginaire perpendiculaire au temps newtonien dans lequel cette histoire pourrait varier, ce qui revient à changer les conditions initiales de l'univers. Toutefois, il n'y aurait bien qu'un seul temps, celui dans lequel nous pourrions changer de ligne temporelle et faire évoluer notre réalité, notre temps ordinaire ne décrivant aucun changement réel dans l'espace-temps.

Une nouvelle façon de concevoir l'évolution de l'espace-temps hors de notre temps illusoire est également recherchée par Carlo Rovelli, coauteur renommé du principal modèle concurrent de la théorie des cordes, celui de la gravité quantique à boucles. Dans son livre *Et si le*

1. Stephen Hawking, *L'Univers dans une coquille de noix,* Odile Jacob, 2009.

temps n'existait pas[1], il nous propose de repenser le monde non pas comme quelque chose qui évolue dans le temps, mais plutôt d'une manière atemporelle. Je pense que cette proposition restera dans l'impasse aussi longtemps que les physiciens refuseront de « dégeler » l'espace-temps pour permettre son évolution atemporelle.

Pourquoi les physiciens ont-ils du mal à envisager un dégel de l'espace-temps ? Parce que, *pour lui faire perdre sa rigidité en le libérant du temps newtonien, la seule solution est de le concevoir comme pouvant évoluer simultanément partout à la fois, c'est-à-dire dans le futur et dans le passé, en même temps que dans le présent !*

Il importe de prendre le temps de s'habituer à cette idée car elle est la clé de toute la physique de la conscience. La difficulté que l'on peut avoir à l'accepter ne repose sur aucun argument scientifique, mais seulement sur l'impression que ce n'est pas possible. Elle ne repose que sur la force de nos habitudes de pensée, notre formatage culturel et intellectuel, notre éducation et cette difficulté bien naturelle qu'il peut y avoir à adopter le renversement de perspectives proposé dans la première partie.

Cette solution du dégel complet est à mon sens incontournable, car si l'on restreint l'évolution de l'espace-temps hors du temps au seul présent, quitte à donner à ce dernier une certaine « épaisseur », c'est-à-dire si nous fabriquons un nouveau présent, nous sommes ramenés à la même solution, puisque tout changement du présent a une répercussion dans le futur et, comme nous le verrons, dans le passé également. Or la perspective que le passé ou le présent puissent changer sous l'influence du futur – ne serait-ce que de manière infime – est probablement ce qui effraie

1. Carlo Rovelli, *Et si le temps n'existait pas ? Un peu de science subversive,* Dunod, 2012.

le plus la communauté scientifique, laquelle commence toutefois à l'envisager timidement depuis quelques années, si l'on se réfère par exemple au dernier livre du fameux mathématicien français Alain Connes[1].

La possibilité de changer le futur devant respecter les lois physiques, elle ne peut exister que si elle passe par des changements qui ont pour origine d'infinitésimales fluctuations quantiques dans le présent. Elle devient alors réaliste et même séduisante lorsque l'on constate que de telles fluctuations, bien qu'indétectables par nos instruments, sont parfaitement capables d'avoir des effets macroscopiques considérables sur tout ce qui se déroule dans l'espace-temps.

Faisons un bref retour à l'enseignement du billard : nous avons vu dans le chapitre précédent que d'infimes modifications à l'échelle de Planck ($1{,}616 \times 10^{-35}$ m) dans les positions initiales des boules d'un billard pouvaient engendrer des évolutions totalement distinctes de ce billard dans des délais très brefs, pouvant se limiter à quelques chocs par boule. Mais nous avons remarqué une situation bien plus gênante, en l'occurrence : que même si nous vivions dans un espace continu dans lequel la précision de localisation des objets serait infinie, l'idée selon laquelle nous pourrions préserver le déterminisme des trajectoires se heurte à un gros problème, celui de l'information physique. J'en ai conclu que *l'indéterminisme que l'on attribue habituellement à la mécanique quantique est déjà intrinsèquement contenu dans la mécanique classique à trois dimensions* qui, pour fonctionner, a absolument besoin, selon mes conclusions, d'informations additionnelles issues de l'extérieur de l'espace-temps ou de dimensions supplémentaires.

1. Alain Connes, Danye Chéreau et Jacques Dixmier, *Le Théâtre quantique,* Odile Jacob, 2013.

De telles informations additionnelles ont déjà leur place en physique à travers le hasard quantique de la réduction* d'état, qui défie la physique actuelle en mettant en évidence son indéterminisme. Or ce dernier pourrait fort bien être comblé par un « contrôle » externe à l'espace-temps, qui serait descriptible au sein d'une mécanique plus globale, et que la théorie de la gravité quantique à boucles nous permet déjà de pressentir. Contrairement à la théorie des cordes, elle laisse en effet jouer le hasard quantique, ce qui la rend apte à gérer des informations additionnelles qui viendraient se substituer au hasard. Un aspect séduisant est qu'elle ne fait pas appel à des dimensions spatiales supplémentaires. Elle fait néanmoins vibrer l'espace-temps dans sa structure intime à l'échelle de Planck, mais ces vibrations ne sont pas encore décrites autrement que de façon purement probabiliste. Elle est fondée sur des boucles extrêmement petites qui présentent une analogie évidente avec les cordes : il suffit de considérer les boucles comme des cordes qui, au lieu de vibrer sans faire bouger l'espace, font vibrer la structure intime de cet espace, sans qu'il soit nécessaire d'introduire des dimensions spatiales supplémentaires (voir la figure 8, page III). Il subsiste néanmoins la nécessité de respecter les fonctions vibratoires inhérentes aux cordes, ce qui n'impliquerait plus de véritables dimensions spatiales « enroulées », mais des degrés de liberté vibratoires, voire des « dimensions vibratoires de l'espace ». Toutefois, contrairement à la théorie des cordes, leurs modes vibratoires ne seraient pas régis par une mécanique fondée sur le temps ordinaire.

Une nouvelle mécanique atemporelle pourrait alors décrire ces vibrations dans un nouveau temps qui n'aurait plus rien à voir avec notre temps ordinaire.

Nous pouvons nous représenter les vibrations d'un espace-temps ramené à deux dimensions dans ce nouveau

temps, comme des vagues sur un océan qui représenterait lui-même l'espace-temps. Nous pouvons nous faire une idée grossière de leur effet sur la ligne temporelle d'un individu en le faisant se déplacer tout au long de sa vie à l'intérieur d'un tunnel souple (voir la figure 9, page IV). Ce tunnel flottant sur la mer quantique pourrait alors prendre différentes formes au gré des vagues et ainsi, bien que la vie de cet individu soit déjà tracée dès sa naissance, elle pourrait changer au cours de son existence.

On voit ainsi que le temps newtonien, correspondant au déplacement à l'intérieur du tunnel, est ramené à une dimension spatiale très différente du vrai temps qui agite les vagues de l'océan. L'ancien temps de la conscience n'est alors plus rien d'autre que la sensation illusoire du changement d'environnement produit par un déplacement, qui va jusqu'à nous faire oublier que l'environnement change lui aussi, indépendamment de la vitesse du déplacement.

Chapitre 2

La conscience quanto-gravitationnelle

« La métaphysique fut conduite à chercher la réalité des choses au-dessus du temps, par-delà ce qui se meut et ce qui change, en dehors, par conséquent, de ce que nos sens et notre conscience perçoivent. »

Henri Bergson, *La Pensée et le Mouvant*

La différence fondamentale entre l'ancienne conception du temps et celle que je propose est que pendant que l'ancien temps s'écoule en nous rapprochant d'une date précise de notre futur, non seulement ce futur existe déjà dans le nouveau temps, mais surtout il continue d'évoluer en permanence, au point que le nouveau futur que nous finissons par atteindre à cette date peut être totalement distinct de l'ancien futur qui existait un an plus tôt. Imaginons que l'écoulement du temps soit comme un voyage en train : il ne vient à l'idée de personne de penser qu'à notre arrivée en gare auront lieu les mêmes événements qu'à notre départ.

Sans le renversement de perspective que nous avons proposé dans la première partie de cet ouvrage, une telle conception se heurte inévitablement à la difficulté que

nous avons à imaginer que notre futur puisse être aussi réaliste que notre présent, ce réalisme faisant l'objet d'une confusion entre la réalité et ce que nous percevons. *Un simple effort de logique nous oblige à admettre que la seule chose que nous sachions vraiment sur la réalité est qu'il s'agit d'un champ d'informations commun à toutes nos consciences,* qui lui sont en quelque sorte « câblées » *via* nos cerveaux. La physique défigure aujourd'hui tellement nos représentations du temps, de l'espace et de la matière qu'il est plus raisonnable de les rapporter à la conscience elle-même. Partant de là, on peut donner un statut beaucoup plus souple au futur que celui qui consiste à croire qu'il existe « en dur » avec le type d'informations que nous percevons dans le présent.

Le futur étant ainsi réduit à de l'information abstraite sans véritable matière, espace, ni temps, la question de son évolution revient alors nous hanter de cette manière : comment notre futur pourrait-il changer de façon macroscopique, alors que ce changement n'est que le résultat de fluctuations infinitésimales dans la structure de l'espace-temps ? La réponse à cette question mérite d'être cent fois répétée : des variations infinitésimales dans le temps de la mécanique peuvent avoir des effets considérables sur des lignes temporelles, celles-ci étant susceptibles de diverger fortement au niveau macroscopique à cause des fluctuations quantiques. Nous en sommes conduits au constat suivant : les événements que nous pourrions changer dans notre futur, en conséquence de nouvelles intentions, projets ou objectifs qui ne soient pas déjà conditionnés, dépendent obligatoirement de fluctuations atemporelles du champ de gravitation quantique, qui seules sont susceptibles d'influer sur notre ligne temporelle.

S'agit-il alors du champ qui nous environne ou de celui qui règne à l'intérieur de notre cerveau ? Il va de soi que nos intentions étant corrélées à notre futur, notre

activité cérébrale est corrélée aux fluctuations du champ quanto-gravitationnel dont notre futur dépend.

Ainsi, par un chemin qui a consisté à enterrer le temps pour permettre la naissance d'un nouveau temps dans lequel passé et futur évoluent simultanément, nous rejoignons les idées d'un illustre et audacieux physicien et mathématicien, Roger Penrose, qui en collaboration avec le médecin anesthésiste Stuart Hameroff fait l'hypothèse que la conscience est de nature quanto-gravitationnelle et qu'elle permet une réduction des états quantiques dans le cerveau, réduction orchestrée de façon non locale...

Un élément très intéressant de l'approche de Roger Penrose et Stuart Hameroff est qu'ils répondent aux objections à leur théorie concernant le temps de décohérence (un concept que nous n'allons pas aborder ici) en invoquant une mécanique des chemins temporels qui utilise les microtubules (dans les neurones) comme « commutateurs » intervenant de façon atemporelle avant la réduction d'état orchestrée, c'est-à-dire avant que les chemins qui vont déterminer une décharge neuronale n'entrent dans l'espace-temps[1]. Nous retrouvons ici la nécessité de nous débarrasser de tout raisonnement dans le temps ordinaire pour comprendre le phénomène de la conscience.

La clé de cette compréhension semble donc reposer sur le remplacement du temps par un nouveau temps qui permet de décrire l'évolution de nos lignes temporelles dans un espace-temps « dégelé » à l'échelle quantique par une conscience quanto-gravitationnelle. À l'appui de cette idée d'un nouveau temps, citons à nouveau Stephen Hawking qui, en décrivant un temps imaginaire

1. Roger Penrose, Stuart Hameroff, Consciousness in the universe: A review of the « Orch OR » theory, *Physics of Life Reviews*, Volume XI, n° 1, Mars 2014, pp. 39-78.

susceptible de changer l'histoire ou les conditions initiales de l'univers, affirme qu'un tel temps, perpendiculaire au temps newtonien (voir la figure 9, page IV), pourrait être plus réel que notre temps ordinaire[1].

Sur la base de ces idées d'un nouveau temps – éternel présent – et d'une conscience quanto-gravitationnelle, nous allons maintenant franchir les frontières de la physique, pour explorer un nouveau territoire presque vierge, que l'on pourrait qualifier de « métaphysique de la gravité quantique », en attendant qu'il devienne une « physique de l'information » ou une « physique de la conscience ».

Dans cette exploration, nous conservons un point de vue résolument déterministe, laissant toutefois la porte ouverte à un libre arbitre relatif. Il importe en effet peu de savoir si c'est notre état de conscience qui détermine notre ligne temporelle ou si, inversement, c'est notre ligne temporelle qui détermine notre état de conscience. L'important est qu'elle puisse changer sous le contrôle d'une mécanique opérant dans l'« éternel présent » qui englobe le passé et le futur de tout l'espace-temps, ce qui n'exclura pas forcément le libre arbitre.

Supposons donc que la conscience agisse, illusoirement ou pas, sur notre ligne temporelle selon un déterminisme issu de l'extérieur de l'espace-temps. Il en résulte qu'elle ne peut pas être le produit du seul cerveau, car ce nouveau déterminisme engendre des fluctuations de l'espace-temps qui, considérées hors du temps, ne sont plus figées, mais fluides. Cette fluidité responsable du glissement de nos lignes temporelles pourrait alors en orienter l'évolution vers un futur néguentropique (créateur d'ordre), contrairement à ce qu'une mécanique purement temporelle peut faire.

Si un tel futur se met vraiment en place dans le présent, comment faisons-nous alors pour provoquer par notre

1. Stephen Hawking, *L'Univers dans une coquille de noix, op. cit.*

état de conscience les parfaites vibrations quantiques qui vont nous y amener ? Cette question traduit une irrésistible tendance à raisonner sans pouvoir se débarrasser de l'illusion que le futur soit nécessairement le résultat du présent ou du passé. La préexistence du futur oblige au contraire à concevoir toute influence sur le futur comme devant être *exercée directement sur lui*, donc hors du temps, et non par le biais d'un changement dans le présent suivi de ses seules conséquences. En effet, un tel changement dans le présent peut se voir rendu inconséquent par le fait qu'un futur bien défini risque d'en bloquer les effets, en contraignant toute déviation de ligne temporelle à le rejoindre pour le laisser inchangé.

Pour qu'un déterminisme issu du présent puisse alors être imposé, il faut que le futur qui le suit immédiatement soit encore malléable ou instable, c'est-à-dire pauvre en informations ou, ce qui revient au même, indéterministe. Un changement dans le présent ne peut réellement dévier une ligne temporelle qu'à condition de rejoindre un futur suffisamment éloigné, là où la densité d'informations remonte trop pour autoriser une plus longue déviation.

Par exemple, une personne prend un rendez-vous quelques jours plus tard pour faire un stage dont le contenu est parfaitement programmé, mais ce stage se déroule très loin de son domicile, dans un endroit difficile d'accès où les transports sont malaisés. Cette personne part donc très en avance pour assurer sa présence au stage, prévoyant au pire certains trajets à pied. On remarque ainsi le contraste entre le déterminisme de son stage, à forte probabilité, et l'indéterminisme qui règne autour de la question de son transport, caractérisé par de multiples solutions peu probables ou, ce qui revient au même, par une faible densité d'informations de sa ligne temporelle : celle-ci devenant instable, elle peut basculer (à l'instant t2 sur la figure 10, voir page IV) dans un large champ des possibles.

On pourrait aussi en déduire que la mécanique est incapable de créer le stage par un déterminisme issu du présent, sauf à supposer que le cerveau du stagiaire lui apporte les informations qui définissent la finalité de son transport. Dans ce cas, sa présence au stage devrait être déterminée dans le futur *avant* son moyen de transport. Cela impliquerait que lorsque la réalisation d'une intention est certaine, cette intention ne soit pas seulement mémorisée dans le cerveau mais aussi dans le futur, lequel pourrait même imposer un déterminisme qui empêche le cerveau d'oublier l'intention.

Pour que cela ne soit pas le cas, il faudrait supposer que le futur correspondant au stage attende pour se créer que tout indéterminisme sur la question du transport se dissipe, mais dans ce cas on retombe sur l'idée présentiste que nous avons rejetée, selon laquelle le futur se crée dans le présent. En effet, l'indéterminisme est déjà présent partout à l'échelle quantique et prêt à bloquer toute création du futur, aussi minime soit-elle.

Le fait de supposer que la réalité n'attend pas le passage du temps pour se déterminer implique donc inévitablement que toute intention fiable mémorisée dans le cerveau a nécessairement pour corollaire sa « mémorisation » dans le futur, dont la liaison avec ce qui se passe dans le cerveau implique une mécanique atemporelle de mise à jour de l'espace-temps, qui opérerait par le biais de la gravité quantique ou, ce qui revient au même, par l'entrée et la sortie d'informations physiques. Rappelons qu'il ne faut pas nécessairement en conclure qu'il s'agit là de l'exercice d'un libre arbitre, car cette nouvelle mécanique d'échange d'informations physiques avec le cerveau peut rester déterministe.

Chapitre 3

L'intention comme excitation du vide

«Tout ce que nous sommes est le résultat de ce que nous avons pensé.»

Bouddha

La notion d'information physique à laquelle nous faisons appel pour décrire l'évolution de l'espace-temps correspond à la réalité manifestée dans ses quatre dimensions. Cette information est d'autant plus dense le long d'une ligne temporelle que celle-ci est plus probable. Il est important de préciser que l'information physique varie en sens inverse de l'information quantique, dont la densité correspond de façon complémentaire à celle du vide, qui est en réalité un «océan quantique» contenant une myriade de potentiels non manifestés. Ainsi, lorsqu'une intention semble densifier l'information physique comme celle du précédent stage, elle diminue inversement l'information quantique mémorisée dans le vide correspondant à la période du stage.

La physique nous apprend que le vide contient nécessairement partout de l'énergie, c'est-à-dire de l'information quantique, à cause du principe d'incertitude d'Heisenberg qui empêche que la structure de l'espace-temps soit

parfaitement définie localement (pour ne pas annuler les incertitudes relatives à tout ce qui influe sur cette structure). L'espace-temps est donc partout fluctuant à l'échelle quantique, faisant apparaître des particules virtuelles qui forment l'énergie du vide. Toutefois, chaque événement ainsi introduit dans le vide est comme compensé par un « anti-événement » qui rétablit l'équilibre énergétique. C'est pourquoi le vide paraît vide.

Le rapport entre l'énergie du vide et celle de notre réalité étant cependant vertigineusement élevé, il est plus raisonnable de le concevoir en termes d'informations qu'en termes énergétiques, pour les raisons déjà indiquées : notre réalité, bien qu'indépendante de nous, n'en reste pas moins une construction du cerveau, voire de la conscience elle-même. Certains chercheurs comme François Martin, sur les traces de Carl Gustav Jung, préfèrent parler d'une construction de la « psyché » en l'étendant à notre subconscient/inconscient, lequel serait directement connecté à l'extérieur de l'espace-temps 4D par l'intermédiaire du vide[1]. À l'appui de cette hypothèse, la conscience quanto-gravitationnelle implique que l'information du vide soit effectivement connectée à notre cerveau *via* des structures vibratoires quantiques correspondant à la psyché, consciente et subconsciente. L'information du vide ne serait donc pas fondamentalement probabiliste, telle qu'on la conçoit en gravité quantique. Elle contiendrait l'ensemble des potentiels non manifestés et serait totalement organisée par la causalité, ciment de la science.

Plus précisément, l'information serait implémentée dans le vide sous forme de relations causales formant des séquences temporelles – ou archétypes* – reliées entre elles dans un vaste réseau, comme pourrait l'être un immense

1. François Martin, *Psyché quantique et synchronicité,* Éd. du Temps, n° 1, mars 2014.

réseau de chemin de fer hyperdense dont il ne resterait plus qu'à positionner les aiguillages. Une ligne temporelle du vide de ce réseau pourrait alors être excitée localement, suite à l'activation d'un aiguillage qui pourrait ainsi dévier une ligne temporelle dans le futur, bien avant son entrée dans le présent en tant que réalité vécue.

Dans la nouvelle mécanique que nous proposons, il ne s'agit donc plus de calculer en un point de l'espace-temps quels sont les points suivants atteints sur la ligne, ce calcul étant sujet à l'indéterminisme. Il s'agit de gérer par des aiguillages les bifurcations possibles de cette ligne dans le champ des possibles, grâce à l'excitation de l'« énergie du vide », qu'il serait plus correct d'appeler l'« information du vide ». La mécanique de l'espace-temps ne serait donc plus séquentielle, pour ne pas dire « débutante en informatique », mais digne d'un informaticien astucieux qui ne gère que des aiguillages de lignes temporelles, mises à jour instantanément de façon atemporelle dans le vide par la causalité, ces mises à jour étant elles-mêmes confiées à un sous-programme.

Une question se pose : comment une telle excitation du vide se produirait-elle ? Ne serions-nous pas perpétuellement conditionnés par notre passé et notre futur, rendant une telle excitation impossible ? Ne devrions-nous pas ressortir le hasard du chapeau pour diriger nos aiguillages et nous extraire de ce conditionnement ? Au moment où je relis ces lignes, il me vient l'idée d'un exemple : pour me prouver à moi-même mon libre arbitre, je pense à me lever pour aller arroser les plantes, sachant bien que je ne le fais jamais, ma femme s'en chargeant toujours. Cela me prendrait deux minutes, mais mon passé résiste en me disant que je n'ai pas du tout cette habitude. Mon futur résiste également en me disant que si ma femme constate que j'ai arrosé les plantes, je vais devoir lui expliquer que

c'est exclusivement pour les besoins de ce texte. Ne vaut-il pas mieux que je m'abstienne, préférant le *statu quo*? Finalement, je les ai arrosées. Que s'est-il donc passé?

Une information issue d'on ne sait où – l'idée d'arroser les plantes – a réussi à créer dans mon cerveau un état de cohérence quantique qui a formé dans son tissu d'espace-temps une vague ayant provoqué une décharge neuronale, laquelle a eu pour résultat de changer un aiguillage et donc de bouger mon tunnel de vie – et celui des plantes – durant deux minutes, puis tout est « rentré dans l'ordre ».

Plus instructif encore, j'aurais pu tout aussi bien programmer ce geste dans mon futur, sans que la moindre différence d'efficacité n'apparaisse, bien au contraire : il me suffisait de coller un Post-it pour ne pas oublier d'arroser les plantes vingt-quatre heures plus tard, ou d'aller voir un ami une semaine plus tard, etc. Il semble ainsi beaucoup plus facile de modifier sa réalité dans le futur que dans le présent, ce qui peut s'expliquer par la plus grande fluidité du futur.

Rappelons que la difficulté que nous pouvons avoir à concevoir l'idée que nos intentions puissent exciter le vide quantique afin de produire de tels effets est à mettre sur le compte du caractère fondamentalement illusoire de la réalité physique telle qu'on la conçoit irrésistiblement, laquelle n'est très objectivement qu'un ensemble d'informations qui transitent dans notre cerveau, ce qui n'exclut pas une réalité indépendante de nous-mêmes. On peut donc continuer à faire de la physique, mais on doit le faire en toute logique en considérant nos intentions comme des réalités physiques, avec ceci de nouveau qu'elles ne dépendraient pas seulement de notre cerveau mais aussi d'un système d'information extérieur à l'espace-temps.

Un tel système d'information aurait donc la possibilité de changer notre futur, mais à la condition d'arriver à provoquer dans le présent de notre conscience des vagues

quantiques ayant pour résultat l'émergence des intentions correspondantes. Ma décision d'arroser les plantes serait donc, hors conditionnement automatique, la volonté d'un système d'information subconscient (le soi) qui se servirait de ma conscience (le moi*) pour obtenir un changement dans le futur.

On pourra objecter que mon geste d'arroser les plantes était programmé dès ma naissance, mais il est difficile de se faire à l'idée qu'un univers exactement identique au nôtre – à la seule différence que je n'aurais pas décidé d'arroser les plantes – n'a pas le droit d'exister : il suffit de faire reposer ma décision sur un générateur quantique de nombres aléatoires pour se convaincre de l'existence de futurs multiples dans l'espace-temps et donc de l'intérêt d'un système de commutation par aiguillages.

Nous sommes ainsi conduits, pour conserver une démarche scientifique, à invoquer l'existence d'un déterminisme extérieur à l'espace-temps, qui serait responsable de certaines de nos intentions. Un tel déterminisme devrait alors impliquer les deux fonctionnalités d'entrée-sortie suivantes.

1) Des informations extérieures à l'espace-temps, exerçant une « pression intentionnelle », y entrent mécaniquement dès que la conscience diminue suffisamment le déterminisme du cerveau pour faire entrer le germe d'une intention non conditionnée.

2) Des informations intérieures à l'espace-temps, issues de la prise de conscience de cette intention qui la transforme en décision, envoient un « accusé de réception », ou une décharge neuronale, qui réduit un état de cohérence en activant dans le vide une mise à jour de ligne temporelle.

Nous proposerons plus loin un mécanisme plus classique impliquant un croisement de lignes temporelles

du présent et du futur. Remarquons pour l'instant que (1) et (2) peuvent résulter d'un processus cybernétique déterministe, et qu'au niveau psychologique, les fonctions correspondantes à (2) et (1) peuvent être prises en charge respectivement par le subconscient, ou soi, puis par la conscience, ou moi, d'une façon qui resterait à découvrir par les neurosciences, les travaux de Penrose et Hameroff s'inscrivant dans cette voie.

L'excitation des aiguillages du vide se produirait donc à l'issue de cet échange entrée-sortie, lequel serait initié à l'extérieur de l'espace-temps dans le but de faire émerger certaines intentions. Il va de soi que cette émergence peut aussi provenir du cerveau seul, mais si c'était toujours le cas, aucune mécanique hors espace-temps ne pourrait jouer sur nos lignes temporelles.

Il faut souligner qu'une telle mécanique étant atemporelle, elle devrait aussi agir simultanément en tout point événementiel du futur où se trouve un aiguillage pouvant être activé par la même intention, à condition que la conscience se l'approprie en ne la vivant pas seulement comme instinctive. Tout se passe alors comme si elle renseignait le système d'information sur le fait que quelque chose a été appris, celui-ci pouvant modifier tous les aiguillages du futur concernés.

Le présent pourrait donc avoir pour particularité, le distinguant de tout autre point temporel, d'être le seul point d'où peut avoir lieu *l'apprentissage du système d'information*, sous la forme d'une mise à jour du futur en raison de son succès dans sa connexion avec le cerveau.

Chapitre 4

L'incontournable rétrocausalité

« Notre destin exerce une influence sur nous sans même que nous n'en connaissions encore la nature. C'est notre avenir qui détermine notre présent. »

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*

Dans toute déviation de ligne temporelle, le futur agit comme un attracteur qui résiste à toute divergence prolongée de cette ligne et, dans cette opération, nous avons inévitablement un phénomène de rétrocausalité à l'œuvre. La forme de la ligne temporelle déviée de son parcours depuis le présent dépend en effet à la fois de son passé et de son futur, lesquels agissent ainsi tous deux comme des stabilisateurs. On voit ainsi que la rétrocausalité, tout comme la causalité, est un facteur stabilisant et même indispensable à la dynamique de l'espace-temps, en ce qu'elle lui permet d'évoluer progressivement et de façon cohérente, en évitant que d'infimes changements puissent avoir d'énormes conséquences qui deviendraient ingérables mécaniquement.

La mécanique dans le temps réel serait donc une véritable « dynamique de relaxation de l'espace-temps » fondée sur une double causalité, laquelle est d'ailleurs déjà inscrite dans les équations de la physique qui fonctionnent

dans les deux sens du temps. Elle impliquerait des échanges d'informations entre intérieur et extérieur de l'espace-temps, permettant la mise à jour des lignes temporelles par changement d'aiguillages, jusqu'à leur densification, puis leur « cristallisation » par la conscience sous la forme d'un « enregistrement » d'informations physiques.

Il n'y aurait donc aucun transfert d'informations entre présent et futur dans l'espace-temps, mais seulement la présence de systèmes d'informations exerçant hors espace-temps une « pression » sur le futur de chaque ligne temporelle. On peut concevoir le résultat positif de cette pression de façon similaire à un changement de paramétrage dans la psyché de chaque système. Il est alors inévitable qu'une telle influence sur le futur renvoie parfois un « écho » dans le présent de façon rétrocausale, pour ne pas dire inexplicable (fig. 11, voir page V).

Pour comprendre cette possibilité d'« écho » en provenance du futur, reprenons l'exemple de la figure 10 (voir page IV) : un rendez-vous ferme, mais précédé de moyens de s'y rendre totalement aléatoires, génère dans l'espace-temps de nombreux chemins improbables, mais qui convergent tous vers le rendez-vous pour le rendre très probable. Dans ce cas, la rétrocausalité s'applique parce qu'aucun chemin, dont la probabilité peut fluctuer jusqu'à s'annuler, ne peut à lui seul garantir son maintien dans l'espace-temps. On doit alors envisager le cas où, tout à coup, un seul chemin subsiste et voit sa probabilité subitement augmenter parce que celle du rendez-vous est restée élevée, ce dernier n'ayant pas eu le temps de s'évanouir (je reviendrai plusieurs fois sur cette importante notion de résistance du futur, que j'identifie de plus en plus clairement dans ma recherche expérimentale). Une telle situation permettrait d'expliquer ce que l'on appelle la « chance », de même que les coïncidences étranges dans lesquelles l'état d'esprit ou l'intention

– ici celle de ne pas rater un rendez-vous – jouent un rôle dans la manifestation pourtant très improbable du chemin.

Dans mon livre *La Route du temps*, j'ai décrit le potentiel de la double causalité à élucider ou simplement éclairer de nombreux phénomènes de ce genre, en particulier les synchronicités que j'explique par l'affirmation suivante : « *Nos intentions causent des effets dans le futur, qui deviennent à leur tour les futures causes d'effets dans le présent.* » Ce potentiel est assurément plus large, car il pourrait inclure toutes sortes d'effets sur le présent de changements qui affectent le futur : intuitions, prémonitions, etc.

Nous parlerons des conséquences psychologiques de la double causalité dans la troisième partie. À son appui, nous allons rappeler ici l'éclairage fascinant qu'elle apporte sur les trois grands mystères de la science que sont la matière noire, l'énergie noire et l'évolution des espèces.

Pour ce qui concerne la matière noire, le phénomène d'invisibilité des halos galactiques détectés par leurs seuls effets gravitationnels pourrait tout simplement découler de changements dans le passé : les rayons lumineux émis par une source éloignée, qui réussissent à atteindre la Terre sont seulement ceux pour lesquels cette source n'a jamais changé de position à l'instant même de leur émission. Tous les autres sont nécessairement absorbés ailleurs que sur la Terre, alors que ceux qui les ont remplacés dans la bonne direction n'ont pas forcément eu le temps d'arriver, et peuvent encore changer de direction *depuis leur émission* (donc sans être déviés) pendant la durée de leur trajet. La matière noire n'existerait donc pas et serait une sorte d'illusion d'optique.

L'énergie noire peut aussi s'expliquer qualitativement par des changements du passé, mais cette fois-ci consécutifs à une perte d'informations dans le passé. Au fur et à mesure que la conscience nous éloigne d'un point du passé, ses

traces physiques tendent à s'effacer du présent et sa densité d'informations tend ainsi à diminuer. Mais contrairement au futur, la réalité dans le passé s'ajuste de façon rigoureusement mécanique en choisissant les lignes temporelles de plus faible entropie, c'est-à-dire les plus ordonnées. Ainsi le passé tend-il à se simplifier en comprimant l'information d'autant plus facilement jusqu'au Big Bang où il s'ordonne admirablement, ce que traduit l'homogénéité remarquable du rayonnement fossile. À ce titre, le Big Bang ne serait donc pas un début des temps, et encore moins une explosion, mais tout simplement une fin des temps. L'énergie noire serait donc due à une compression accélérée de l'univers dans le sens inverse du temps, qui engendrerait une expansion inexpliquée dans le sens normal. Elle n'existerait donc pas en tant qu'énergie et serait elle aussi une illusion qui résulte de la diminution de l'entropie consécutive à un déterminisme inversé, ordonnant l'univers dans le sens inverse du temps.

Enfin, l'évolution des espèces s'expliquerait tout simplement par le fait que lorsqu'une intention collective parvient à exciter le vide quantique, elle provoque un glissement de ligne temporelle vers un futur qui produit dans son passé une mutation génétique. D'une manière plus générale, on peut s'interroger sur le rôle que pourraient jouer les gênes dans l'adaptation du passé à de nouveaux futurs, et notamment l'ADN poubelle, lequel n'aurait en réalité rien d'une poubelle, mais serait plutôt un immense réservoir de potentiel évolutif dont les informations seraient mises à jour par déterminisme inversé, un mécanisme idéal pour l'épigénétique (mécanismes de régulation de l'expression des gènes). Rappelons que le déterminisme inversé est un concept que j'ai introduit et argumenté dans *La Route du temps* sous le qualificatif plus parlant de « loi de convergence des parties ». Cette loi manquante en physique, et qui peut paraître se heurter au principe de l'irréversibilité

(par ailleurs illusoire) de la seconde loi de la thermodynamique, ne pose en réalité aucun problème dans un contexte d'espace-temps déployé dans le passé comme dans le futur, où les changements se font par déplacement de ligne temporelle, ou variation de la densité d'information.

Un autre potentiel de la double causalité intéresse enfin les physiciens relativistes, pour lesquels un casse-tête à résoudre est la question du système de protection chronologique dont l'espace-temps devrait être doté pour éviter les paradoxes temporels permis par la possibilité théorique de voyages dans le passé[1]. La rétrocausalité fournit naturellement le système idéal en interdisant tout retour dans le passé qui ne serait pas compatible avec le futur du point de retour. Nous aborderons dans la troisième partie d'autres aspects analogues de la rétrocausalité qui sont liés à la « résistance » du futur aux changements dans le présent.

L'aspect le plus perturbant de la double causalité, au point que je n'ai pas osé en développer les conséquences dans la première édition de *La Route du temps*, est sans aucun doute la porte qu'elle ouvre aux changements du passé. C'est la principale raison pour laquelle j'ai commencé cet ouvrage en présentant le renversement de perspective qui consiste à ramener à la conscience plutôt qu'à la réalité les questions du temps, de l'espace et de la matière : il est alors beaucoup plus facile d'admettre les altérations du passé comme pouvant résulter d'une perte d'informations.

Pour être mieux comprises, de telles altérations du passé devraient toujours être considérées comme résultant de changements dans le futur – et inversement –, ce qui permettrait de conserver le déterminisme des lignes temporelles. Remarquons que si le futur attendait que nous le

1. Marc Lachièze-Rey, *Voyager dans le temps. La physique moderne et la temporalité,* Seuil, 2013.

vivions pour concrétiser des changements préparés dans le vide par ces informations, cela sous-entendrait à nouveau un certain présentisme*, avec l'obligation qu'une sorte de « processeur du réel » soit à l'œuvre pour choisir dans le présent la suite de ce que nous avons à vivre. Or la physique n'a jamais rien dit sur un tel « processeur de l'espace-temps », considéré dans le présentisme comme coulant de source mathématique. Il s'agit pourtant d'une idée qui devient aujourd'hui naïve aux yeux d'informaticiens pour qui calculer un résultat n'a plus rien à voir avec le fait de le visualiser (faire vivre). Il est donc légitime de remettre en question cette hypothèse simpliste et de proposer que cette évolution n'exploite pas un algorithme séquentiel, mais plutôt une sorte de réseau de neurones virtuel qui opérerait simultanément sur toute l'étendue de l'espace-temps, *via* les systèmes vivants.

Chapitre 5

Les trois étages de la conscience

« Où cesse l'animal, et où commence l'homme ? [...] Aussi longtemps que quelqu'un aspire à la vie comme il aspire à un bonheur, il n'a pas encore élevé le regard au-dessus de l'horizon de l'animal, si ce n'est qu'il veut avec plus de claire conscience ce que l'animal cherche aveuglément. »

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*

Ce que nous appelons ici « réseau de neurones virtuel » est plus précisément une architecture cybernétique de traitement atemporel dans laquelle un neurone joue un rôle d'entrée-sortie d'informations permettant de modeler notre réalité physique au cours d'une vie. Une telle architecture permet de réintroduire du déterminisme dans le processus d'échange d'informations que réalisent les systèmes vivants avec l'extérieur de l'espace-temps. Les physiciens antireligieux peuvent se rassurer : nous n'allons pas profiter de l'indéterminisme de la mécanique pour réintroduire une véritable transcendance qui s'appellerait Dieu, et notre modèle restera neutre sur ce point. La question de Dieu restera celle de savoir à quelle hauteur de notre réseau nous plaçons une terminaison ou un « couvercle », et nous verrons plus loin comment cette question se résout élégamment.

Notre modèle d'évolution atemporelle de l'espace-temps a l'intérêt de résoudre un grand mystère de la mécanique quantique, celui de la mesure. Dans une mesure d'état quantique, l'information lue apparaît en effet comme non causale, c'est-à-dire indépendante du passé, comme si l'état quantique n'existait pas avant d'être lu. Selon notre modèle, cet état existe bien, mais il se forme dans le futur immédiat, lorsque la ligne temporelle de l'observateur se densifie, avant que les informations de la mesure ne lui parviennent. L'observation ne ferait donc que « cristalliser » cette ligne (de façon plus ou moins définitive suivant la capacité du passé à changer). Dans cette opération, tout hasard pur disparaît puisque l'information observée fait déjà partie intégrante du futur immédiat. Ce futur immédiat pourrait même être déjà entièrement cristallisé en cas de parfait déterminisme à court terme.

Parvenus à ce stade, nous pouvons nous demander sur quels principes pourrait bien être fondée une mécanique atemporelle, susceptible de décrire l'évolution de l'espace-temps réalisée par la conscience, par échange d'informations entre l'intérieur et l'extérieur de l'espace-temps.

Or nous avons maintenant des éléments précieux qui nous orientent vers les principes suivants.

1) Un principe d'équivalence entre la psyché (conscient + subconscient) et le champ vibratoire quanto-gravitationnel régnant à l'intérieur du cerveau et dans le reste du corps.

2) Un principe d'émission à l'extérieur de l'espace-temps d'informations d'aiguillage suite à la perception d'une intention ayant entraîné l'excitation de potentiels du vide quantique.

3) Un principe de réception à l'intérieur de l'espace-temps d'informations issues de la finalité du système qui régit tous les aiguillages de la ligne temporelle d'un individu.

Le principe 1 inclut l'idée que la ligne temporelle de l'individu puisse rester parfaitement figée (conditionnée) sans que cela n'enlève sa conscience, celle-ci étant alors le fruit de fluctuations quantiques purement temporelles. Dans le domaine de la psychologie, ce principe correspond au « ça » du comportement instinctif, voire à l'« *ego** » de l'être humain parfaitement conditionné. Nous appellerons *anima** la conscience « mécanique » issue de cette ligne temporelle.

Le principe 2 donne une interprétation à l'énergie du vide, concurrente de l'interprétation encore dominante à l'heure actuelle, selon laquelle le vide permet à « Dieu de jouer aux dés » : c'est la perception d'une intention dont le cerveau réussit à « accuser réception » par une décision qui excite le vide. Chose intéressante : lorsque cette intention est réellement conscientisée, cela la rend valide pour de futurs aiguillages et donne donc une plus grande capacité à modifier sa ligne temporelle. En psychologie, ce principe correspond au moi d'une individualité capable d'évoluer par connexion au soi, donc de se différencier de l'*ego*.

Le principe 3 ouvre la porte à un libre arbitre qui ne peut être exercé par le moi que s'il s'approprie consciemment, en tant que récepteur de *qui il est*, les informations du soi. Ce libre arbitre reste relatif dans la mesure où il est assujetti à un soi qui pourrait rester inchangé, ce qui n'altère pas pour autant sa capacité à modifier une ligne temporelle. Il pourrait provenir lui-même d'une source qui transcende réellement le comportement conditionné de l'être humain et que je qualifie d'Esprit, lequel aurait un vrai libre arbitre contrairement au soi. Le libre arbitre ne peut en effet se concevoir que si l'on attribue à sa source – l'Esprit – un positionnement externe à l'espace-temps global, alors que le moi et le soi en feraient partie et seraient donc régis mécaniquement par des centres vibratoires correspondant

à ce que l'on appelle l'âme* ou la psyché. Celle-ci serait alors un système d'information composé de six fonctions vibratoires atemporelles, et capable de se perfectionner par apprentissage dans l'espace-temps, comme le fait notre corps lui-même. De ce point de vue, on peut concevoir l'âme comme le véhicule immatériel de la conscience, au même titre que le corps est son véhicule matériel.

Partant de ces trois principes, nous aurions donc trois niveaux fonctionnels de la conscience que l'on pourrait relier à des concepts physiques.

- Le premier niveau de la conscience serait celui du vécu automatique d'une réalité qui produit une conscience trop limitée (*anima*) pour éveiller de réelles intentions capables de faire évoluer en retour son système d'information, mais suffisante pour recevoir de l'information et maintenir grâce à elle une faible entropie (animaux).

- Le deuxième niveau de la conscience serait celui du vécu par le moi d'une réalité à futur contrôlable, sous la pression d'un système d'informations mentales et émotionnelles susceptible d'éveiller suffisamment la conscience du moi pour entraîner l'apprentissage du système lui-même (humains).

- Le troisième niveau de la conscience resterait pour nous humains essentiellement inconscient, dans la mesure où il correspondrait à l'idéal irréalisable du soi, où la totalité du dessein porté par son système d'information parviendrait à s'exprimer dans la réalité du moi. Si c'était le cas, il faudrait s'attendre à avoir ici-bas une conscience du soi, donc à une conscience capable de percevoir son futur. Mais ne serait-ce pas incompatible avec le libre arbitre ?

Nous verrons plus loin que la nature sait faire preuve de subtilité pour concilier notre libre arbitre avec la conscience du futur : cette conscience nous est bel et bien attribuée, mais seulement à l'étage supérieur, celui du soi que nous avons vocation à rejoindre, et qui nous laisse des marges de manœuvre pour densifier son dessein à notre manière.

Chapitre 6

Les dimensions de la conscience

« Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. »

Karl Marx

Si l'on oublie notre renversement de perspectives qui rapporte tout à la conscience, on peut considérer celle-ci à première vue, de la façon la plus matérialiste qui soit – c'est-à-dire prétendûment produite par le cerveau –, comme émergeant d'une ligne temporelle qui joue le rôle de système d'informations excitatrices doté de trois dimensions. Prenons par exemple comme excitateur un téléviseur 2D grand format équipé d'une enceinte audio 1D de superbe qualité, capables de nous donner l'impression d'être parfaitement immergé dans la réalité d'un film qui nous est projeté, ou encore, greffons directement notre cerveau sur un tel film, comme nous le suggère le film *Matrix*.

Il est tout à fait possible d'intégrer à ce système le goût, l'odorat, le toucher et le relief en restant dans ces trois dimensions, car ces sens peuvent être codés en fréquence sur les mêmes supports 1D que le son, chacun étant

relié à des cartes en 2D des sensations développées par chaque sens, ce que fait d'ailleurs notre cerveau lui-même puisqu'il est organisé en nappes cérébrales 2D plusieurs fois repliées sur elles-mêmes de manière à tenir à l'intérieur du crâne. Cette constitution de notre cerveau peut être rapprochée du principe holographique toujours en vogue en physique[1], selon lequel notre espace 3D serait un hologramme construit à partir de l'information d'une surface 2D. Cette analogie prêche nettement en faveur du renversement de perspectives que nous avons proposé, en redonnant à la conscience son rôle premier.

Une façon plus qualitative de concevoir la tridimensionnalité de la conscience est de lui attribuer trois centres indépendants : mental (étendue spatiale ou formes), émotionnel (étendue spectrale ou vibrations) et énergétique (intensité ou amplitude), correspondant respectivement aux informations spatiales, vibratoires et d'amplitude qui caractérisent un tissu quanto-gravitationnel d'espace-temps, les informations d'amplitude plus élevée correspondant aux zones de focalisation de la conscience, c'est-à-dire vraiment ressenties, les autres zones restant inconscientes.

Oubliant volontairement notre « âme », nous venons de décrire une conscience entièrement prisonnière d'un système d'information 3D qui varie dans le temps le long d'une ligne temporelle, et dont les sensations sont produites par les vibrations temporelles induites par cette immersion dans une réalité à... trois dimensions seulement.

Si l'on revient maintenant à une vision plus rationnelle de la conscience qui nous dicte de ne pas nous laisser enfermer dans un espace-temps quadridimensionnel, nous devons prendre en compte les *vibrations atemporelles* qui

1. *Do We Live in a 2-D Hologram? New Fermilab Experiment Will Test the Nature of the Universe,* Press Fermilab, 2014.

sont susceptibles d'agir hors du temps sur une ligne temporelle. Je rappelle les raisons pour lesquelles nous attribuons plus précisément six degrés de liberté à ces vibrations additionnelles : plusieurs théories de grande unification de la physique convergent en faveur de l'addition de six dimensions, ce que je retrouve moi-même à partir de mes travaux sur le chaos dans un billard, qui suggèrent également un contrôle quantique sur six phases.

Ce sont donc ces six dimensions vibratoires atemporelles qui vont réaliser le contrôle quantique ou la coordination extérieure à l'espace-temps dont nos lignes temporelles, ou « tunnels de vie », ont absolument besoin pour évoluer de façon néguentropique (ordonnée), à l'inverse d'une évolution purement mécanique qui, par son adjonction indispensable de hasard, serait contraire à la vie, puisqu'elle ne peut qu'augmenter le désordre.

Nous avons donc au total neuf dimensions vibratoires de l'espace-temps qu'il nous faut affecter à la conscience, alors qu'elle semble n'en comporter que trois. Il importe toutefois de différencier la conscience ressentie le long d'une ligne temporelle figée, qui se décline effectivement selon trois dimensions, de la conscience réellement opérationnelle qui permet une évolution atemporelle de l'espace-temps en modifiant ses lignes temporelles.

Nous avons vu précédemment que, pour faire ces modifications, l'espace-temps s'organise en trois niveaux fonctionnels de la conscience qui, du point de vue de l'information, se différencient ainsi :

- au niveau de l'*anima*, l'information introduite dans l'espace-temps n'est pas conscientisée, mais elle reste captée au niveau instinctif et maintient une faible entropie d'évolution ;
- au niveau du moi, l'information introduite dans l'espace-temps est conscientisable, ce qui permet un apprentissage par appropriation d'une intention

extérieure. Mais le fait que le moi soit capable de prendre conscience d'intentions n'implique pas qu'il soit capable d'en distinguer la source, laquelle peut rester intérieure à l'espace-temps (éducation, conditionnement, etc.) ;
- au niveau du soi, l'information introduite dans l'espace-temps serait conscientisée et parfaitement distinguée d'une source intérieure, permettant de réaliser théoriquement le programme du soi. Mais cela est irréaliste dans un espace-temps qui résulte d'une construction collective.

On peut alors remarquer que la ligne temporelle de l'*anima* n'est ni plus ni moins que l'excitateur à trois dimensions dont nous parlions précédemment, et que dans la mesure où l'influence du soi se fait sentir, la ligne temporelle du moi est susceptible de se distinguer totalement de celle de l'*anima*. Nous avons donc besoin de trois dimensions supplémentaires pour décrire la ligne du moi, et il nous reste trois dimensions sur les six. Nous sommes alors tentés de les affecter à la ligne temporelle du soi, ce qui serait valable si le soi pouvait être décrit par une ligne temporelle. Or nous verrons plus loin que c'est bien le cas, à ceci près que la ligne du soi possède une temporalité beaucoup plus dilatée (le soi « gère » plusieurs vies) dont il résulte une densité d'informations spatiales beaucoup plus faible : le soi n'entre pas dans les détails, au risque de sous-déterminer le futur du moi.

Pour que ces affectations soient valables, il faut toutefois respecter la condition mathématique voulant que les lignes du soi, du moi et de l'*anima* soient indépendantes, au sens où l'on ne puisse pas calculer l'une à partir des autres. Or si c'est par construction le cas du soi et de l'*anima*, c'est aussi le cas de la ligne temporelle ou conscience du moi, dont l'indépendance par rapport à l'*anima* se justifie

pleinement par des considérations mécaniques : *compte tenu du renouvellement incessant et collectif de l'espace-temps qui résulte de l'interaction entre ces trois niveaux de la conscience, il est impossible pour l'univers de calculer les comportements futurs du moi, notamment ses éveils aux intentions du soi, car ils sont à la fois imprévisibles et sous-déterminés*. Dans une architecture cybernétique, il s'ensuit une impossibilité de déduire le comportement du moi des deux autres excitateurs. Ce constat, conjugué à la capacité d'apprentissage du moi, justifie son indépendance au sens d'une entité autonome fonctionnelle, dotée d'un certain libre arbitre résiduel.

Il faut toutefois relativiser cette indépendance en tenant compte de cette notion de libre arbitre qui appartient par définition au soi, ce qui hiérarchise sa relation aux autres entités de la conscience : compte tenu des différences de temporalité ou de maîtrise de la finalité, c'est le soi qui fait réellement évoluer le moi, et le moi qui fait aussi évoluer l'*anima* vers plus de libre arbitre. On peut alors adopter une représentation de la conscience globale dans l'espace-temps sous la forme de trois systèmes d'informations à trois dimensions, imbriqués les uns dans les autres. L'espace-temps global serait constitué de trois couches d'informations de densité variable, la couche inférieure correspondant à la matérialité la plus dense de l'*anima*.

Un contrôle quantique de l'espace-temps aurait donc besoin d'un point de vue cybernétique, non pas de deux, mais de trois couches d'information correspondant à l'*anima*, au moi et au soi.

Est-ce bien rationnel du point de vue physique ?

Revenons donc aux raisons bien physiques qui nous ont amenés à considérer qu'il fallait ajouter des couches d'informations à l'espace-temps. J'ai montré à la base de ce constat que l'évolution d'un système aussi simple qu'un billard avait besoin d'un contrôle quantique, à cause de la perte d'informations liée aux interactions entre les boules.

Ces interactions étant généralisables à toute la nature, j'en ai déduit *l'existence d'un contrôle quantique de tout l'espace-temps qui s'exerce de la façon la plus visible par le biais des systèmes vivants*, s'agissant d'un contrôle quanto-gravitationnel effectué par leurs consciences. On peut même envisager que la conscience ne soit pas strictement limitée au vivant et que tout système, y compris d'apparence inerte comme un billard, pourvu qu'il évolue dans le temps par de multiples interactions avec son environnement, soit susceptible d'un tel contrôle et donc de revêtir une forme de conscience.

Pour mieux comprendre pourquoi deux couches de contrôle quantique sont préférables à une seule, je vais mentionner une expérience numérique que j'ai réalisée avec un billard. J'ai tout d'abord choisi de remplacer l'ajout de dimensions vibratoires par un champ d'informations additionnelles qui joue un rôle équivalent à l'échelle infinitésimale pour déterminer le cours réel des trajectoires, s'agissant de compenser la perte de précision des phases en introduisant de l'information à une échelle inférieure à la limite de précision. Cet apport d'informations est nécessaire pour maintenir de façon constante une précision de localisation correcte des boules aux moments de leurs chocs. De façon générale, tout mécanicien qui fait des calculs d'évolution de systèmes complexes se sert d'un tel champ sans le savoir, ne serait-ce que d'un champ de « zéros » qui correspondent à la troncation due à la précision limitée de ses calculs. Ce champ d'informations additionnelles a été d'autant plus oublié en physique qu'il n'est par définition pas observable, qu'il est incompatible avec les équations et qu'il ne fait pas partie de l'espace-temps 4D classique ; il est donc immatériel et forme ce que j'appelle la seconde couche d'espace-temps du moi. Oui, le « moi de mon billard », s'agissant de ce qu'on appelle en physique un

modèle réduit, vraiment très réduit, car je passe outre, pour simplifier, les centres mental et émotionnel de ce billard.

Le problème est que cette deuxième couche à trois dimensions d'informations est insuffisante, car elle détermine à l'aveugle l'évolution du billard en faisant juste en sorte que cette évolution existe, mais elle n'assure aucune finalité, ne serait-ce que partiellement. Pour assurer une telle finalité avec seulement trois dimensions additionnelles, il faudrait opérer par éternels tâtonnements du champ, en visitant le futur un nombre considérable de fois jusqu'à tomber sur le futur que l'on souhaite rejoindre. Or ce n'est pas ce que nous fait faire la nature, sans quoi nous revivrions sans cesse les mêmes scènes avec d'éternelles variantes. En réalité, la nature sait où elle va dans la mesure où notre futur est déjà là ; mais comment fait-elle pour le modifier ? La réponse est qu'elle utilise trois dimensions supplémentaires, ce qui les porte à six.

Je me suis ainsi aperçu qu'un troisième étage à trois dimensions était effectivement indispensable au « libre arbitre d'un billard », afin de mémoriser dans l'espace-temps un programme de finalités que je modélise sous la forme d'un faisceau de conditions finales susceptible de varier dans le temps. On peut alors considérer ce faisceau comme une ligne temporelle idéale de faible densité, c'est-à-dire contenant un très large choix de lignes à la densité d'informations (précision) du « moi du billard ». J'ai ainsi géré l'interaction entre le « soi et le moi de mon billard » par une mécanique atemporelle très simplifiée, qui a consisté à calculer les intersections entre des faisceaux de conditions finales et des faisceaux de lignes en partance du présent : il n'était alors plus nécessaire de tâtonner !

J'ai réalisé cette simulation en faisant différents essais consistant à fixer une condition finale approximative pour l'une des boules, en lui « demandant » *via* le soi de se diriger par exemple vers l'un des bords ou des coins du billard

(voir la figure 12, p. V). J'ai effectivement réussi, dans un billard à soixante-quatre boules, à doter l'une d'entre elles d'un tel libre arbitre à condition d'interdire cette liberté à toutes les autres boules. J'ai toutefois obtenu ce résultat au prix d'un temps de calcul encore trop élevé pour que la simulation soit propre et nette, et je réfléchis régulièrement aujourd'hui à son optimisation dans le but de la rendre publiable et clairement démonstrative.

Quoi qu'il en soit, il m'est déjà apparu clairement que l'ajout de deux couches d'informations à trois dimensions est indispensable à la réalisation d'un *contrôle quantique adaptatif de l'espace-temps* qui permet de se libérer efficacement de la contrainte du temps ordinaire qui est d'« avancer à l'aveuglette ». Mais mon résultat le plus important est que cette nouvelle mécanique à neuf dimensions a besoin de considérablement moins d'informations que la mécanique classique, lorsque l'on utilise de grandes durées de simulations. L'information calculée avec les trois couches différenciées de l'*anima*, du moi et du soi varie en effet linéairement en fonction de la durée, alors que l'information calculée de manière classique augmente nécessairement avec le carré de la durée (la précision augmentant elle aussi avec la durée). Du point de vue du rasoir d'Occam[1], mon modèle à neuf dimensions est donc bien meilleur que la mécanique classique à trois dimensions, tout en expliquant la mécanique quantique par une double absence de la conscience (du moi) et de la décohérence.

Ce qu'il faut retenir de cela, c'est qu'il est donc non seulement possible mais indispensable pour la physique de travailler simultanément avec des conditions initiales et des conditions finales, mais elle doit laisser à ces dernières de l'imprécision, en utilisant des lignes temporelles du soi

1. Principe d'économie des hypothèses en science.

de faible densité d'« informations guides ». C'est ce résultat particulièrement élégant du point de vue de l'information qui m'a convaincu du fait que l'espace-temps est certainement constitué de plusieurs couches d'informations de densité variable. Je pense que la densité du moi est probablement très supérieure à la densité du soi et très inférieure à la densité de l'*anima*. On reconnaîtrait une couche de plus faible densité par le simple fait qu'elle nous apparaîtrait comme quantique, c'est-à-dire faite de multiples lignes superposées. La mécanique quantique perdrait décidément tout son mystère.

Chapitre 7
Modélisation de l'âme

« La conscience, originellement immanente à tout ce qui vit, s'endort là où il n'y a plus de mouvement spontané, et s'exalte quand la vie appuie vers l'activité libre. »

Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*

Pour accepter plus facilement l'idée que la conscience serait ainsi faite de plusieurs couches d'informations opérant un contrôle quanto-gravitationnel de l'espace-temps, je ne rappellerai jamais assez que l'on doit identifier la conscience à l'espace lui-même, et que cet espace n'est finalement rien d'autre qu'une sensation de la conscience qui nous traduit ainsi une partie infime de sa réalité, laquelle se réduit très objectivement à un champ d'informations du vide. L'idée que la conscience est la substance même de l'univers a été proposée de longue date par bien des auteurs et continue à faire florès[1].

Cela me permet d'introduire un aspect plus métaphysique de la conscience, mais aussi plus intuitif, car il nous conduit au « sens du temps » : si l'on remarque que seules les vibrations de l'*anima*, qui sont figées dans le temps

1. Dean Radin, *La Conscience invisible*, J'ai lu, 2006.

ordinaire, correspondent à de la matière, *on rejoint certaines traditions orientales qui nous décrivent la réalité comme une « cristallisation » de la conscience.* Ce processus de cristallisation est le seul qui se réalise objectivement dans le temps ordinaire, car c'est dans le présent que la réalité se cristallise, au sens où elle passe d'une réalité qui peut encore revêtir çà et là dans le futur immédiat un aspect multiple, quantique ou peu dense, à une réalité qui dans le présent se retrouve unique, classique ou densifiée. Ce processus est donc le sens même du temps qui, additionné aux neuf dimensions de la conscience, fait de notre espace-temps un ensemble décadimensionnel d'informations qui est entièrement lié à la conscience. La dixième dimension de la conscience, celle du temps, est donc une dimension de cristallisation, c'est-à-dire de manifestation du vide dans la réalité.

Nous venons ainsi de jeter les bases d'une nouvelle physique de l'information ou de la conscience dans laquelle cette dernière trouve enfin sa place royale et légitime, en proposant un modèle cybernétique d'évolution de l'espace-temps qui peut se prêter à des simulations, et donc à une approche scientifique. Dans ce modèle, ce qu'il nous paraît juste d'appeler l'« âme » remplit dans le vide quantique une fonction d'interface entre une réalité physique 4D, dans laquelle se loge l'*anima*, et l'extérieur de l'espace-temps global (10D), par l'intermédiaire de deux couches à trois dimensions chacune : le moi et le soi. Nous reviendrons dans la troisième partie sur l'intérêt de considérer ces couches comme emboîtées, de la plus dense (*anima*) à la moins dense (soi), le terme « dense » se référant à la densité d'informations de leurs lignes temporelles respectives.

Si l'on revient maintenant à une vision quanto-gravitationnelle de l'interaction entre couches de la conscience, on peut dire que son troisième étage influe sur la ligne temporelle du deuxième par le biais de vagues quantiques

atemporelles. Ce sont ces vagues mêmes qui produisent des états de cohérence quantique dans le cerveau, et dont le résultat est une prise de conscience d'une intention qui détache le moi de l'*anima* (voir la figure 13, page VI).

Autrement dit, le fait que cette conscience du moi soit soumise au déterminisme temporel d'un premier excitateur mécanique que j'ai appelé l'*anima* sur la figure 13, doit être considéré comme un facteur susceptible de résister à l'influence des vagues atemporelles de l'excitateur hors du temps que j'ai appelé le soi, lequel a donc du mal à imposer son dessein, illustré ici sous la forme d'une ligne temporelle idéale. La ligne temporelle du moi effectivement réalisée par notre conscience est donc logiquement située entre les deux autres, traduisant cette influence partielle du soi. La figure 13 illustre cette conscience ressentie du moi élevée au-dessus de l'*anima*, sous la forme d'une ligne temporelle qui ne parvient pas à tendre vers la ligne temporelle idéale du soi. La conscience du soi par le moi serait issue de la prise en compte à 100 % de l'influence du système d'informations excitatrices qu'il constitue. À défaut, ces deux consciences restant distinctes, le soi reste inconscient (à notre moi) et forme ce que l'on appelle le subconscient ou l'inconscient, selon les écoles.

La conscience ne serait donc vraiment ressentie par le moi qu'au deuxième étage, le long d'une ligne temporelle qui se distingue de l'*anima* sous deux influences : celle du soi, mais aussi la pression sociale éducative qui peut jouer un rôle indiscernable sans toutefois échapper au conditionnement, un sujet que nous aborderons dans la partie III. Sans la prise de conscience de ces influences, le moi pourrait ne pas parvenir à se défaire d'un comportement « animal ». En revanche, une fois disjoint de l'*anima*, celle-ci pourrait devenir inconsciente pour le moi. Cette inconscience de l'*anima* n'empêcherait pas cependant qu'elle puisse avoir sa

propre conscience dans différentes parties de nous-mêmes, telles que des organes ou constituants plus élémentaires. Il faut aussi considérer le cas d'un animal, dont la conscience animique serait insuffisante pour faire surgir un moi. La vie sans libre arbitre d'un animal pourrait malgré tout être modifiée par ses interactions avec des humains, sous le contrôle d'un soi animal qui orienterait directement les instincts de l'*anima* bien mieux qu'une mécanique purement temporelle ne pourrait le faire. On peut ainsi considérer la conscience de l'*anima*, au même titre que celle de l'*ego* d'un humain parfaitement conditionné, comme une conscience qui, bien que « quasi mécanique », reste toujours susceptible de s'éveiller en fabriquant un moi distinct de l'*anima*, grâce à son interaction avec d'autres consciences. Nous décrirons plus loin toute la « magie » de cet apprentissage de l'« âme », que nous définissons pour le moment comme une interface, composée du soi et du moi, entre la réalité physique et l'extérieur de l'espace-temps global. La fonction de cette interface à six dimensions est de permettre l'évolution vers un futur toujours plus néguentropique (créateur d'ordre) des êtres vivants, à l'opposé de ce qu'une mécanique purement temporelle peut faire.

Pour qu'une telle évolution soit possible, nous verrons qu'il est important que la conscience soit présente partout, à tous les étages, les consciences de même identité étant imbriquées les unes dans les autres. Nous avons déjà fait remarquer que le fait que le moi n'ait pas la conscience de son *anima* n'implique pas que l'*anima* n'ait pas une conscience autonome, et il en est évidemment de même pour la conscience du soi. Il est même fort probable que cette dernière soit beaucoup plus consciente que celle de notre moi, et nous en donnerons une explication un peu plus loin.

La figure 14 (voir page VI) résume en un ensemble schématique notre modèle déterministe d'évolution de l'espace-temps sous l'influence coordonnatrice de toutes ses âmes. Il en résulte un modèle de l'âme elle-même, où elle est considérée comme une interface entre le corps purement matériel (*anima* = système d'embarquement ou véhicule) et une source d'informations vraiment extérieure à l'espace-temps 10D (Esprit = maître ou satellite), qui y introduit son dessein sous la forme du soi (système de guidage ou cocher). La conscience serait alors issue de la ligne temporelle réellement vécue, c'est-à-dire celle du moi (système de pilotage ou cheval).

Les trois dimensions qualitatives de chacun des quatre étages de la figure 14 correspondent aux centres mental, émotionnel et énergétique de chaque étage de la conscience, lesquels se rapportent aux aspects physiques de la texture quanto-gravitationnelle de la conscience que sont respectivement sa forme, ses vibrations et son amplitude. Les centres énergétiques doivent être compris comme des zones de focalisation qui vont déterminer le ressenti effectif de la conscience dans chaque étage, les deux autres centres (mental et émotionnel, inférieurs et supérieurs) représentant en quelque sorte des réservoirs d'états activables. Le modèle ainsi illustré suppose que le libre arbitre attribué à l'Esprit « copie » son dessein dans l'espace-temps sous la forme du soi. Il parvient à s'exprimer lorsque le soi réussit à se connecter au moi. Ce libre arbitre se traduit donc par des centres énergétiques de l'Esprit et du soi, qui sont situés au-dessus de leurs réservoirs mental et émotionnel, exprimant ainsi leur capacité à les contrôler, c'est pourquoi les deux triangles inférieurs de l'*anima* et du moi, dont les centres énergétiques sont au contraire esclaves du mental et de l'émotionnel (pour cause d'immersion plus dense dans l'espace-temps), sont inversés par rapport aux deux triangles supérieurs.

Chapitre 8

La mise à jour de l'espace-temps

« Sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. »

Henri Bergson, *L'Énergie spirituelle*

Je vais maintenant résumer la théorie que nous venons de présenter afin de faire émerger la fonction primordiale de la conscience, ce qui nous amènera ensuite à en déduire quelle est la vraie nature de l'identité humaine et ce qu'il advient notamment de notre conscience après la mort et avant la naissance.

Notre modèle à trois couches de la conscience autorise *via* le soi une *influence de nos intentions qui s'exerce directement sur le futur*, c'est-à-dire hors du temps, et non par le biais d'un changement dans le présent suivi de ses seules conséquences. Un tel changement causal pourrait d'ailleurs se voir rendu inconséquent par le fait qu'un futur dense risque d'en bloquer les effets, en contraignant toute déviation de ligne temporelle à le rejoindre (pour le laisser inchangé).

Du point de vue du moi, on peut considérer le futur lui-même comme le générateur de l'intention qui nous y conduit, dans la mesure où il existe déjà et déroule mécaniquement « dans notre tête » tout ce qui nous y prépare. Cela

implique inévitablement que toute intention nouvelle et libre mémorisée dans le cerveau ait nécessairement pour corollaire sa « mémorisation » par le soi sous la forme d'un futur nouvellement excité par lui. Cette excitation utilise une connexion quanto-gravitationnelle avec le cerveau qui permet, *via* le moi, l'entrée-sortie d'informations de mise à jour de l'espace-temps, dont nous disons qu'elle opère par le biais de la réduction d'états de cohérence quanto-gravitationnels orchestrée dans le cerveau par la conscience du moi.

Pour mieux comprendre cet échange d'informations avec l'extérieur de l'espace-temps, rappelons que la notion d'information à laquelle nous faisons ici appel se décline en deux types opposés d'informations : d'une part l'information physique, correspondant à la réalité manifestée dans l'espace-temps 4D passé, présent ou futur, d'autant plus dense le long d'une ligne temporelle que celle-ci est plus probable. D'autre part, l'information quantique, qui varie en sens inverse de l'information physique, et dont la densité correspond de façon complémentaire à celle du vide, lequel est en réalité un « océan quantique » contenant une myriade de potentiels (segments temporels) non manifestés. *Ce sont certains potentiels privilégiés de ce vide quantique qu'une intention parvient à exciter* en les densifiant en informations physiques lorsque le moi réussit à prendre conscience de cette intention, grâce aux vagues quantiques qu'elle génère.

Selon notre modèle – loin d'être purement probabiliste comme le prétend une physique impuissante à trouver mieux par les équations –, l'information du vide serait donc implémentée sous forme de chaînes causales formant des séquences temporelles de réalités non physiques, des archétypes reliés entre eux dans un vaste réseau kaléidoscopique d'événements potentiels, dans lequel tout soi, voire

tout moi libéré d'une réalité physique, pourrait naviguer librement au gré de sa pensée excitatrice.

Pour mieux comprendre cette structure du vide, il faut se représenter notre dimension temporelle comme un chemin que nous empruntons dans un vaste territoire. L'illusion du temps nous donne l'impression que notre réalité n'est composée que de ce que l'on peut découvrir le long de ce chemin, or il en va tout autrement : la « vraie réalité » est évidemment l'ensemble du territoire, que nous appelons le vide tout simplement parce que nous ne pouvons pas voir les parties du territoire que nous ne traversons pas.

La particularité de la conscience du soi du troisième étage est de pouvoir naviguer à travers tout le territoire, inaccessible au moi tant que ce dernier reste lié au corps physique. On peut concevoir ce territoire comme un immense réseau de chemins de fer hyperdense dont il ne reste qu'à actionner les aiguillages. Cela se fait par un adressage mémoire ou « télécommande » par la pensée : le soi se déplace directement à l'adresse indiquée, en excitant le vide correspondant, pendant que le moi chemine vers cette destination et doit attendre un certain temps avant de l'atteindre... ou pas.

Je rappelle qu'au niveau du moi, l'intention a le pouvoir d'agir simultanément sur tous les aiguillages dont elle oriente les choix, mais cela ne peut se faire que si la conscience s'approprie cette intention en la vivant comme son « choix d'être », et non pas de façon instinctive. C'est plus particulièrement sa capacité de discernement entre ce « choix d'être » et un choix conditionné dont résulte son apprentissage : *tout se passe comme si la conscience renseignait le soi – ou le « cocher » – sur le fait que quelque chose a été appris par le moi – ou le « cheval » –, cela permettant de modifier non pas un comportement dans le présent mais tous les aiguillages du futur concernés.* Le cocher pourrait alors intégrer lui-même

les leçons apprises par le cheval en améliorant sa manière d'exercer des pressions intentionnelles sur lui.

Le présent a donc pour particularité d'être le seul point du temps où peut avoir lieu *l'apprentissage de l'âme elle-même : cocher + cheval*, sous la forme d'une mise à jour du futur en raison de son succès dans sa connexion avec le cerveau.

Remarquons enfin, avant d'en venir à ce qu'est vraiment la conscience, que ce modèle de l'âme s'harmonise parfaitement avec la physique actuelle, en fournissant une méthode cybernétique de prise en compte déterministe (et non pas probabiliste) de l'information du vide, qui se prête potentiellement à des simulations informatiques. Le principe est de ne pas se limiter à des calculs classiques qui consistent à avancer dans le temps ordinaire sur des pas de temps successifs, pour aller beaucoup plus loin en réalisant des calculs consistant à évoluer dans le temps réel en faisant glisser ou commuter des lignes temporelles, à l'aide de calculateurs puissants pour lesquels le calcul d'une seule ligne serait instantané. Si je devais réaliser une telle simulation de l'évolution de l'espace-temps à partir d'un modèle réduit (j'ai commencé à le faire avec mon billard, mais des difficultés se posent en termes de temps de calcul), il me semble évident, d'après mon expérience de la simulation, que je choisirais de gérer toutes les possibilités de parcours en détectant d'abord tous les aiguillages ou bifurcations possibles pour les mettre ensuite à jour. J'ai beaucoup de mal à imaginer que « le mécanicien de l'univers » soit aussi handicapé que les physiciens du début de la révolution informatique, au point de passer comme eux à côté de la bonne méthode pour choisir entre ces deux mauvaises : tirer au sort la suite de nos parcours ou nous maintenir dans des univers-bulles prisons (les deux discours de la science matérialiste dont on nous rebat perpétuellement les oreilles). À travers l'adressage du vide

quantique par la conscience, le principe créateur dispose d'un avantage incomparable pour calculer de la manière la plus élégante qui soit tous les changements évolutifs qui peuvent avoir lieu, dans le présent, dans l'espace-temps et dans toutes les psychés qui en font partie intégrante. Dans un tel cadre, la mécanique atemporelle opère ainsi à l'instar d'un immense cerveau, et nos lignes temporelles changent en permanence dans le futur, même si nous n'y sommes pour rien. Nous sommes donc involontairement déterminés « rétrocausalement » par notre futur. La causalité et sa sœur jumelle sont ici garantes de la cohésion de la création réalisée par cet immense cerveau, dont nous ne sommes que les prolongements sensoriels.

La conscience apparaît ainsi maintenant clairement comme étant la fonction de mise à jour de l'espace-temps, multipliée dans l'univers par tous les systèmes vivants, dont nous supposons implicitement qu'ils sont tous conscients à différents degrés (y compris les planètes elles-mêmes, ce sur quoi nous n'argumenterons pas ici).

Cette fonction de mise à jour atemporelle a pour but de réduire progressivement l'entropie de l'espace-temps, ce qui pourrait se faire par vagues successives de la conscience. On pourrait en effet envisager l'existence de plusieurs présents simultanés qui traduisent ces différentes vagues, mais nous n'avons pas suffisamment d'éléments pour nous prononcer sur cette question. On ne peut que spéculer sur différentes possibilités :

1) une nouvelle vague arrive au début des temps lorsque la première est arrivée à la fin des temps ;

2) plusieurs vagues refont simultanément notre histoire, voire notre futur ;

3) il n'y a pas de réel synchronisme, le passé et le futur changent partout simultanément et la conscience naît de ces changements.

Mon intuition m'oriente actuellement vers la possibilité que la vérité soit une combinaison de (2) et de (3).

Quoi qu'il en soit, on peut considérer notre espace-temps global décadimensionnel comme un immense cerveau virtuel (voir la figure 15, page VII) dont tous les êtres vivants sont les systèmes afférents. Un tel cerveau global étant essentiellement mu par la conscience et composé d'informations sans lien direct avec la matière, il convient de le considérer comme associé à un collectif de consciences qui peut être rapproché non seulement de l'inconscient collectif de Jung, mais aussi de la « jungle » décrite par les personnes qui vivent des expériences d'états de conscience modifiés, les amenant à rencontrer toutes sortes d'entités, opérant semble-t-il à différents étages du réseau de neurones virtuel de notre modèle[1].

La mise à jour de l'espace-temps utilise deux propriétés essentielles de la conscience. Outre celle de permettre la connexion avec le soi à des fins néguentropiques, une autre propriété de la conscience est celle de la cristallisation ; en l'occurrence, il s'agit de l'œuvre du temps qui consiste à enregistrer toutes les informations captées, évitant ainsi à la « mémoire » de l'univers d'exister autrement que par la somme de toutes les consciences qui le façonnent.

Nous allons maintenant creuser un peu plus cette idée que tout serait conscience, c'est-à-dire que toute la « mémoire » de la réalité serait composée de conscience et non de matière. On peut alors considérer la conscience temporelle de l'*anima* comme de la conscience cristallisée équivalente à de la mémoire morte, ou matière, qui devient inconsciente lorsqu'elle ne change plus l'espace-temps. La conscience qui au contraire change l'espace-temps serait

1. Rick Strassman, *DMT. La molécule de l'esprit,* Exergue, 2005.

équivalente à de la mémoire vive dont le contenu est sans cesse modifié.

Si l'on accorde à la conscience cette propriété de mémorisation, alors elle devrait ne pas opérer exclusivement à l'étage du moi, mais à tous les étages du réseau afin de conserver en mémoire sous une forme spatialisée tout ce que le passage du temps produit de nouveau. À l'étage de l'*anima*, cette nouveauté se caractériserait par tous les détails dont le moi est inconscient, comme l'activité de tous les organes, les détails du champ de vision, etc. Inversement, à l'étage du soi, la nouveauté se caractériserait par la vision que peut avoir le ballon d'altitude du soi de tout le panorama d'une vie et de toutes ses variantes non vécues.

Chaque étage aurait ainsi un rôle différent à jouer sur la mise à jour de la mémoire vive de l'espace-temps, en liaison avec sa différence de temporalité qui permet de hiérarchiser comme dans une fractale toute la mémoire de l'univers.

Il nous faut maintenant envisager la conséquence primordiale de ce modèle et en particulier la possibilité que la conscience monte à un étage supérieur, à chaque fois qu'elle se retrouve déconnectée de l'étage inférieur parce qu'elle y a terminé son œuvre. Cette possibilité résulte de la mort physique, qui a pour effet de rompre le lien entre la conscience et l'*anima*. Il n'y a aucune raison que l'âme constituée par le moi et le soi soit détruite dans cette opération. La logique veut en effet que, puisque le lien entre le moi et l'*anima* est simplement rompu par impossibilité fonctionnelle, la conscience du moi puisse rejoindre celle du soi, ce qui correspondrait à la traversée du fameux tunnel des expériences de mort imminente (nous y reviendrons dans la partie IV).

Dès lors, on peut considérer la conscience comme un système de mise à jour de l'espace-temps qui s'élève à l'étage supérieur pour fusionner avec son identité réelle,

en l'occurrence une conscience de temporalité plus vaste (soi, Esprit...) dès que son « travail » est terminé.

Si la conscience est bien la mémoire vive de l'univers, cela impose l'idée qu'elle puisse même émerger automatiquement des changements qui ont lieu dans l'espace-temps. Il n'y a pas là de contradiction avec notre renversement de perspective qui affirme qu'elle n'est pas le produit du cerveau, puisque nous parlons ici de changements hors du temps et non pas de changements temporels. Ce n'est pas la navigation dans la matière ou le passage du temps illusoire qui produirait la conscience, c'est plutôt le changement – en un seul bloc – d'une ligne temporelle de l'espace-temps. Mais pour enregistrer tous les détails de ce changement, un balayage de la conscience reste nécessaire à tous les étages inférieurs concernés. Quel sens auraient d'ailleurs des changements dans l'espace-temps, qui ne seraient pas vécus ? Notons que durant de tels vécus, un minimum de libre arbitre est toujours conservé grâce au fait que les changements réalisés par l'étage supérieur de la conscience sont de densité plus faible que les vécus de tous les étages inférieurs, lesquels conservent ainsi la possibilité de choisir tous les détails, ce qui leur permet d'évoluer.

Voilà donc toute la magie de l'évolution de l'âme : pour qu'elle puisse évoluer, une dose de libre arbitre est maintenue à tous les étages grâce à leurs différences de densité.

Il faut alors en déduire qu'*après avoir quitté définitivement une vie, la conscience pourrait la libérer pour que puisse y germer à nouveau une nouvelle conscience dans la mesure où cette ancienne vie pourrait encore changer. Dans un tel cas, cette ancienne vie utiliserait alors l'âme qui lui est associée et que ses prédécesseurs ont fait évoluer*, bénéficiant ainsi de tous les apprentissages réalisés par toutes les consciences ayant auparavant amélioré la même vie. Cela signifie que notre modèle impose que notre identité ne se réduise pas à notre

vie, le corps n'étant qu'un véhicule : nous ne sommes pas notre conscience incarnée. Nous devrions même, selon une perspective éternelle, ne pas nous identifier à notre âme au sens où celle-ci est également un véhicule, que notre conscience pourrait quitter en rejoignant après de multiples vies notre Esprit encore au-dessus, extérieur à l'espace-temps. Nous creuserons plus loin l'idée judicieuse de distinguer conscience et identité, dans la mesure où la conscience est par nature horizontale, c'est-à-dire limitée à un seul étage, alors que notre identité est verticale, c'est-à-dire présente à tous les étages sous la forme du lien *anima*-moi-soi-Esprit : lorsque nous changeons d'étage, nous changeons simplement d'état de conscience sans perte d'identité. Remarquons toutefois qu'aussi longtemps que nous restons liés à une même réalité à travers de multiples vies, notre identité n'est rien d'autre que notre âme, au sens où je l'ai définie ici.

Chapitre 9

De la nature de l'identité humaine

« Deux sortes de vérités : futilités, où les contraires sont évidemment absurdes, et les vérités profondes, reconnues par le fait que l'inverse est également une vérité profonde. »

Niels Bohr

Après avoir ainsi modélisé la fonction des systèmes vivants dans l'espace-temps, il y a maintenant lieu de s'interroger sur la véritable nature d'un être humain qui, dans ce vaste univers probablement constitué d'un grand nombre de réalités indépendantes, se présente sous la forme d'une *entité neuronale investissant des âmes permettant de changer de forme* à travers non seulement de multiples vies *a priori*, mais aussi de multiples étages ou niveaux d'action sur la réalité, que j'ai identifiés à ceux du moi, du soi et de l'Esprit. Il s'agit ici d'une ébauche qui permet d'identifier trois positionnements physiques possibles pour la conscience.

1) Pour le moi : au deuxième étage de l'espace-temps global 10D (centres 5 à 7).
2) Pour le soi : au troisième étage de l'espace-temps global 10D (centres 8 à 10).
3) Pour l'Esprit : à l'extérieur de l'espace-temps global.

Remarquons que dans les trois cas, la conscience est extérieure à notre espace-temps 4D, lequel n'intègre pas les fluctuations de la gravité quantique. Même les fluctuations temporelles du premier étage qui forment la conscience de l'*anima* et qui sont liées à la matière peuvent être considérées comme immatérielles, s'agissant en quelque sorte d'une empreinte vibratoire laissée par la matière.

Dans un modèle à « réseau de neurones », on gravit les étages selon une organisation hiérarchique en différentes couches qui gèrent des nombres de plus en plus grands de connexions à l'espace-temps. Au deuxième étage du moi, ce nombre est égal à l'unité, car nous n'avons par définition qu'un seul moi par vie. Au troisième étage du soi, il est évidemment risqué de s'aventurer à donner un chiffre, mais il est intéressant de concevoir fonctionnellement cet étage comme pouvant être relié à plusieurs vies qui seraient séparées dans l'histoire. Cela permettrait notamment d'éviter qu'à travers le soi nous puissions avoir plusieurs moi de même identité qui se côtoient lors d'une même vie, une possibilité que l'on ne peut toutefois pas complètement écarter !

Si l'on considère exclusivement le moi complètement immergé dans le temps et qui a fini de jouer son rôle dans le corps après la mort, rien ne s'oppose à ce que sa conscience subsiste après s'être désolidarisée de l'*anima*, seule entité de la conscience liée au corps. Le moi pourrait alors se rapprocher du soi, voire fusionner avec lui. Le soi pourrait d'ailleurs lui-même être composé de la fusion de tous les moi ayant déjà accompli leur œuvre dans l'espace-temps. Lors de cette remontée du moi vers le soi se produirait un changement de temporalité dont témoignent les personnes qui ont vécu une expérience de mort imminente. Ces témoignages semblent d'ailleurs confirmer le fait qu'après avoir abandonné son véhicule corporel, la conscience subsiste. Dans l'espace du vide quantique où le temps ordinaire

n'a plus cours, le temps réel continue de permettre à la conscience de se mouvoir *via* son intention excitatrice. Elle pourrait alors, au niveau du soi, percevoir « géographiquement » le passé et le futur et considérer notamment la totalité de la vie passée du moi, voire chaque détail à son gré, ainsi que les autres vies déjà réalisées auxquelles le soi pourrait être connecté.

Allons encore plus loin dans les conséquences de la logique de notre modèle. À l'issue de l'apprentissage au sein des multiples connexions du soi, cette logique implique que la conscience monte à nouveau d'un étage pour atteindre le quatrième, celui de l'Esprit, selon un processus analogue. Si ce quatrième étage existe bien, il positionne la conscience à l'extérieur de l'espace-temps global 10D, que l'on pourrait alors concevoir comme le monde des Idées de Platon ou, si l'on préfère, le lieu de conception de toutes les réalités que la création peut produire. Une telle élévation de la conscience augmenterait encore le champ de son intemporalité. Elle percevrait dans le temps réel un « espace du temps ordinaire » encore agrandi, comme si elle passait de la perception de la Terre vue d'un avion (troisième étage) à celle de la Terre vue d'un vaisseau spatial (quatrième étage), la perception au niveau du sol correspondant à l'espace du présent ordinaire (deuxième étage). La conscience ne devrait alors plus percevoir ses multiples vies passées comme ayant été vécues dans un même espace-temps de façon séquentielle, les unes après les autres, mais dans une intemporalité au sein de laquelle toutes ces vies sont simultanées. Car avant qu'elles ne se réalisent, l'Esprit doit pouvoir forger au travers d'un plan global l'intention de se connecter de façon multiple à une réalité donnée, comme s'il était une espèce de poulpe capable d'envoyer de multiples tentacules dans une réalité physique. Ce n'est que lorsqu'il copie son matériel sous la forme d'un soi pour réaliser cette intention que les différentes vies correspondant

à ses « tentacules » peuvent être vécues séquentiellement au travers de différents moi.

La spatialisation du temps serait donc propre au fait de monter d'un étage, *et il pourrait n'y avoir aucune différence entre les notions de « réincarnation » ou d'« incarnations simultanées », puisqu'elles correspondraient à deux temporalités distinctes vécues par la conscience à deux étages différents.* Il y aurait donc un lien fondamental entre la conscience et le temps, qui permettrait de rendre simultané, c'est-à-dire « spatialisé », tout ce qui est vécu temporellement à un étage inférieur. Cela permettrait à toute vie d'être finalement vécue comme actuelle ou instantanée du point de vue éminemment spatial du sommet de la hiérarchie que certains appelleront Dieu. Cette idée est d'autant plus séduisante qu'elle résout comme nous l'avons vu les problèmes de mémorisation de tout ce qui est vécu. L'univers n'aurait pas besoin de mémoire en dehors de la somme des consciences de tout ce qui est vécu (mémoire vive = conscience) ou l'a été (mémoire morte = matière + âme) parce que tout aurait lieu dans un éternel présent embrassant tous les regards de la création.

Le présent serait donc une vague de travail de la conscience dont chaque vécu se spatialiserait lors de la montée d'un étage :

- au deuxième étage, la conscience ne pourrait spatialiser que tout ce qui arrive dans le présent ;
- au troisième étage, la conscience pourrait spatialiser une vie entière (la considérer librement instantanément ou par morceaux) et considérer temporellement ses autres vies comme antérieures ou encore à vivre ;
- au quatrième étage, la conscience pourrait spatialiser toutes ses vies vécues dans une réalité et considérer temporellement d'autres réalités comme déjà ou pas encore modifiées.

Ce processus de spatialisation du temps pourrait rendre en partie illusoire la croyance orientale d'une réincarnation de la conscience, sans pour autant remettre en question le phénomène et sa pratique (impliquant notamment chez les bouddhistes la recherche de maîtres spirituels réincarnés). Je pense que pour donner de la simplicité à notre modèle, il est en effet préférable de concevoir la conscience comme divisible ou capable de fusionner avec d'autres consciences au sein d'une même identité, au niveau du soi ou d'étages plus élevés. Je doute que la réincarnation de la conscience soit réelle au sens où elle serait le fait du moi qui, après avoir rejoint le soi, recommencerait de nouveaux cycles en se réincarnant, puisque ces cycles ont déjà lieu simultanément *via* les connexions du soi. Si ce n'était pas le cas, il faudrait envisager l'idée qu'à chaque fois qu'une personne meurt, un autre moi que le sien (de soi distinct) « réincarne » automatiquement la vie qu'elle vient de quitter, afin de continuer d'enregistrer les changements qui pourraient l'affecter. Cette hypothèse est lourde, car elle impose que toute vie recommence sous une nouvelle identité ayant attendu son tour pour l'incarner. Il n'y a aucune obligation à cela, puisqu'en l'absence de changements dans l'espace-temps l'âme reste une mémoire morte qui, au même titre que la matière, conserve cette vie ainsi que la possibilité de la faire rejouer éternellement sous l'égide du même soi, mais en ne générant de la conscience que lorsque des changements lui sont apportés. Selon notre modèle où la conscience joue le rôle d'« enregistreur » de la réalité, cette conscience est générée naturellement par les changements qui affectent une vie, que ces changements soient dus à la volonté d'un nouvel Esprit qui veut la modifier (en changeant le soi) ou tout simplement le résultat de changements dans d'autres vies qui retentissent sur elle et continuent de faire évoluer son âme avec l'ancien soi.

La réincarnation, si elle a lieu, devrait donc plutôt être comprise comme le fait d'une identité nouvelle qui change le soi d'une âme pour en faire émerger de la conscience, et non pas le fait de sa conscience propre. Car la naissance s'assimile pour la conscience à une mort, puisqu'elle est remplacée au départ dans la vie par celle de l'*anima*. Comme cela ne semble pas vraiment faire sens, notre modèle propose la préférence que la réincarnation, si elle existe, soit plutôt le fait de l'Esprit qui se «recopie» dans le soi pour faire émerger une nouvelle conscience. Mais ce n'est qu'une préférence guidée par la simplicité.

Il y aurait en effet une possibilité de réincarnation bien réelle de la conscience dans une version plus élaborée de notre modèle où l'on envisagerait la possibilité que le moi ne puisse pas (ou ne veuille pas ?) fusionner avec le soi, pour différentes raisons qui pourraient être liées à son niveau d'évolution. La conscience du mort ne pouvant alors fusionner ou simplement résider à l'étage supérieur (sauf dans le cas où elle serait assez évoluée pour former un nouveau soi), il se pourrait que la seule solution qui se présente à elle soit de «redescendre» dans une vie animique, ce qui reviendrait à créer un lien entre cette nouvelle vie et son soi. Il s'agirait alors pour elle d'une mort passagère, puisque sa conscience serait annihilée, puis remplacée en renaissant dans cette vie où elle aurait tout de même conservé son identité *via* son soi inchangé. J'aborde cependant ici des considérations qui commencent à relever de l'ésotérisme, dans la mesure où elles dépassent l'horizon logique de notre modèle cybernétique de la conscience. Mais ce n'est peut-être que provisoire, ce modèle étant voué à être perfectionné.

En conclusion, l'*anima*, le moi, le soi et l'Esprit auraient donc la même identité neuronale formée par l'ensemble des consciences reliées verticalement entre elles et fusionnant dans tous les nœuds du réseau, susceptibles de ne former

qu'une seule conscience au sommet. L'angoisse de la mort serait résolue par le maintien éternel de cette identité, source de sens et d'équilibre, qui permettrait de gérer la transition des états de conscience. La fonction de l'identité serait de déterminer dans quelle nouvelle situation se retrouve un individu suite à un changement d'état de conscience à cause d'une mort, d'une naissance, d'une fusion, d'une montée ou descente d'étage, etc. Il arrive à des personnes qui ont vécu des expériences très fortes de se rendre compte qu'elles ont complètement changé d'état de conscience, ce qui ne leur pose aucun problème dès l'instant où elles ont la sensation d'avoir conservé leur identité. C'est seulement dans ce sens que l'on peut dire que la conscience ne meurt jamais, alors qu'elle passe pourtant son temps à se transformer et à disparaître.

PARTIE III

LE SENS DE LA VIE

Chapitre 1

Âme et libre arbitre

« Le moi n'est pas maître en sa propre maison. »

Freud, *Introduction à la psychanalyse*

L'avènement d'une nouvelle physique de l'information ou de la conscience, fondée sur un modèle de l'âme comme interface entre notre réalité physique et l'extérieur de l'espace-temps global, aurait indubitablement des conséquences individuelles et philosophiques fondamentales. Ce modèle est en effet susceptible d'apporter un éclairage précieux sur le sens de la vie, les pouvoirs créateurs de notre conscience, notre identité réelle, notre positionnement et rôle au sein de l'univers, notre existence dans l'au-delà, etc., autant de sujets que nous allons aborder ici.

Ce nouvel éclairage va reposer, selon la théorie qui vient d'être présentée, sur un modèle de l'âme divisée en six centres dont je rappelle qu'ils correspondent aux six degrés de liberté additionnels qui sont nécessaires pour décrire les vibrations du vide quantique. Ce modèle devient très révélateur lorsque l'on interprète ces centres d'un point de vue psychologique. Le point de vue cybernétique nous a jusque-là permis de présenter une description rationnelle de l'évolution de l'espace-temps sous l'influence des âmes

qui, bien qu'elle puisse sembler ésotérique en raison de l'emploi du terme « âme », est possiblement complémentaire, voire concurrentielle du potentiel des équations lorsque ces dernières nous enferment dans les limites du déterminisme temporel et de la continuité de l'espace. L'idée est de considérer notre modèle de l'âme illustré ci-après comme un schéma de base de fonctionnalités interconnectées qui permettent de décrire l'action de la conscience dans l'espace-temps, et en particulier le rôle joué par le cerveau. On peut considérer que l'incompréhension actuelle de ce rôle par les neuroscientifiques matérialistes provient de ce qu'ils assimilent le cerveau à l'*anima*, cette couche inférieure de la conscience effectivement produite par le cerveau. Or l'âme dont il va être question ici – qui joue un rôle encore plus important – n'intervient pas dans la conscience de l'*anima*. C'est pourtant cette conscience de l'*anima*, parfaitement calquée sur l'activité cérébrale identifiable au moyen d'appareillages tels que l'imagerie par résonance magnétique (IRM), qui conduit les neuroscientifiques à nier l'existence de l'âme. On peut ainsi réduire le matérialisme à une simple confusion entre l'âme et l'*anima*, laquelle *anima* reste effectivement totalement dépendante des informations contenues dans nos quatre dimensions matérielles d'espace-temps.

La figure 16 (voir page VII) représente les six centres fonctionnels de l'âme individuelle correspondant aux six degrés de liberté dont elle dispose dans le vide quantique pour former une interface avec l'Esprit, c'est-à-dire avec un présumé libre arbitre nécessairement extérieur à l'espace-temps global, sauf à en considérer la finalité comme déjà programmée dans le vide. D'un point de vue purement mathématique, le libre arbitre se définit comme la capacité de choisir arbitrairement des conditions finales, parmi les choix rendus possibles dans les potentiels du vide quantique.

Or toute la difficulté est bien là, puisqu'un futur déjà réalisé par une construction collective qui ne peut pas satisfaire toutes les intentions est susceptible de s'y opposer *a priori*, sans quoi nous réaliserions aisément tous nos rêves. Une première question s'impose : comment notre libre arbitre peut-il être rendu possible dans un tel contexte ?

J'ai montré dans la première partie de ce livre que la densité d'informations d'une ligne temporelle individuelle est susceptible de varier dans le temps : un rendez-vous ferme génère une grande densité d'informations dans la mesure où il fait converger vers lui toutes les lignes temporelles possibles issues du présent, alors qu'inversement, un programme libre génère une faible densité d'informations. Du point de vue de la dynamique de l'espace-temps, il faut considérer ces variations de densité comme fort utiles pour garantir non seulement le libre arbitre mais aussi la stabilité de sa structure. Par exemple, si l'espace-temps n'est pas en mesure de gérer les conséquences futures de la disparition d'un événement précis, comme un mariage ou un assassinat, alors cet événement sera maintenu. Il conservera une densité élevée aussi longtemps que le nouveau futur auquel conduit sa disparition ne se sera pas mis en place. Et inversement, les événements dont le futur n'existe pas encore, ou sont très peu formés, auront du mal à voir converger vers eux des lignes temporelles, faisant place à une zone de faible densité qui laissera donc une marge de manœuvre au libre arbitre : nous serions donc d'autant plus libres que nous chercherions à réaliser des choses impossibles. Je reviendrai sur ce lien entre libre arbitre et densité d'informations à plusieurs reprises dans cette partie, et notamment lorsque j'aborderai le concept de « résistance du futur ».

Pour le moment, rappelons les raisons pour lesquelles nous avons positionné les six centres de l'âme comme illustrés sur la figure 16 (voir page VII). La conscience étant

produite par un excitateur à trois dimensions, ces six centres sont décomposés en deux excitateurs qui sont d'une part la ligne temporelle du moi, correspondant à l'excitateur réellement vécu, et d'autre part la ligne temporelle du soi, correspondant à un excitateur de plus faible densité qui donne les grandes lignes du dessein dans l'espace-temps, c'est-à-dire toutes les possibilités de réalisation du moi correspondant au libre arbitre du soi. La réalisation d'un tel dessein du soi est difficile, car l'espace-temps modifie sans cesse sa structure issue de la conscience collective et ne peut garantir qu'un dessein individuel – même temporairement atteint par un moi – puisse se réaliser parfaitement.

Chaque excitateur est représenté par un triangle composé de trois centres qui représentent les trois aspects à la fois physiques et qualitatifs de la conscience.

- Le centre mental correspond à la structure spatiale de l'excitateur, dont l'étendue et la complexité vont déterminer ses programmes internes.
- Le centre émotionnel correspond à la structure vibratoire de l'excitateur, dont la complexité spectrale va déterminer la qualité de ressenti de l'excitateur.
- Le centre énergétique correspond à la zone de focalisation effective de la conscience, dont les vagues de plus forte amplitude vont privilégier certaines possibilités « engrammées » dans le mental et dans l'émotionnel.

Rappelons enfin que ces deux triangles sont verticalement inversés pour exprimer le fait que dans le cas du soi (triangle supérieur), la zone de focalisation de la conscience dispose d'un libre arbitre au sens d'une programmation des conditions finales, éventuellement mise à jour par l'Esprit et qui la rend capable de contrôler ses centres mental et émotionnel, pour cette raison qualifiés de supérieurs (M.S. et E.S.), alors que dans le cas du moi (triangle inférieur),

l'influence de l'*anima* engendre une forte contrainte sur ce qui est réellement conscientisé et donc focalisé par le moi. La situation est donc inversée, et en l'absence de connexion aux centres du soi, ce n'est que par le biais de ses centres mental et émotionnel (M.I. et E.I.), éduqués par la vie et la société, que la conscience du moi peut s'élever au-dessus de l'*anima*.

Ces six centres sont supposés interconnectés d'une manière que nous ignorons, et que cette disposition en deux triangles ne laisse pressentir que de façon très abstraite. Toutefois, nous allons voir que l'expérience de la vie – et en particulier celle des synchronicités – peut apporter des réponses empiriques précieuses à ce sujet.

Chapitre 2

Connais-toi toi-même...

« Le sourire est pont au-dessus de l'ancien abîme,
entre l'animal et ce qui est au-delà de l'animal, un abîme profond.
Le sourire est le pont. Pas le rictus, ni le rire. Le sourire.
Le rire est le contraire des pleurs. Le sourire n'a pas de contraire. »

Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*

Dans l'art de provoquer des synchronicités décrit dans mon livre *La Route du temps,* et résumé un peu plus loin sur la figure 17 (voir page VIII), j'explique que la conscience (le moi) exerce une action intentionnelle qui densifie des potentialités futures. Mais pour que les coïncidences apparaissent, il faut que simultanément, par le biais des actes qu'elle décide, elle se rende disponible au fait que le futur puisse ouvrir des voies vers ces potentialités, grâce à une loi de *rétrocausalité* qui s'exerce par définition à rebours du temps. Dans l'intention développée par le moi, si tant est qu'elle soit authentique – c'est-à-dire issue du soi –, quelque chose est bel et bien programmé dans le futur, qui n'est pas une conséquence du présent, et qui peut agir rétrocausalement en produisant des effets sous la forme de coïncidences signifiantes, lesquelles résultent d'après notre modèle de *hasards* qui réalisent l'aiguillage du moi vers les potentiels du soi. Pour que des synchronicités

aient lieu, la conscience doit donc ne pas se laisser piéger par la causalité (habitudes, conditionnements...) dans laquelle le moi l'achemine, afin que les *potentiels* choisis par le soi puissent se connecter au présent. Cela implique non seulement de conscientiser les informations du soi, mais aussi de relâcher les liens entre le moi et l'*anima* qui tendent à rendre la conscience entièrement dépendante de son conditionnement animique, qu'il soit matériel ou social. Ce relâchement est un exercice particulier du moi qui conduit au détachement. Ainsi, la ligne temporelle du moi peut tendre plus facilement vers l'une des lignes du soi. J'invoque ici une pluralité de lignes du soi, car il y a en fait de multiples façons pour le moi de réaliser le dessein du soi, et c'est justement ce qui laisse une marge au libre arbitre. Mais, du point de vue du soi qui n'évolue pas dans la même densité d'informations, du fait de sa temporalité différente, elles peuvent se résumer à une seule ligne.

Lorsqu'une ligne temporelle est ainsi déviée de ses automatismes en se rapprochant de sa *raison d'être*, ce n'est plus la causalité stricte qui entre en jeu, mais une nouvelle voie non causale qui s'ouvre par commutation de ligne temporelle vers une ligne « supérieure » au sens de l'évolution spirituelle ou de l'exercice d'un vrai libre arbitre : le soi a réussi à faire sortir le moi de son conditionnement en le détachant de son comportement habituel. En l'absence de détachement, la conscience finit au contraire par suivre une ligne temporelle inférieure (conditionnée) qui est souvent celle de l'*ego* (et plus généralement du « robot », voir partie IV). Le comportement, ou ligne temporelle de l'*ego*, est tout autant déterminé mécaniquement que l'*anima* par le fait que ni l'un ni l'autre n'ont accès au libre arbitre. La seule différence entre l'*ego* et l'*anima* est que l'*ego* accède à une conscience du moi ou « de moi », alors que la conscience de l'*anima* n'a pas conscience d'elle-même. Il est également important de bien différencier cette conscience de « moi »,

ou *ego*, de la conscience de « soi » qui caractérise un moi connecté au soi. C'est d'ailleurs la conscience de « moi » qui caractérise l'aspect égotique, lequel a ceci de ridicule que l'*ego* croit disposer d'un libre arbitre, alors qu'il enferme son moi dans un conditionnement mécanique. Il est d'ailleurs facile de détecter de l'extérieur ce conditionnement égotique lorsque l'éducation n'en a pas suffisamment effacé l'apparence. Je précise « apparence » car aucune éducation n'est en mesure d'empêcher l'*ego* d'installer son conditionnement en l'absence de connexion au soi. Elle ne peut que masquer ce conditionnement, qui n'en reste pas moins présent, par exemple sous la forme d'un comportement prétendant à la perfection mais pourtant stéréotypé. Dans tous les cas, c'est le mental inférieur qui prend en charge cette opération de masquage de l'*ego*, qu'il est courant d'appeler « bonne éducation ».

Si le mental inférieur a l'avantage de permettre l'éducation, ainsi que l'adaptation aux contraintes d'une société dans un but d'élévation sociale, le revers de la médaille est qu'il génère sans aucun doute un conditionnement intérieur très puissant, bien plus puissant que le conditionnement social extérieur. De tous les centres de la conscience, c'est cette partie mentale qui a le plus besoin de se défaire de la causalité pour autoriser la connexion aux centres supérieurs, ceci pouvant être réalisé par le biais du « lâcher-prise ».

Notre mental est en effet en permanence en train de ressasser, de faire défiler des programmes, des scénarios, de les comparer pour anticiper des événements, les revivre pour les analyser, etc. Il faut distinguer les deux processus analogues que sont le détachement, lequel est relatif au moi (à la personnalité ou l'image de soi) et le lâcher-prise qui, lui, est relatif au mental. Le détachement implique la conscience du fait que nous sommes différents de tout

ce que nous croyons être et qui se définit essentiellement par nos acquis matériels et sociaux. Alors que le lâcher-prise implique plutôt de se débarrasser d'une tendance inconsciente de notre mental à vouloir tout calculer, sécuriser, prévoir. C'est justement parce que cette tendance est inconsciente et agit comme un automatisme qu'il peut être plus difficile de s'en débarrasser que de l'*ego* lui-même.

Alors que le mental considéré seul agit comme un programme à peine conscient, le troisième centre du moi que constitue l'émotionnel inférieur agit directement sur la conscience, de façon vibratoire, en lui transférant des émotions qui peuvent être négatives (peurs, angoisses, colères...) ou positives (satisfaction, euphorie, affection...). Elles se classent donc naturellement dans ces deux catégories, qui ont pour fonction évidente d'encourager ou de décourager les actes ou pensées qui en sont à l'origine. Et effectivement, si nous devions être des intelligences artificielles capables de nous programmer nous-mêmes, cette fonction serait indispensable afin de sélectionner les bons programmes et d'éliminer les mauvais. Mais qui sélectionne ? Voilà la question ! Il reste à savoir dans le cas de l'humain quelle est l'« entité » responsable de cette sélection, et qui aboutit *in fine* à la création de nos notions de bien et de mal. Il serait présomptueux de tout ramener à la biologie en faisant remarquer que le plaisir et la souffrance peuvent être infligés à l'aide de drogues ou autres manipulations du cerveau, afin de signifier que toute émotion viendrait de là. Il est normal que le cerveau automatise le plus de tâches possibles en tant que pilote automatique, et à ce titre, le centre émotionnel n'échappe pas plus à la robotisation que le centre mental. On peut citer par exemple les diabolisations qui sont le pendant émotionnel des manipulations du mental. Il est donc tout autant nécessaire de se libérer d'un conditionnement émotionnel, qui tend à nous asservir de manière pavlovienne par la carotte et le bâton, que d'un

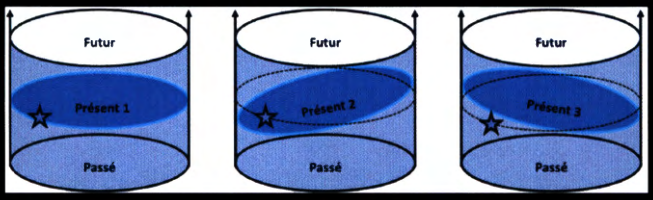


Figure 1 : *Un même événement de l'espace-temps, représenté par une étoile, peut être considéré comme faisant partie du présent, du passé ou du futur pour trois observateurs différents.*

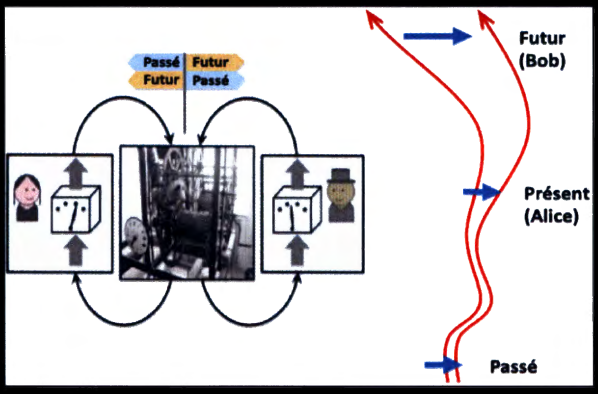


Figure 2 : *L'intrication entre événements séparés par le temps, vécus par exemple par Bob dans le futur et Alice dans le présent, pourrait s'interpréter comme un glissement de ligne temporelle.*

Figure 3 : *La texture infinitésimale de l'espace-temps, celle de son vide à l'échelle quantique, ressemblerait à ce carré de toile élastique comportant des plis et courbures de toute nature correspondant à la matière qui lui donne sa forme.*

Figure 4 : *Des univers-bulles prisons devraient contenir des myriades de doubles de nous-mêmes.*

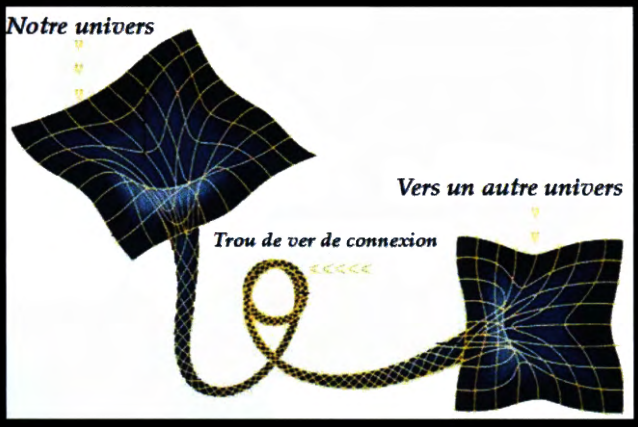


Figure 5 : *Certaines réalités parallèles pourraient être connectées par des trous de ver.*

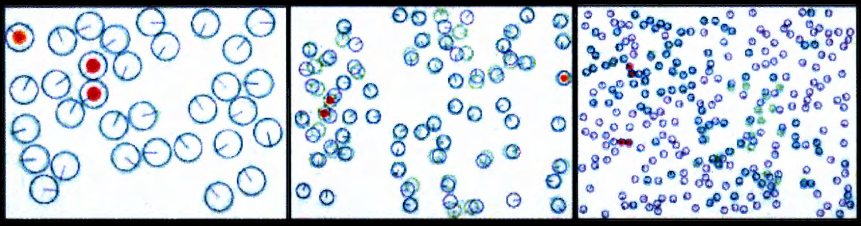


Figure 6 : *Dans un billard, plus on rajoute de boules et plus on est obligé d'arrêter les calculs tôt, faute de précision, jusqu'à atteindre un stade où la quantité totale d'information calculée devient inférieure à la quantité d'information sur les conditions initiales.*

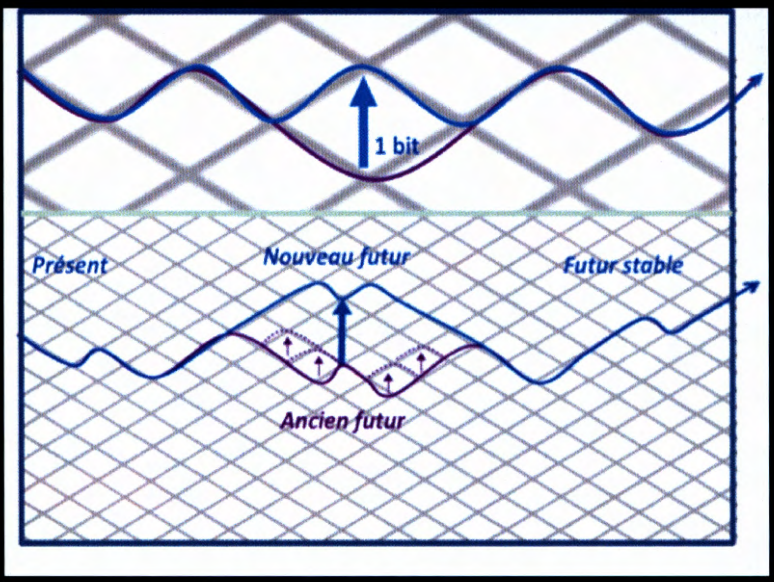
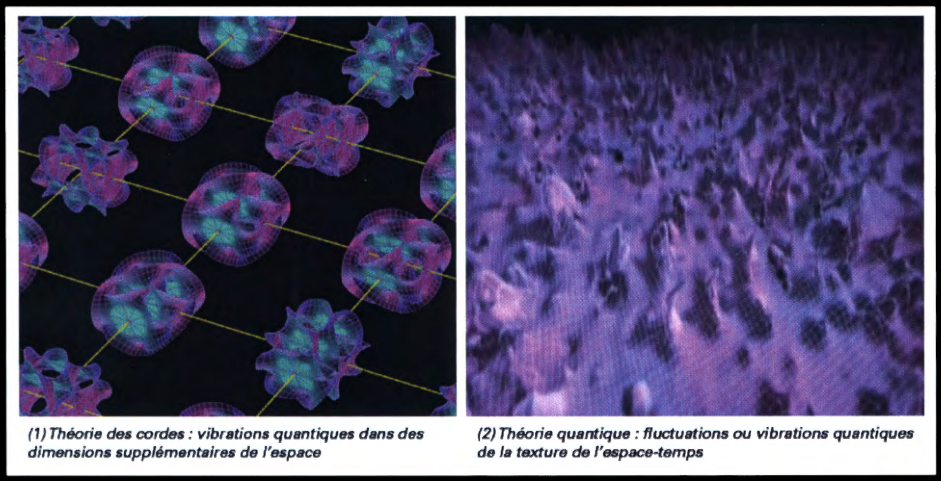


Figure 7 : *La mécanique quantique devient intuitive à partir du moment où l'on interprète comme une mécanique des lignes temporelles : la réalité est déjà créée dans le futur sous forme de lignes temporelles de densité d'information variable qui peuvent commuter à différentes échelles pour modifier la réalité qui sera réellement observée / vécue.*



(1) Théorie des cordes : vibrations quantiques dans des dimensions supplémentaires de l'espace

(2) Théorie quantique : fluctuations ou vibrations quantiques de la texture de l'espace-temps

Figure 8 : *Les deux principales visions de la texture infinitésimale de l'espace-temps (vers 10^{-35} m).*

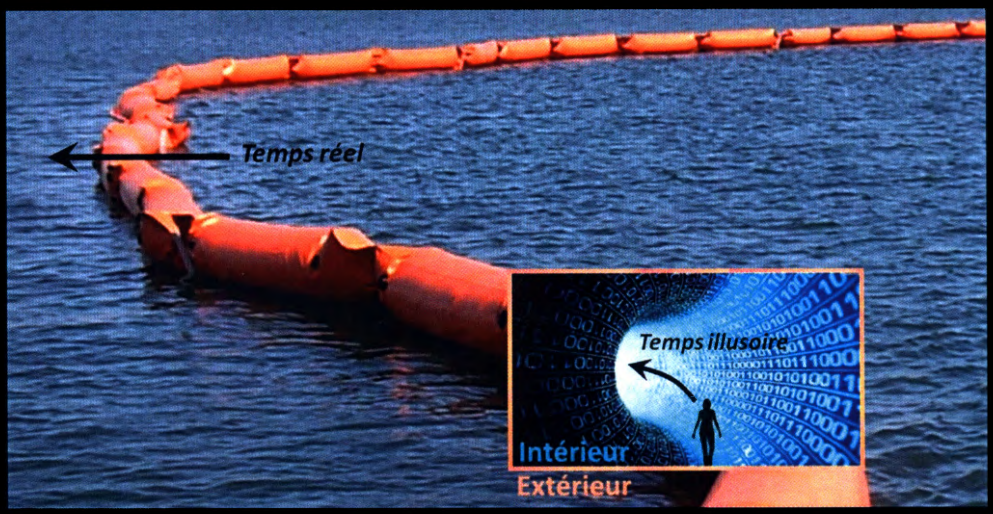


Figure 9 : *Les vagues de la mer quantique pourraient déplacer notre ligne temporelle (ici un tunnel de vie) dans un temps réel qui serait un éternel présent dans lequel passé et futur coexistent.*

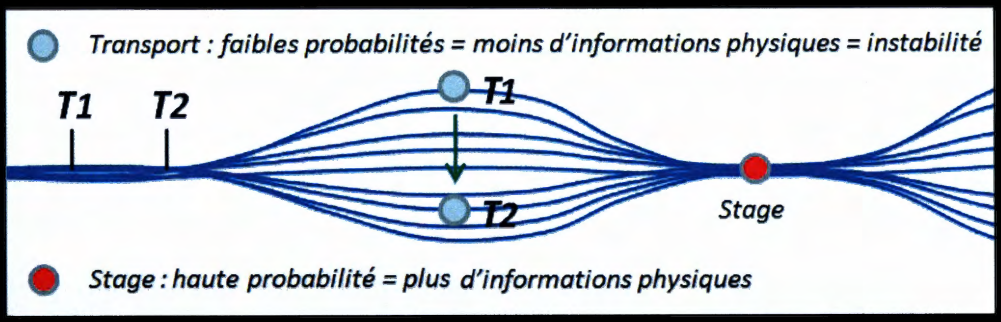


Figure 10 : *Une ligne temporelle à faible densité d'informations peut basculer (entre T1 et T2).*

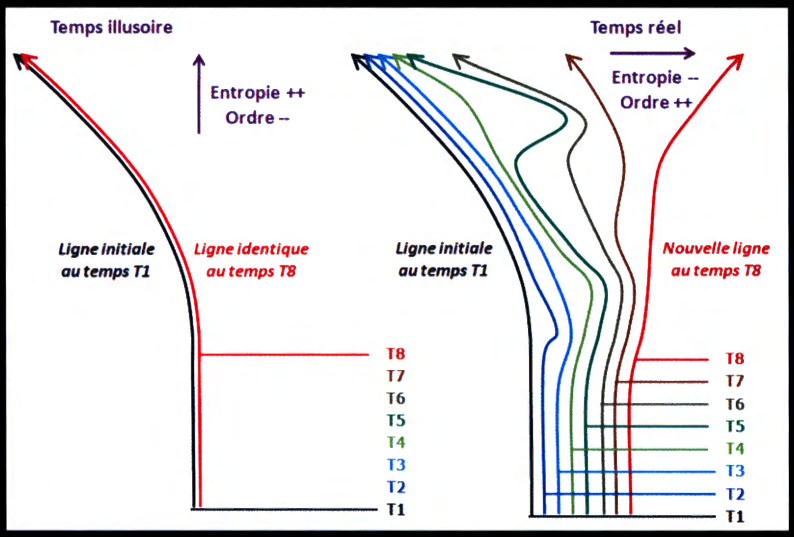


Figure 11 : *Nos lignes temporelles figées dans le temps newtonien pourraient bouger dans le temps réel, entraînant une inévitable rétrocausalité.*

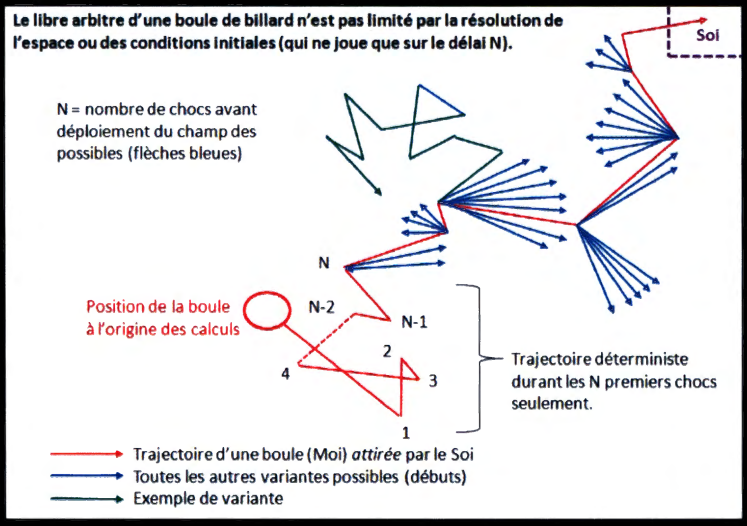


Figure 12 : *La précision des calculs n'influe pas sur la capacité d'une boule de billard à atteindre son but (rejoindre son soi) mais seulement sur le délai d'exercice de son contrôle quantique.*

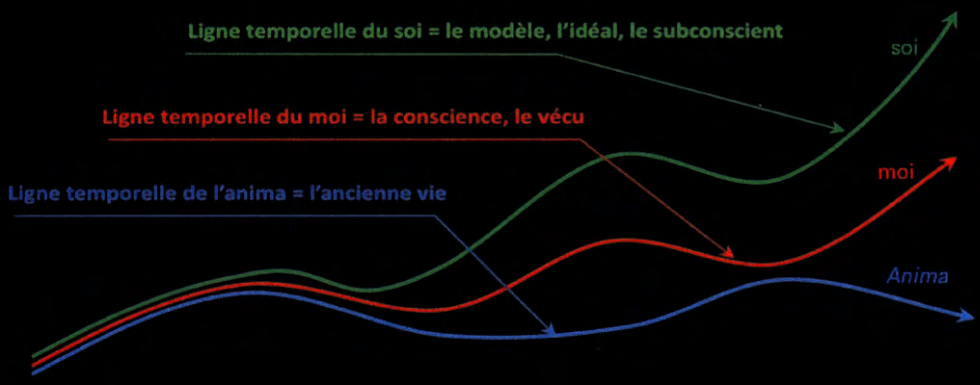


Figure 13 : *Les 9 degrés de liberté de la conscience peuvent être codés par 3 lignes temporelles.*

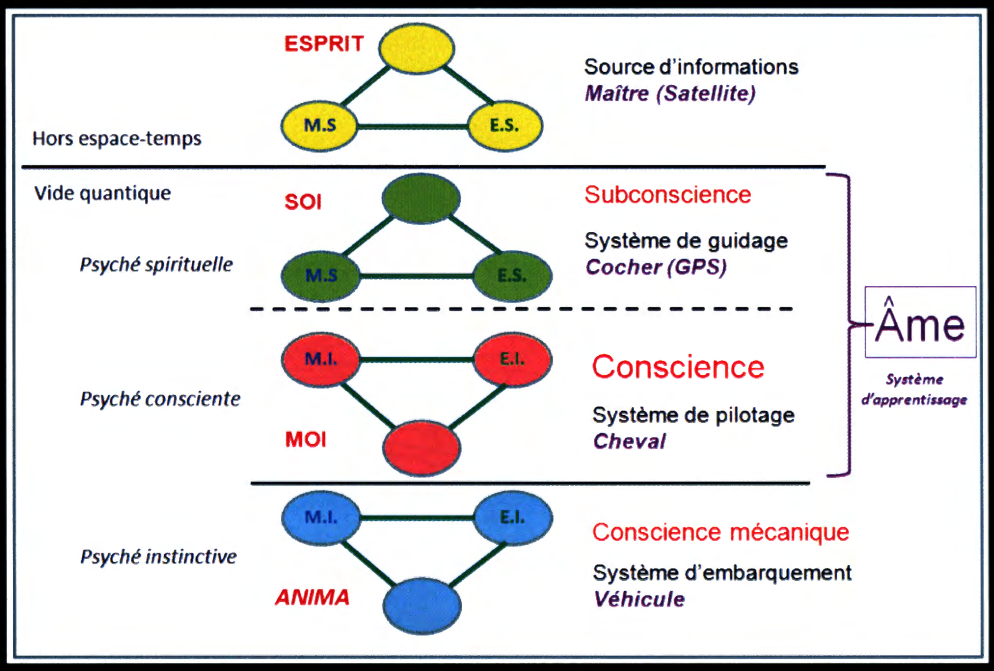


Figure 14 : *Les 4 étages de la conscience, avec l'âme comme interface entre l'esprit et la matière.*

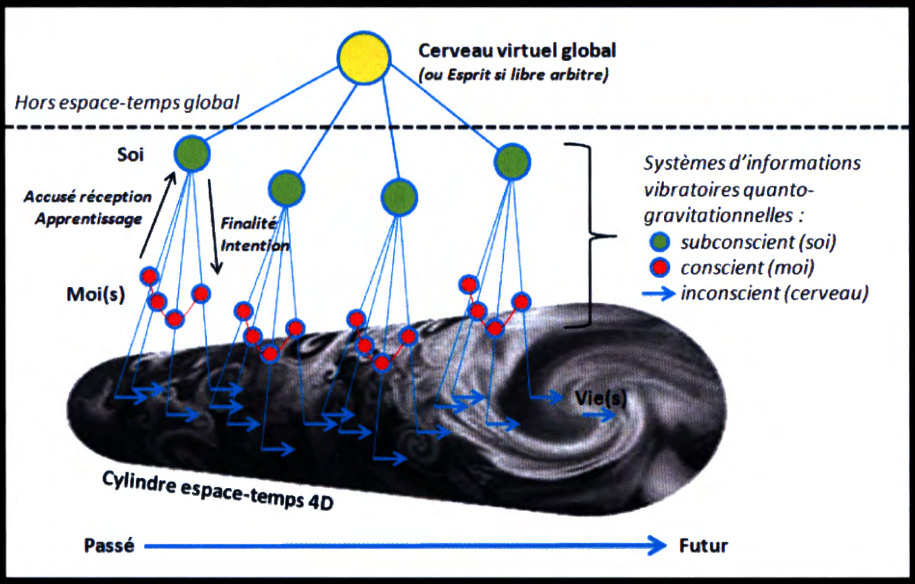


Figure 15 : *L'espace-temps pourrait être façonné hors du temps par un gigantesque cerveau virtuel.*

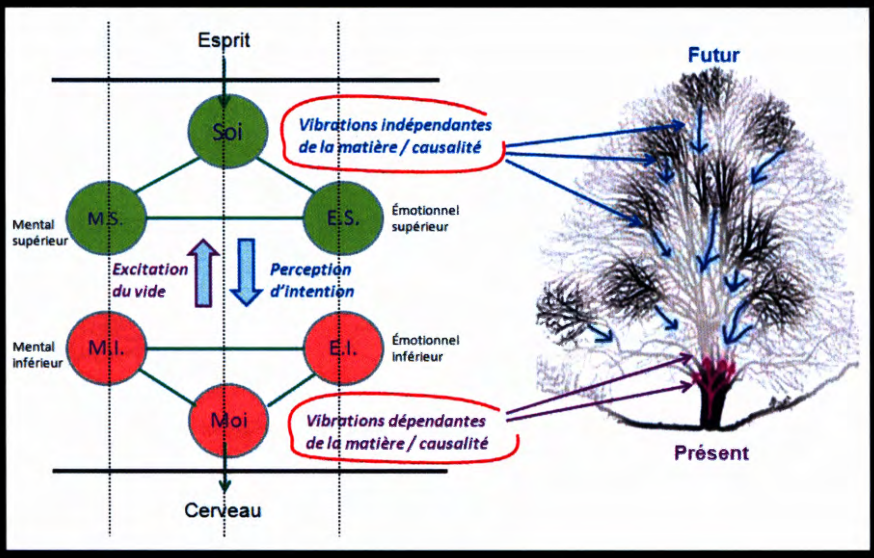


Figure 16 : *Modèle de l'âme avec ses 2 x 3 centres – énergétique, mental et émotionnel – de la conscience du soi (en haut) et du moi (en bas).*

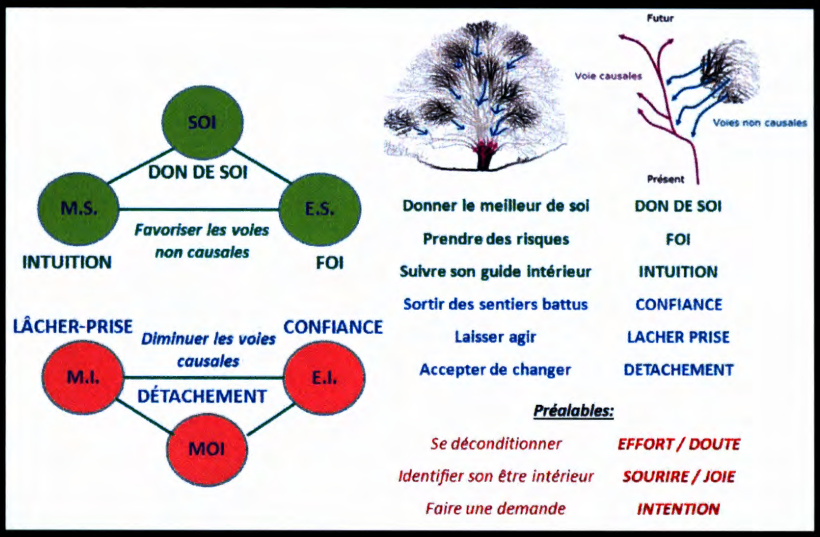


Figure 17 : *Le programme de la « télécommande de l'espace-temps » qui diminue les voies causales en favorisant les voies non causales permet de provoquer des synchronicités.*

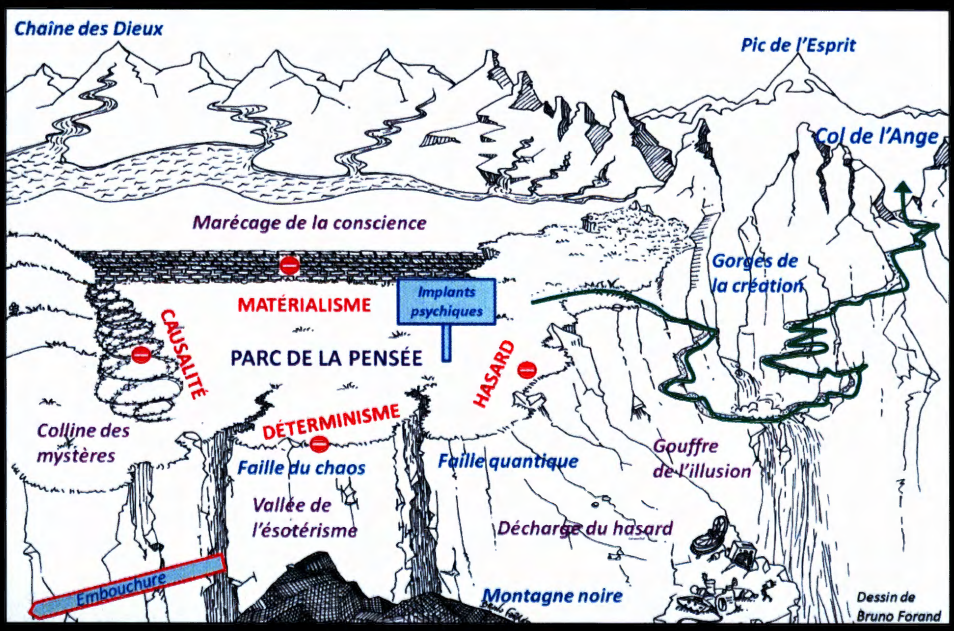


Figure 18 : *Le territoire de la pensée avec son parc bordé par les quatre murs du matérialisme, du hasard, du déterminisme et de la causalité stricte.*

conditionnement mental qui nous abaisse directement à l'état de machines. Or que faut-il faire pour éviter cela?

Il faut très logiquement développer la confiance, laquelle a pour vertu de chasser les émotions négatives au profit d'un pouvoir de connexion accru entre le moi et le soi.

Ainsi, nous voyons que le *détachement*, le *lâcher-prise* et la *confiance* sont trois efforts à faire pour permettre la connexion entre le moi et le soi. Il s'agit bien d'efforts car, pour chaque centre handicapé par un excès, en l'occurrence de mental, d'émotion ou d'*ego*, ce sont les deux autres centres qui doivent venir à la rescousse et lutter contre le conditionnement du centre affecté. Par exemple, le moi pourra venir à la rescousse d'un mental handicapé en augmentant la conscience du mental par l'observation ou l'élimination des pensées, ce qui revient à méditer. Si au contraire c'est l'émotionnel qui est handicapé, le mental pourra venir à son secours en développant la lucidité ou la sagesse, et enfin, si c'est le moi lui-même qui est handicapé par son identification à l'*ego*, alors il faudra que le centre le plus puissant, mental ou émotionnel, parvienne à discipliner le moi pour lui faire prendre conscience de son erreur, ce qui peut se faire par différentes formes d'apprentissage de l'être telles que la méditation, la lecture, l'écoute, l'expérience...

Lorsque l'insuffisance de détachement, de lâcher-prise ou de confiance est comblée et ne constitue donc plus un frein à la connexion entre le soi et le moi, alors cette connexion s'ouvre naturellement et installe par voie de conséquence l'un des trois grands états d'esprit que sont respectivement *l'intuition, la foi* et *le don de soi*, suivant la nature du centre inférieur le plus ouvert.

À la différence du détachement, du lâcher-prise et de la confiance qui requièrent des efforts de la conscience du moi, le don de soi, l'intuition et la foi sont des états d'esprit qui s'installent automatiquement et tendent à subsister ou à revenir naturellement dans la mesure où ils procurent tous les trois de la joie. La figure 17 (voir page VIII) résume sous la forme d'une série de conseils ce que l'on pourrait appeler le « programme de la télécommande », qu'il convient d'activer lorsque l'on veut provoquer des synchronicités.

La joie est ce qui caractérise tout particulièrement la connexion avec le centre énergétique du soi, que nous avons qualifiée de « *don de soi* ». Il est évident que lorsqu'on ressent une joie naturelle, on a envie de la partager, et c'est ce qui donne l'impulsion au don de soi. On peut aussi appeler cette connexion la voie de l'*amour*, s'agissant d'amour altruiste. Si elle n'était pas partagée, la joie procurée serait rapidement dégradée en autosatisfaction, faisant dégénérer le moi dans l'*ego*, refermant ainsi la connexion. Cette connexion avec le soi, probablement la plus importante, a ceci de particulier qu'elle ne nécessite aucun talent individuel pour être entretenue.

Les deux autres connexions au soi que sont la voie de l'*intuition* et la voie de la *foi* sont davantage vécues au plan individuel et n'impliquent pas nécessairement un tiers.

La voie de l'intuition concerne le mental supérieur (M.S.). Il s'agit de se connecter à lui en se mettant à l'écoute des informations mentales susceptibles de venir du soi. Ces informations peuvent survenir sous la forme de *flashs*, d'idées lumineuses (« eurêka ! ») ou de synchronicités, un événement ou même un simple geste pouvant inspirer une idée. Notre génie français, le mathématicien Henri Poincaré, raconte dans *Science et méthode* (1908) qu'une idée « clé » lui est venue en posant le pied sur la marche d'un bus dans lequel il s'apprêtait à monter !

Il serait ainsi présomptueux d'associer le processus intuitif à un traitement purement cérébral dans la mesure où des informations extérieures, issues de l'environnement, peuvent jouer un rôle décisif. Il se pourrait même que l'intuition soit une forme de synchronicité qui se produit plus particulièrement dans le cerveau, une synchronicité mentale.

La foi ouvre quant à elle un canal d'information de nature purement émotionnelle, par définition *irrationnelle* puisqu'elle se situe en dehors de la raison du mental. Les personnes de foi ont la sensation d'être reliées (souvent à Dieu), sans pouvoir attribuer à cette sensation un contenu raisonné, mental, puisqu'il s'agit d'un contenu émotionnel. Celui qui *a la foi* ressent une connexion, mais ne sait pas pourquoi. Elle ne s'analyse pas mentalement, car il s'agit d'un ressenti dont la vérité est indiscutable. Cette sensation est transcendante et n'a strictement rien à voir avec une croyance, laquelle est exclusivement relative au mental. Contrairement aux croyances, la foi ne se situe pas dans le mental, mais dans une transcendance émotionnelle qui donne un accès direct au jugement ou au comportement juste. Ainsi, le véritable sens du mot « foi » n'est pas de l'ordre de la croyance mais plutôt de celui d'une connaissance innée (du grec *pistis*) entretenue par la confiance (du latin *fides*).

Tout l'enjeu de l'apprentissage de l'âme est donc de développer peu à peu ces trois états d'esprit en effectuant ces trois efforts. En ce qui concerne le don de soi, le fait d'être connecté au soi nous fait apparaître comme évident que nous devons donner le meilleur de nous-mêmes. En ce qui concerne la foi, cette évidence se retrouve dans la capacité à prendre des risques. Celle-ci se présente dès l'instant où nous ressentons émotionnellement que telle action pourtant risquée est une bonne chose, sans avoir

les moyens d'en calculer vraiment les risques. Il peut s'agir de créer une entreprise, de décider d'aller dans un endroit particulier où nous sentons que nous allons trouver quelque chose, d'aller à la rencontre de quelqu'un, ou même de vouloir « déplacer une montagne ».

Le troisième état, celui de l'intuition, permet de se fier à l'évidence apportée par son *guide intérieur*. Alors que nous cheminons dans un environnement ou une situation que nous ne connaissons pas, après avoir par exemple suivi préalablement le chemin de la foi, nous sommes en état d'observation ou de contemplation. Nous pouvons alors identifier et ressentir certains signes qui nous montrent où nous devons aller. Il faut généralement pour cela suivre sa première impression dans une situation donnée, car le guide intérieur s'exprime souvent plus rapidement que le mental : c'est justement cette rapidité, cette instantanéité de la première impression qui témoigne de la source de l'information. Bien évidemment, il subsiste toujours le risque de se laisser piéger à ce niveau par le mental, et tout l'enjeu de l'apprentissage de l'âme est de savoir se défaire de tels pièges. Heureusement, il existe un indicateur précieux du fait que l'information nous vient bien de l'extérieur du cerveau : c'est le sourire authentique ou sourire intérieur, la signature même de la présence de l'ange selon les *Dialogues avec l'ange*[1].

Précisons un peu mieux en quoi consistent les trois efforts qu'il importe d'effectuer avant cela. Développer la *confiance* permet de sortir des sentiers battus, des habitudes, de la « zone de confort »... Cultiver le *lâcher-prise* permet de stopper le fonctionnement du mental et de laisser agir, ne pas chercher à raisonner ses actions, et en quelque sorte « se voir agir ». Et enfin, travailler le *détachement* permet d'accepter le changement, d'accepter de se retrouver dans des situations

1. Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*, Aubier, 1994.

où l'on n'est plus attaché à soi-même, à ce que l'on est, ne plus penser que nous sommes ceci et que nous n'avons pas le droit de faire cela ; au contraire, s'autoriser à faire des choses qui ne nous correspondent pas forcément, pour finalement accepter le changement résultant d'une nouvelle image de soi. L'absence d'acceptation d'un changement possible qui conduirait à un changement d'image de soi constitue probablement la source principale du plus grand fléau qui entrave l'évolution de l'âme : la peur.

L'un des facteurs importants d'entretien de la peur, et plus généralement de l'angoisse et des difficultés de l'existence, qui ont le même genre d'effet bloquant, est la croyance dans l'absence de liberté de choix qui nous permettrait de nous défaire des situations qui engendrent ces émotions négatives, par exemple le choix de déménager, celui de quitter un emploi, de quitter une personne, etc. Paradoxalement, cette croyance est fausse, car le simple fait que nous soyons conscients d'être enfermés dans un conditionnement (maison, emploi, conjoint...) nous rend libres de nous en défaire. La plupart des gens font une confusion autour de la notion de liberté en pensant qu'il s'agit de pouvoir faire ce que l'on veut. Au contraire, la vraie liberté se découvre dans les situations où l'on a le plus de contraintes, lesquelles nous incitent à réfléchir et à prendre du recul pour constater que nous les avons bel et bien choisies, consciemment ou non. On se rend compte alors parfois que la situation que l'on endure est un choix délibéré que l'on a fini, par habitude et conditionnement, par transformer en contrainte extérieure, alors qu'il s'agit d'une contrainte intérieure (je mets de côté ici les situations dramatiques qui constituent une réelle prison par la naissance même et dont l'origine, si elle résulte bien d'un choix, serait d'ordre karmique). Il suffit alors de retrouver les raisons de ce choix, qui sont souvent des faiblesses, pour pouvoir le remettre en question, ce qui implique

ensuite une introspection, une connexion au soi. Une telle connexion peut alors procurer de la joie par simple prise de conscience de la liberté que nous avons de changer ou non la situation. Il n'est même pas nécessaire de la changer, seule cette prise de conscience compte. Mais, la plupart du temps, les gens ne se rendent même pas compte qu'ils ont choisi leurs propres contraintes, parce qu'ils en ont oublié les raisons. Ils n'ont alors plus accès à de nouveaux choix, car ils se les interdisent en s'imaginant qu'ils ne sont pas libres. La vérité est qu'ils seraient tout à fait libres sans l'auto-conditionnement engendré par la peur, elle-même entretenue par l'idée fausse de ne pas avoir le choix. La solution : cesser de se mentir à soi-même et accepter de changer sa vie, ou à l'inverse, la vivre pleinement par choix délibéré.

Chapitre 3

Faire une demande

«Attention, ne semez pas le grain dans la terre!
Il y a assez de blé, les greniers sont pleins depuis longtemps,
mais le Ciel est vide. Personne n'y a encore semé du grain.
Semez le grain là où personne ne l'a jamais osé.»

Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*

Je pense que tous les changements de vie sont ponctués de synchronicités, pour peu qu'ils s'accompagnent d'une prise de risque accompagnée d'une connexion au soi retrouvée. Dans *La Route du temps*, en montrant comment on pouvait provoquer soi-même les synchronicités, j'ai invoqué trois préalables pour parvenir à le faire : se déconditionner, identifier son être intérieur, et – le plus opérationnel – faire une demande !

Idéalement, il est indispensable de se déconditionner, sans quoi aucune connexion ne peut répondre. Le déconditionnement correspond à un travail sur les trois centres, qui doit conduire à briser le mécanisme de fermeture de la connexion au soi. L'identification de l'être intérieur découle naturellement de l'ouverture de cette connexion. L'être intérieur, ou « soi », est identifié par la joie qui accompagne cette ouverture à un centre supérieur particulier qui

va dépendre de chacun. Pour l'un, ce sera l'intuition, et pour l'autre, la foi ou encore la joie du partage.

Si l'on n'a pas franchi ce cap de l'identification du soi qui permet à notre vie de prendre naturellement le bon chemin, parsemé de «coïncidences» lorsque l'on suit des voies audacieuses, alors il existe une bonne solution pour y parvenir à moindre coût: faire une demande à l'*ange*, comme je l'explique longuement dans *La Route du temps*. Point n'est besoin de savoir ce qu'est l'ange, l'important étant de l'accepter *a minima* comme un artifice permettant de se relier au soi *via* des informations données par notre environnement extérieur. Cette étape de la demande devient progressivement naturelle et même inconsciente dès lors que l'on a dépassé le stade de l'identification, mais avant d'y parvenir, le moi ne peut que conserver sa ligne temporelle habituelle si aucune demande n'est formulée: aucune action du soi n'est alors à attendre.

On peut ne jamais avoir besoin de faire une demande, lorsque l'on sait ce que l'on veut et que l'on est certain qu'il s'agit d'une volonté de notre être intérieur, mais n'est-ce pas un leurre? Si ce n'est pas le cas, cela signifie que nous avons bien compris qui nous sommes et ce que nous sommes venus faire sur cette Terre. Il s'agit d'avoir assimilé le fait que nous possédons un soi transcendant qui est notre véritable raison d'être et qui est capable de nous apporter des informations ne venant pas de notre cerveau. La plus grande difficulté à laquelle tout un chacun est confronté dans une société matérialiste est la confusion entre le moi et le soi, autrement dit, pour utiliser des termes plus courants, entre l'*ego* et l'Esprit. Aussi longtemps que l'on n'a pas ressenti la différence fondamentale entre l'Esprit et l'*ego*, il convient de faire tous les efforts listés précédemment pour parvenir à les dissocier. Étant donné que ce n'est pas facile, je conseille fortement d'accompagner ces efforts de demandes, ne serait-ce que celle de savoir ce que l'on veut

vraiment, et qui peut être très différent de ce que l'on croit vouloir.

La demande à l'ange peut fonctionner même si nous ne sommes pas ouverts à la spiritualité et même si nous sommes en piteux état. Nous sommes en réalité tous plus ou moins reliés au soi sans nous en rendre compte, et c'est cette ignorance ou insensibilité qui nous conduit souvent à la confusion entre Esprit et *ego*. Seule l'observation de « ce que nous pensons » ou de « comment nous nous comportons » permet d'accéder à leur dissociation, en parallèle aux questions suivantes, auxquelles il n'est pas obligatoire de savoir répondre : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Il suffit d'être simplement dans l'état d'esprit qui nous amène à nous les poser naturellement, pour être dans les conditions idéales pour faire une demande. Celle-ci sera alors exécutée par le soi, si toutefois elle n'implique pas dans sa formulation un conditionnement inconscient. Dans une perspective majeure et spirituelle, il s'agit de poser des questions pour retrouver ce que l'on a choisi d'être dans sa vie avant de naître, et qui correspond au dessein du soi. Dans une perspective beaucoup plus simple, il s'agit de demander un conseil ou une aide. Cette aide peut alors s'exprimer de différentes manières, la plus connue étant d'apporter la réponse à une question : on recense ici la pratique individuelle de la consultation de l'ange ou d'oracles divers, qui va du tirage de cartes au Yi-King en passant par toutes les formes d'interprétation du hasard.

À quoi peut-on s'attendre une fois que l'on a fait la demande de la bonne façon ? Dans le contexte de la synchronicité, la « bonne façon » implique d'être prêt à se placer en situation d'ouvrir son champ des possibles, de sortir de ses habitudes. Cela peut être à l'occasion de vacances par exemple, mais aussi dans d'autres circonstances, lorsque

nous faisons des choses que nous n'avons pas l'habitude de faire, lorsque nous ne savons pas « où aller », que nous vivons dans l'instant présent en fonction de « ce qui se présente ». Dès lors que nous avons au préalable fait une demande, nous devrions constater des manifestations « étranges », des signes ou synchronicités qui semblent nous guider ou nous donner des réponses. Il est utile de savoir être réceptif à de telles manifestations sans pour autant les attendre, car le plus souvent, nous sommes trop « pris » par le mental et nous doutons : « *Est-ce que je projette ? Est-ce que je m'invente des réponses ?* » Ces questions témoignent d'un mental qui attend une réponse alors qu'il doit oublier la demande. Cela peut sembler irraisonnable, et pour cette raison même il est important, surtout au début, de ne retenir comme manifestation que ce qui est très *improbable*. Si ce qui arrive n'est pas particulièrement improbable et que nous avons malgré tout tendance à y lire quelque chose, mieux vaut ne pas le retenir, car le risque est alors de verser dans la « pensée magique » au sens péjoratif que les psychologues donnent à cette formule. Et même lorsqu'il se produit quelque chose de très improbable, il faut éviter de l'analyser, mais simplement en prendre note, à la façon dont certains notent leurs rêves, et attendre une accumulation de « signes » qui finissent par montrer de façon évidente la réponse ou le chemin du soi.

Il est possible et même souhaitable dans un second temps, une fois que des manifestations ont eu lieu, d'en douter et d'entrer dans un processus de dialogue. Nous nous rendons compte que notre soi est peut-être en train de nous parler et nous pouvons lui demander quelque chose comme : « Je suis prêt à aller sur la voie ou à adopter la compréhension suggérée, mais ce n'est pas assez clair ; je suis toujours dans mon intention ou ma question de départ, mais j'ai besoin de nouvelles informations... » On peut alors reformuler la demande initiale avec des précisions.

Dans ces circonstances, le doute n'est pas négatif s'il n'est pas «borné». Il est important et sain d'émettre un doute fondé sur l'idée que l'on se fait peut-être des illusions. Il s'agit d'une attitude rationnelle, et la rationalité n'est pas l'ennemie de la spiritualité, bien au contraire. Le doute évite d'échoir dans la pensée magique et de voir des signes là où il n'y en a pas. Le doute peut devenir négatif s'il se met à être pris en charge par un *ego*, un mental ou un émotionnel parasites, car agissant contre le détachement. Si par exemple le doute nous fait revenir au «calcul» par l'analyse systématique du caractère improbable du signe ou de la synchronicité, aux dépens de l'écoute intuitive, il peut devenir négatif par rejet de l'expérience même; mais s'il n'en prive pas – s'il ne prive pas du dialogue –, il faut au contraire l'entretenir. Ainsi, le doute ne doit pas faire retomber l'effort de s'ouvrir au champ des possibles. Dans ce contexte, il est la voie du milieu qui permet de garder raison sans fermer la connexion.

Le doute amène à se poser naturellement les questions fondamentales; il permet l'introspection et maintient la pluralité des possibles aussi longtemps qu'il ne devient pas négatif. Il favorise le détachement, car il ouvre à cette pluralité. Il faut prendre garde aux enseignements du New Age qui nous enjoignent de ne pas douter. Un autre piège que tendent ces enseignements consiste à donner l'impression que l'on peut réaliser tous ses désirs facilement, ce qui n'est pas le cas, pour la raison simple que le désir est un attachement: c'est ce que veut le moi. Il représente l'attachement à un objectif, de sorte que l'on vit déjà l'objectif en soi au lieu de simplement programmer son but, l'intention qui le sous-tend. Nous nous empêchons ainsi de programmer la réalisation de l'intention dont va résulter l'accomplissement du désir par attachement à ressentir cet accomplissement dans le présent. Il est donc important de s'en détacher, sans quoi le désir nous

maintient dans l'immobilité, faute de connexion au soi. Une telle connexion se traduit en effet par de la joie naturelle qui devrait en comparaison rendre fade l'attachement au désir, ce qui veut dire qu'il est un signal de l'absence de connexion : ne pas oublier que « le bonheur est le chemin et non la destination », comme l'ont écrit Goethe ou Lao Tseu.

La notion d'effort dans le processus de dialogue avec le soi et ses manifestations est très importante, contrairement à ce que tendrait à nous faire croire le résultat de ces efforts qui est un relâchement, une détente ou une relaxation. Les trois premiers centres du moi réclament en effet les efforts de relâchement que sont le détachement, le lâcher-prise et la confiance ; il ne s'agit pas là d'états spirituels passifs mais qui renvoient plutôt à une forme de discipline. En cas de blocage, la méditation n'est pas nécessairement le meilleur remède. Des efforts physiques importants permettent aussi bien, sinon mieux, l'ouverture des connexions, car ils mettent le mental en veille, changent l'état d'esprit et permettent de se détacher « automatiquement ». C'est la méthode que j'utilise personnellement au travers de randonnées en montagne. Mais il ne faudrait pas oublier l'effort intellectuel prolongé qui fait également des miracles, à condition toutefois de persévérer sur la base de la foi, plutôt que de « s'acharner » sur la base de l'*ego*. Un tel effort, combiné au lâcher-prise en dernière intention, peut conduire à l'éclair de génie, la compréhension soudaine, le fameux « eurêka ! » d'Archimède. Ce thème a notamment fasciné les mathématiciens et un texte important a été publié après-guerre par Jacques Hadamard : l'*Essai sur la psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, qui était accompagné de *L'Invention mathématique* d'Henri Poincaré. Le modèle Hadamard-Poincaré de la créativité scientifique, appliqué aux mathématiques, décrit

un processus en quatre étapes. Après une grande quantité de travail conscient, le chercheur bloque sur un obstacle et doit laisser le problème de côté. Mais son désir de résoudre le problème le conserve intact dans l'inconscient. C'est au niveau inconscient que l'obstacle est levé, puis la solution « parvient à la surface » de la conscience. Enfin, la vérification de la justesse de la solution est effectuée. Réflexion, incubation, illumination, vérification[1].

« C'est par la logique que nous prouvons, c'est par l'intuition que nous inventons », disait Poincaré.

L'effort permet d'amplifier la programmation de ce qui est visé, mais cela n'est souvent obtenu qu'après l'arrivée au bord de l'abandon, ce dernier forçant en quelque sorte le lâcher-prise.

En fin de compte, la forme de dialogue avec soi la plus simple, si l'on préfère se passer d'efforts et de discipline, au moins pour initier un processus d'éveil, est certainement la demande, ou « consultation de l'ange », qui consiste simplement à poser une question. L'idéal est que cette consultation, qui peut se faire par tirage au hasard, oracle à support ou demande directe à l'ange, n'ait lieu que lorsque la vie nous conduit naturellement à nous poser des questions sur nous-mêmes. Cela entraîne un questionnement sur notre futur, qui invite naturellement à faire une demande pour retrouver la connexion au soi. L'ange peut être ici remplacé par n'importe quelle entité symbolique et les adeptes du mouvement New Age préféreront souvent parler de demande à l'univers ou au cosmos. La théorie de la double causalité peut ainsi sembler cautionner ce que le mouvement New Age traduit sous la forme de « loi de l'attraction ». Les synchronicités sont effectivement l'une des expressions de cette loi apparente. Il faut cependant

1. Jocelin Morisson, *Intuition et 6e sens*, La Martinière, 2013.

veiller à ne pas prendre cette loi à la lettre, car, comme nous allons le voir maintenant, l'Esprit y est souvent mal dissocié du moi ou de l'*ego*, et les notions d'effort et de doute sont quasi absentes. Elle revêt également un caractère trompeur dans la mesure où elle masque l'existence d'une loi tout aussi apparente de la « répulsion », qui peut être qualifiée de « résistance du futur » et qui sera évoquée à la fin de cette troisième partie.

Chapitre 4

La loi de l'attraction

«Voyez-vous, dans la vie il n'y a pas de solutions.
Il y a des forces en marche : il faut les créer, et les solutions suivent.»

Antoine de Saint-Exupéry

La «loi de l'attraction» doit à mon sens être considérée comme une simplification naïve de la dynamique de l'espace-temps à l'œuvre sous la dépendance de l'intention, due à l'ignorance de cette dynamique. Une telle loi n'est en réalité valable que pour ceux qui n'en ont plus besoin, parce qu'ils ont déjà réussi dans le passé à entrer en connexion avec le processus du soi et ont donc des facilités pour renouveler cette connexion. Peu à peu, il est alors possible de vivre plus intensément «dans» la synchronicité, mais cela passe toujours par un travail sur soi, un travail de connaissance de soi. Lorsque le New Age conseille à ses adeptes de simplement penser à quelque chose qu'ils souhaitent obtenir en ne doutant pas, en se détachant du désir, comme si la chose était déjà accomplie, cela ne marche pas si le doute et l'effort ont été négligés. L'effort est fondamental pour créer le champ des possibles, et le doute émerge naturellement de l'augmentation des choix que cela implique. Il est donc important de développer la volonté d'agir autrement qu'à

l'accoutumée, ce qui réclame des efforts, au moins initialement, tout en distinguant les efforts qui renforceraient l'*ego*, à proscrire, de ceux qui sont sous-tendus par la foi et nourrissent l'évolution du soi. On peut ici considérer que le soi serait, comme l'ange, une entité qui nous observe et nous encourage à progresser par ses manifestations. Mais comment les reconnaître ? C'est très simple : elles ont pour vertu d'installer le sourire intérieur, comme nous l'avons dit, un sourire qui sert de guide intérieur parce qu'il est authentique. Un tel sourire devant de telles manifestations est en quelque sorte leur signature émotionnelle. Elles ont également une signature mentale qui se caractérise par leur étrangeté ou leur improbabilité.

Un autre enseignement classique du New Age est le pouvoir de la pensée positive. Qu'en est-il réellement ? Ne serait-il pas aussi opportun de parler du pouvoir de la pensée « négative » ? Si un tel pouvoir ne fait pas référence au fait de voir le monde en noir mais plutôt au pouvoir de dire non, il peut s'avérer encore plus efficace. De par notre conditionnement intellectuel, nous nous leurrons souvent en essayant d'obtenir quelque chose par une connexion avec le soi. Pour sortir de ce leurre et revenir aux questions fondamentales, nous devons retrouver notre capacité de libre arbitre. Or un aspect très important de ce libre arbitre est le fait qu'on le conquiert plus facilement par le « non » que par le « oui ». Cela a été démontré par les travaux expérimentaux de Libet[1] nous disant que la conscience ne serait pas causale mais suspensive : elle ne permettrait pas de prendre librement des décisions mais seulement d'annuler des décisions déjà prises par le cerveau. Ces travaux ont consisté à détecter expérimentalement le moment de *la prise de conscience de la décision d'agir.* Ils ont mis en évidence le fait que la conscience d'une intention, en particulier positive,

1. Benjamin Libet, *L'Esprit au-delà des neurones,* Dervy, 2012.

se met en place seulement après l'apparition de l'activité cérébrale correspondant à cette intention. Nombreux sont les chercheurs qui en déduisent que nous n'avons pas de libre arbitre, voire que la conscience serait un produit du cerveau. Mais deux arguments s'opposent à cela :

- d'une part, ces conclusions passent outre la possibilité d'une rétrocausalité dans le processus d'émergence d'une intention, en particulier lorsqu'elle provient du soi, ce qui est justement une conséquence de notre théorie ;
- d'autre part, elles mésestiment la portée d'une variante de cette expérience qui démontre que la conscience intervient avant le cerveau dans la décision de dire non.

Il faut en déduire que c'est seulement lorsque nous sommes connectés au soi que nous avons la possibilité de prendre consciemment de vraies décisions et d'entretenir librement une pensée positive. Le reste du temps – c'est-à-dire la majeure partie du temps pour beaucoup d'entre nous –, nous ne sommes pas en mesure de le faire, mais il nous reste un atout extrêmement précieux : le pouvoir de dire non tout à fait librement. Ces deux déductions nous amènent alors fort loin des préceptes de la loi de l'attraction et de sa pensée positive.

Ainsi, à propos des questions fondamentales, si le conditionnement que l'on ressent est trop fort pour autoriser la moindre connexion, mieux vaut largement s'interroger sur un mode négatif : « Qu'est-ce que je ne suis pas ? », « Où est-ce que je ne veux pas aller ? », etc. Il se trouve que la vie nous propose beaucoup plus naturellement des situations aboutissant à ce type de questionnement. Nous sommes amenés à faire des choix et nous devons nous demander si ces choix sont libres ou conditionnés : faisons-nous tel choix pour l'argent, pour suivre une personne à laquelle nous sommes attachés, pour gagner de la notoriété, etc. ?

Les pièges sont nombreux et il est important de revenir à soi. Il s'agit de pièges dans la mesure où nous avons tendance à renouveler les erreurs du passé jusqu'au point où nous changeons réellement de comportement. Et cette innovation passe en général par le « non, je ne veux plus faire cela », « non, je ne veux pas vivre avec telle personne », « non, je ne veux pas accepter d'argent de telle société », etc.

Ma carrière personnelle m'a plusieurs fois confronté à ce genre de situation et je peux témoigner du fait que mes plus grandes réussites ont eu lieu après que j'ai dit non à d'autres options qui tendaient à s'imposer à moi de façon alléchante ou sécurisante.

C'est d'ailleurs souvent le besoin de sécurité, en raison d'une confiance en soi insuffisante, qui bloque notre pouvoir de dire non. Il s'agit ici du pouvoir de dire non à un processus qui amplifie notre conditionnement en nous remettant sans cesse face aux mêmes erreurs. C'est également le pouvoir de faire évoluer notre âme, car il se produit à un certain point un éveil de conscience qui nous amène à dire non pour faire autre chose. Étrangement, nous nous rendons compte que nous sommes heureux d'avoir changé notre manière d'être alors qu'il s'agit d'un sacrifice du point de vue de l'ancien moi. Mais le nouveau moi qui dit non a bien conscience ici de ne plus être l'ancien moi, en ce qu'il découvre la joie d'être un nouveau moi. Il s'avère rétrospectivement que le pouvoir, et même le courage de dire non, est souvent lié au meilleur de ce que l'on a pu faire dans sa vie, qu'il s'agisse de création d'entreprises, de décisions de réduction de salaire, de ne pas accepter des opportunités de confort... Même si cela conduit à se voir étiqueté de « sale caractère », d'« attitude rebelle », etc.

Naturellement, il ne faudrait pas évacuer au passage le réel pouvoir de la pensée positive, même sans connexion au soi, qui est très constructif dans le sens où il empêche de ressasser des situations qui conduisent à des ennuis ou à des difficultés ; mais il faut rester conscient du fait que ce

«pouvoir» est truffé de pièges qui ne se dépassent que par le recours au refus. De ce point de vue, la pensée négative est plus fondamentale que la pensée positive. Elle permet de ne pas tomber dans les pièges que le soi laisse sur le chemin du moi afin qu'il se détache peu à peu de tous ses conditionnements.

Enfin, l'aspect le plus fondamental de notre modèle de l'âme – et que la loi de l'attraction ignore, faute de distinguo entre l'Esprit et l'*ego*, ou encore entre identité et conscience – découle de la hiérarchie du moi, du soi et de l'Esprit : c'est la notion d'identité elle-même qui doit être bien distinguée de la conscience, et dont la perception (ou connexion) procure joie et sourire. La quête de l'identité réelle est certainement ce qu'il y a de plus profond dans l'espèce humaine, car elle s'assimile à la quête du Graal et se caractérise par la spiritualité, et sous une forme beaucoup plus pratique par la méditation, par exemple. On peut supposer que la méditation nous amène à dissocier l'Esprit du mental en permettant de retrouver notre véritable identité, laquelle est par essence joyeuse. Il s'agit de dissocier ce que nous sommes réellement du robot qui fonctionne en nous. Si l'on parvient à faire taire complètement son mental, on peut alors ressentir une connexion forte avec le soi, ce qui procure chez les maîtres de la discipline une félicité extraordinaire correspondant probablement à ce qu'on appelle l'extase dans la tradition occidentale, *Samadhi* ou *Satori* dans les traditions orientales. Lorsque cet éveil est permanent – comme dans l'état du Bouddha –, la situation est exceptionnelle et il semble plus probable que nous soyons faits pour vivre cela de façon temporaire. Des enseignants spirituels contemporains comme Eckart Tolle nous laissent entendre que l'illumination peut être atteinte de façon permanente en étant simplement dans un état constant d'acceptation du

moment présent[1], qui rejoint la tradition hindouiste de l'*advaita vedânta* (courant philosophique de la non-dualité). Néanmoins, il semble que de tels individus soient tout de même l'exception, même s'ils nous affirment que notre nature est fondamentalement non duelle. Il faut surtout retenir de tout cela que la connexion à notre identité est une véritable source d'énergie susceptible de dispenser tous les degrés de la joie, du simple sourire jusqu'à l'extase.

1. Eckart Tolle, *Le Pouvoir du moment présent*, J'ai lu, 2010.

Chapitre 5
L'évolution de l'âme

« Le mal est le bien en formation, mais pas encore prêt. »

Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*

À quoi bon la quête de l'identité – pourrait-on se demander – si celle que l'on s'est déjà forgée, dont nous aurions réussi à dompter l'*ego*, nous satisfait pour agir efficacement dans une société qui nous impose un système, lequel n'attend pas de nous que nous devenions spirituels ?

Poser cette question revient à se méprendre sur la vraie spiritualité, car le fait de se trouver soi-même nous rend beaucoup plus efficace pour agir : cela permet à notre soi de se repositionner de manière optimale pour nous orienter, plutôt que d'attendre que nous détections sa présence à travers l'ange au moment où nous serons confrontés à un vrai mur.

Dès que l'on cesse de confondre sa conscience avec son identité réelle, on s'élève vers le dessein du soi qui peut alors lui-même s'élever, en nous permettant de réaliser plus facilement son programme : celui de l'Esprit.

La connexion entre le soi et l'Esprit relève d'une dynamique que nous n'abordons pas dans notre modèle, laissant même la possibilité que cette connexion avec

l'extérieur de l'espace-temps global n'existe pas, ou ne soit pas opérationnelle au cours d'une vie. On peut alors confondre le soi et l'Esprit, ou considérer que la métaphore de l'ange désigne indifféremment le messager de l'un ou l'autre. Ces niveaux supérieurs de l'âme sont d'ailleurs difficiles à appréhender par le moi et la notion d'ange laisse planer le flou sur l'origine réelle du répondant. Le niveau du soi – où l'on parle avec soi-même – peut désigner l'inconscient, ce qui n'empêche pas ce dernier d'avoir une existence consciente sur un autre plan, comme le suggère notre modèle. Le niveau de l'Esprit se trouvant hors espace-temps, il est plus logique de le considérer pour sa part comme un recours ultime plutôt que comme un véritable répondant. Selon notre modèle et d'un point de vue purement cybernétique, il agirait sous la forme de «mise à jour» du soi, comme on téléchargerait une mise à jour de logiciel.

L'ange serait donc le «reflet» d'une manifestation non différenciable du soi ou de l'Esprit. Certains médiums évoquent une «hiérarchie» avec laquelle ils sont en contact, et notre modèle en réseau de neurones est bien un système hiérarchique : rien à voir cependant avec un système de pouvoir, puisque la même identité est maintenue verticalement. Il est possible que la hiérarchie invoquée en médiumnité soit l'Esprit, qui peut avoir des inférences dans plusieurs réalités distinctes, ou encore le soi, qui peut être relié à d'autres vies et époques d'une même réalité. Dans la mesure où ils sont *nous-mêmes*, ces référents orientent les plus grandes avancées possibles de notre moi ; ils sont détenteurs de notre dessein, maîtres de notre futur, pour peu que la ligne temporelle du moi s'aligne sur celle du soi. Leur manifestation à travers l'ange est alors assimilable à une action extérieure du soi, et si tel n'est pas le cas, alors une manifestation de l'Esprit ne peut être exclue, sous la forme d'une «mise à jour» du soi permettant de faciliter la jonction avec le moi. Cela correspondrait à l'intervention de

la hiérarchie supérieure dont certains médiums témoignent. À noter que le niveau hiérarchique d'une entité serait caractérisé par le nombre de vies qu'elle gère : le soi pourrait par exemple être relié à une dizaine de vies alors que l'Esprit le serait à beaucoup plus. Mais peu importe, il doit être clair que la quête de l'identité, si nécessaire *via* la demande à l'ange, est un moyen de comprendre beaucoup plus efficacement ce que nous sommes venus faire dans la société, sur cette planète.

Bien réaliser notre programme de vie sur Terre est une chose, mais *quid* de nos autres vies, en particulier de ce que nous allons vivre après la mort ? Serait-il juste de ne pas se poser de questions à ce sujet ?

Ma réponse est non, ce serait aussi négligent que de vouloir se passer de son soi pour agir efficacement, et je vais maintenant en développer les raisons.

Selon notre modèle, notre soi possède une conscience indépendante qui résulte de sa capacité à évoluer sous différentes contraintes, tout comme la conscience du moi évolue sous la contrainte de l'*anima*. Ces évolutions modifient l'espace-temps dans deux densités différentes, c'est pourquoi elles produisent de la conscience. Nous avons alors envisagé l'hypothèse que le soi puisse être composé ou enrichi de la totalité des moi qu'il a générés dans l'espace-temps. Dans ce cas, il est fort probable que la « lumière au bout du tunnel » que voient les personnes qui vivent une expérience de mort imminente (EMI), accompagnée de la sensation d'être en présence de leur « guide », soit un chemin direct vers le soi. Il y a une raison physique au fait de ne pas y voir l'Esprit lui-même, qui provient de ce que notre espace-temps global décadimensionnel est organisé en trois couches distinctes de conscience, et qu'il faut traverser la troisième, celle du soi, avant d'atteindre l'Esprit. Dans cette perspective, on peut alors considérer cette dernière

couche d'espace-temps comme un «lieu» depuis lequel la conscience du soi gère toutes nos vies simultanées en guidant tous ses moi, qui finissent par fusionner avec lui lorsqu'ils ont achevé leur apprentissage. Il faut cependant envisager deux alternatives à cette fusion. La première est celle de la vraie réincarnation, où le moi «redescend» dans une vie (une autre, voire la même?) pour rejouer le programme du soi, mais je pense qu'il s'agit d'une option rare si elle existe, car cette renaissance est en réalité une vraie mort pour le moi. La seconde option serait que le moi reste à l'étage du soi. S'il a, par exemple, mené sa vie de façon non alignée sur ce que le soi prévoyait, mais a réussi à produire une nouvelle intention respectable, il est envisageable qu'au lieu de fusionner avec lui, le moi soit simplement guidé par lui pour qu'il devienne un nouveau soi qui engendre de nouvelles vies. Ces vies ne seraient alors pas des réincarnations mais le résultat d'un nouveau soi qui contrôle de nouvelles consciences à naître.

Il importe de remarquer que les trois situations que nous venons de recenser (fusion, réincarnation, nouveau soi) correspondent à des niveaux d'évolution très différents de l'âme, associés à des promesses de nouveaux vécus qui pourraient être épouvantables, dans le cas d'une mauvaise réincarnation, ou au contraire somptueux, dans le cas d'une fusion avec le soi qui augmenterait considérablement l'état de conscience. Or il se trouve que le choix d'affectation du moi entre ces trois possibilités va entièrement dépendre de la manière dont il a mené sa vie.

Mais quelle est la bonne manière de mener sa vie, en l'occurrence?

Je vais maintenant ouvrir les perspectives pour que l'on comprenne cette réponse très simple: la meilleure manière de mener sa vie est de tout faire pour favoriser l'évolution de son âme. Cela devrait être la plus forte motivation que

puisse avoir un humain sur Terre. Mais attention, cela ne peut pas être un plan du mental, ni de l'*ego*, ni de l'émotionnel. C'est le «plan» de l'être intérieur.

Dans le processus de l'évolution de l'âme, deux types de consciences sont à l'œuvre aux deux étages de la conscience du moi et du soi. Il est traditionnel de placer l'âme seulement au niveau du soi – à l'instar de Jung –, mais l'âme peut très bien recouvrir à la fois le niveau du moi et du soi sans contredire ce sens jungien, dans la mesure où l'*anima*, que nous dissocions de l'âme, correspond à une partie de la conscience (le «ça» de Freud) qui est directement produite par le cerveau et qui peut être confondue avec le moi. L'âme telle que nous la définissons n'intègre pas cette partie de l'*anima* (qui pourrait d'ailleurs posséder sa propre conscience organique indépendante) mais possède bien deux parties distinctes en six composantes qui correspondent aux deux véhicules de la conscience hors espace-temps 4D, c'est-à-dire hors *anima*: la conscience incarnée et la conscience désincarnée. On retrouve différents niveaux de l'âme dans le chamanisme, car ce que les chamanes qualifient d'énergies de la nature se manifeste hors espace-temps à plusieurs niveaux, et surtout dans trois mondes qui pourraient être associés à l'*anima* (monde du dessous), au moi (notre monde) et au soi (monde du dessus). Ils considèrent également l'âme comme fondamentalement divisible au sens où elle engramme des expériences de différentes natures qui peuvent concerner une même vie ou des vies différentes. Or le soi emmagasine effectivement des vies antérieures, ainsi que certains témoins d'EMI en ont fait l'expérience, et comme le suggère une quantité considérable de données. Le soi a donc une conscience qui totalise les expériences de toutes les vies déjà vécues, et qui se justifie aussi par son influence plus globale sur l'espace-temps: il y opère des changements à la temporalité du *ballon d'altitude* du soi, l'échelle des temporalités pouvant être qualifiée de «temps vertical». Il reste en place

dans cette temporalité tant qu'il n'a pas récupéré le matériel psychique des moi qui accomplissent leur incarnation. Mais il faut comprendre que le soi a lui-même une origine. Qu'il provienne de l'Esprit ou du moi, le soi n'a qu'un minimum de conscience juste après que cet Esprit, ou ce moi, lui a donné naissance, parce qu'il a peu d'expérience. Mais une fois qu'une première vie a été accomplie, ce nouveau soi en récupère la conscience et initie dès lors un processus de recyclage durant lequel il est amené à évoluer considérablement. La conscience du soi augmente alors à mesure que ses incarnations sont accomplies. L'accumulation de ces expériences multiples permet en même temps au soi de faire un travail de modification de l'espace-temps, qui à son tour fait évoluer l'Esprit une fois que toutes ses incarnations sont accomplies : le soi fusionne alors avec l'Esprit dans un processus qui se répète de façon analogue d'étage en étage en remontant vers ce qu'il n'est évidemment pas interdit d'appeler Dieu, à condition de ne pas le dissocier de nous-mêmes.

Mais quel est le sens de tout cela ? Pourquoi serions-nous obligés de faire évoluer notre âme ? À quoi cela sert-il ? Pour bien répondre à ces questions, il faut déjà constater que dans chacune de nos vies, sous la forme d'un moi dense, nous avons le potentiel de changer la réalité dans laquelle nous vivons, d'autant plus que nous parvenons à nous élever réellement au-dessus de l'ancienne vie de notre *anima*. C'est en parvenant à ces changements, selon une voie d'apprentissage qui fait évoluer l'âme, que nous permettons au moi de se rapprocher du soi pour assurer un meilleur destin à notre conscience au-delà de notre mort. Dans cette évolution, le soi – dont le lien avec le moi est facilité – peut alors évoluer lui-même pour mieux réaliser le programme de l'Esprit. Sans un tel apprentissage, nous ne pourrions pas apporter de changements réels dans l'espace-temps, car nous ne ferions que reproduire d'anciennes vies.

La vie aurait donc un double sens : l'apprentissage de l'âme et sa mission, cette dernière consistant à réaliser un programme qui améliore l'espace-temps. Cette mission ne peut être remplie qu'une fois que le libre arbitre est réellement conquis par la connexion avec le soi. Le fait que cette connexion s'ouvre ou non dépend de l'exercice du libre arbitre beaucoup plus limité du moi qui pourra faire jouer d'autres influences, par exemple celle d'un maître. Le sens de l'existence le plus crucial serait donc l'apprentissage de l'âme, et il est probable qu'il s'agisse là de la voie qui concerne la grande majorité d'entre nous. L'objectif ultime, celui de la mission, serait d'améliorer les réalités déjà vécues de manière à fabriquer un meilleur espace-temps, où il fait bon vivre. Le sens complet de l'existence consisterait donc à apprendre à améliorer sans cesse des réalités physiques. L'âme évoluerait en fabriquant des réalités toujours plus harmonieuses, ce qui suppose une finalité dans laquelle s'inscrirait l'évolution et qui serait celle de l'Esprit, ou toute autre finalité qui s'exprime à travers lui.

L'idéal concret d'un monde terrestre qui a compris le sens de son existence serait donc que l'évolution sociale y permette l'émergence d'une société harmonieuse où le libre arbitre de chacun serait reconnu comme loi fondamentale à respecter, car toute vie a un sens du point de vue du soi. Cependant, toute cocréation sociale à partir d'un stade primitif tend à imposer des contraintes et un conditionnement qui sans cette compréhension conduisent plus ou moins naturellement la société au matérialisme et à l'individualisme, à travers la compétition, la loi du plus fort, la recherche du pouvoir... Tout cela stoppe l'évolution de l'espèce en la bloquant au stade primitif, comme nous le constatons aujourd'hui. C'est de toute évidence pour contrecarrer cette tendance négative, qui pourrait même faire disparaître une civilisation, que de grands maîtres sont apparus sur Terre à différentes époques, et que des

religions en sont issues, dont la fonction d'origine était de faire en sorte que l'on n'oublie pas que nous sommes tous connectés à une source que l'on a appelée Dieu[1]. En réalité, c'est au soi que nous sommes directement connectés, mais il est difficile pour une société primitive comme la nôtre d'accepter la transcendance sans explication scientifique, et il faut faire simple, le plus simple étant de « croire en Dieu ». Libre évidemment à chacun de placer ou non Dieu au sommet de son réseau d'interconnexions qui fait que nous sommes tous Un.

Une question qui se pose en cas d'échec de l'évolution sociale est de savoir si une société dans laquelle une grande proportion des âmes a de grandes difficultés matérielles et souffre excessivement reste compatible avec les fonctions de l'apprentissage et de la mission. Plutôt que de chercher à modifier une réalité où l'on souffre trop et inutilement, ne vaudrait-il pas mieux s'incarner ailleurs, dans une réalité dans laquelle le degré d'évolution est supérieur ? Mais se pose alors la question de savoir comment cette réalité a pu être créée, sans passer par des étapes moins reluisantes. Est-ce seulement possible ? Est-ce qu'une âme primitive peut s'incarner dans une réalité évoluée, et inversement ? Ne serait-il pas précisément judicieux de faire cohabiter dans une même société des âmes qui ont des niveaux d'évolution très différents ? Auquel cas il faudrait que certaines âmes moins évoluées choisissent volontairement un apprentissage difficile mais accéléré, et que d'autres âmes plus évoluées fassent un sacrifice volontaire ou prennent un gros risque, faisant alors un « pari » ou respectant un « devoir » dont la réalisation est propice à la poursuite de leur évolution...

1. Eben Alexander, *La Carte du paradis,* Trédaniel, 2015.

Pour éviter de me suivre sur des perspectives jugées trop spirituelles, on pourrait vouloir nier tout cela et se demander quel intérêt pourrait avoir la création ou l'amélioration perpétuelle de réalités physiques. Il importe alors de comprendre une chose plus simple : notre réalité physique n'est pas notre véritable maison, notre sensation d'être ici chez nous sur Terre est une illusion. Il n'est pas naturel de « galérer » comme nous le faisons dans chacune de nos vies, pour la majorité d'entre nous et à des degrés divers. D'après notre modèle, nous le faisons parce que nous en avons besoin pour améliorer notre véritable lieu de vie : l'au-delà, pour ne pas dire encore au-dessus, c'est-à-dire en dehors de l'espace-temps. Dans l'au-delà du vide quantique nous serions en effet capables de choisir tout ce que nous voulons vivre, et la nécessité de redescendre dans la matière ne se justifie que par le fait que ce sont justement les réalités physiques qui servent de briques pour fabriquer l'au-delà. Les réalités de l'au-delà n'étant pas physiques mais plutôt « quantiques », et plus précisément moins denses, elles sont constituées d'un multivers de potentialités construites sur la base des squelettes que constituent les réalités bien physiques. Il s'agirait en quelque sorte de toutes les alternatives non vécues physiquement, ce qui n'empêche absolument pas la mécanique ou *causalité* de les créer dans le vide, tant il est vaste.

Un autre intérêt à la création de réalités bien physiques (denses) est que l'incarnation dans la matière est certainement le meilleur moyen de faire évoluer l'âme pour qu'elle parvienne à naviguer ensuite correctement par la pensée afin d'atteindre des réalités harmonieuses. Nos réalités denses serviraient toutes de base à la création de l'immense réservoir des possibles à vivre collectivement, dans lequel se retrouve la conscience lorsqu'elle n'est plus incarnée. Dans un tel réservoir, la conscience désincarnée excite le *vide* en vivant instantanément tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle désire, puisqu'elle n'est plus retenue par

la mécanique et sa contrainte collective de cocréation. Mais nous ne pourrions pas habiter des mondes splendides et joyeux, au-delà, si ces mondes n'avaient pas prise sur des réalités plus denses qui les sous-tendent. Si nous voulons améliorer les mondes de l'au-delà, qui sont des mondes spirituels où tout est possible et où nous naviguons par la pensée, nous devons améliorer les mondes qui servent de base à la construction de toutes ces réalités, d'où la nécessité de l'évolution de l'âme.

Dans cette évolution, l'amour est le moteur principal et doit être considéré comme l'énergie fondamentale de la création et de la conscience elle-même, la source de la joie qui nous comble lorsque nous sommes connectés à notre identité. La différence entre l'amour et l'énergie de la conscience émotionnelle serait que l'amour pur correspond à une conscience libérée des contraintes matérielles. Dans l'au-delà, de « l'autre côté », dans les réalités parallèles immatérielles multiples, nous allons automatiquement là où notre amour nous porte, mais cela n'est pas réalisable dans la matière, car elle impose des situations qui peuvent dégrader l'amour en sentiments empruntés à tout le spectre émotionnel, y compris ceux pour lesquels il semble avoir disparu ou s'être inversé.

Chapitre 6

Qui sommes-nous réellement ?

« Le secret de la vie, c'est de "mourir avant de mourir" et de découvrir que la mort n'existe pas. »

Eckart Tolle

D'après notre modèle à plusieurs étages de la conscience, nous sommes tous fonctionnellement comparables à des neurones qui seraient « vitalisés » à différents niveaux par des consciences qui pourraient changer d'étage tout en conservant à jamais une « identité neuronale ». Cette identité serait reliée au plus haut à une conscience ultime que l'on serait tenté d'appeler Dieu, mais si tel est le cas, ce dernier a-t-il bien vocation à rester au sommet ? Si nous ne parlons ici que de sa conscience, la réponse est oui – par définition et bien qu'elle soit sans cesse renouvelée –, mais si nous parlons de son identité, alors elle est présente à la fois partout et nulle part et ainsi nous serions tous Un et finalement nous serions tous Dieu. Car nous pourrions tous faire les expériences qu'il a faites avant nous en profitant même de ce qu'elles ont été bonifiées par l'évolution des âmes. Cet univers serait fondamentalement d'essence immatérielle, vibratoire, c'est-à-dire composée d'une unique conscience vibratoire indéfiniment divisée et réunifiée. Tout en bas de

la hiérarchie, des consciences seraient perpétuellement en train de naître pour remodeler son tissu vibratoire en formant des réalités locales multiples, qui pourraient même être connectables. Nous pourrions avoir dans le Système solaire – qui sait? – de multiples réalités correspondant à différentes versions de la ligne temporelle de la Terre ou des autres planètes. Il s'agirait des mondes parallèles dont nous parle la physique, mais parmi tous les mondes possibles, les seuls à exister réellement seraient ceux que nous avons décidé ensemble de créer et de continuer à modeler.

Dans ce processus de création perpétuelle où notre conscience peut sembler se transformer, mourir, renaître, fusionner ou même «faire bande à part» pour tout recommencer, son identité n'est jamais perdue. Mais de quel type d'identité s'agit-il? Comment la décrire, maintenant que nous savons qu'elle est tout sauf notre identité corporelle? Nous ne sommes pas notre *anima* et il faut bien constater que *la conscience qui grimpe les étages se retrouve d'emblée, à partir de celui de l'Esprit, dans une identité «extra-terrestre» qui pourrait donc fort bien* a priori *ne pas choisir notre réalité terrestre pour réaliser son dessein.* Dans la mesure où la grande distance entre planètes serait un frein, il est concevable que notre identité ne puisse œuvrer que sur notre réalité terrestre, mais il nous faut remarquer qu'il existe, là aussi, quantité d'autres choix possibles à l'intérieur de l'espace-temps, puisqu'il contient un nombre considérable de systèmes stellaires. Se pose donc ici une question majeure.

L'évolution atemporelle de notre espace-temps sous le contrôle de la vie se fait-elle de façon totalement libre, à travers des consciences qui, *via* différents étages et âmes disponibles, seraient libres de se connecter dans les systèmes stellaires ou galactiques de leur choix? Ou bien respecte-t-elle une hiérarchie identitaire de collectifs de consciences, à commencer par le collectif qui serait lié à une étoile, voire à une simple planète?

On ne peut *a priori* répondre à cette question que de manière très spéculative, mais on peut aussi faire émerger la solution logiquement la plus probable. Or la logique nous conduit ici à privilégier une solution ordonnée et hiérarchique, car contrairement à l'évolution mécanique, l'évolution atemporelle est de nature néguentropique et devrait donc privilégier un ordre évolutif. Si l'on suit cette voie, on est conduit à considérer que, de toute évidence, le nombre de couches que nous avons envisagées pour le cerveau virtuel de notre univers n'est pas limité à trois. Il est alors légitime de penser que lorsque nous parlons d'un monde de l'Esprit qui se trouve au quatrième étage du réseau, ce monde gère seulement ce qui se passe à l'intérieur d'une réalité très locale de notre espace-temps, limitée à un seul système stellaire par exemple. Un cinquième étage pourrait alors concerner notre galaxie, voire une zone plus locale, un sixième étage, un amas de galaxies, et ainsi de suite jusqu'à sept au moins pour l'univers complet.

On pourrait envisager un étage supplémentaire pour notre planète seule, mais l'interdépendance de la vie à l'intérieur de notre Système solaire nous oblige à réunir tout ce qui s'y passe sous les auspices d'un même collectif de consciences. Il ne faut pas en effet considérer que notre collectif ne gère que la vie sur notre planète, car nous parlons ici d'un collectif hors du temps, qui régit donc toute la vie présente simultanément depuis la formation de notre Système solaire jusqu'à son extinction. Il nous faut donc envisager que les planètes Mars et Vénus, par exemple, ont pu à une période de leur histoire héberger de la vie, voire des civilisations, dont l'évolution continuerait « actuellement », mais bien entendu à d'autres époques. Il pourrait donc y avoir au niveau de notre collectif du quatrième étage toute une faune d'extraterrestres intérieurs au système solaire au même titre que nous !

Nous pourrions même rencontrer ces extraterrestres intérieurs à notre Système solaire dès le troisième étage s'il est permis d'y transiter ou encore d'envoyer des «émanations» sur des planètes distinctes. Il pourrait donc y avoir non seulement des Martiens ou des Vénusiens d'époques antérieures, mais aussi des Terriens installés sur Mars et Vénus dans notre futur. On pourrait même y trouver de véritables Terriens ayant l'air d'extraterrestres, plus Terriens que nous du point de vue de l'antériorité, qui auraient vécu il y a plusieurs millions d'années sur notre planète mais dont la vie sur Terre aurait disparu. Elle pourrait avoir disparu pour de bon, ou exister encore pour former une nouvelle version de notre passé que certains habitants du quatrième auraient décidé de rejouer. Cette nouvelle version pourrait même ne pas avoir l'obligation d'aboutir à notre actuel présent, si elle parvenait à résister à l'influence de son futur qui la dirige vers notre présent. Elle pourrait même avoir pour but de changer notre propre présent! Cela ressemble à de la science-fiction, mais la réalité finit presque toujours par dépasser la fiction, fût-elle science.

Nous devrions alors envisager la possibilité que notre espace-temps local ait la forme d'un arbre à branches cylindriques, plutôt que celle d'un cylindre, dans le cas où il serait possible de changer le passé pour diriger l'évolution vers une nouvelle version de notre siècle. Cela ne se ferait probablement qu'à la condition que toute une armée d'âmes de *ce* passé soient investies par de nouveaux Esprits conquérants, car comment résister à ce qui est écrit lorsque rien n'y résiste autour de soi? Certaines branches jamais abandonnées pourraient alors résister aussi longtemps qu'elles reçoivent ainsi de la sève, c'est-à-dire des incarnations ou plutôt des vagues de «présents» de la conscience. D'autres pourriraient puis casseraient pour être envoyées aux poubelles ou aux annales de la création, si aucun habitant du quatrième étage n'a envie de refaire l'histoire.

Si j'ai ainsi poussé fort loin la logique de notre modèle qui est très propice à l'expression de l'imagination, c'est pour élargir le champ des perspectives, afin de faire la démonstration du fait que *notre identité terrienne est très discutable, dès l'instant où l'on considère que c'est la conscience neuronale qui dirige l'évolution, et non pas la mécanique.*

Certaines expériences étudiées de plus en plus scientifiquement comme les expériences chamaniques, les expériences de mort imminente et le phénomène ovni, qui possèdent d'indéniables relations, nous invitent même à procéder à cet élargissement, si l'on garde bien à l'esprit le lien que nous avons dégagé précédemment entre identité et conscience. Je veux dire par là que certains de nos « moi » sur Terre pourraient fort bien être reliés à des identités, au niveau du soi, de l'Esprit ou encore plus haut, que l'on qualifie d'extraterrestres sans même savoir de quoi l'on parle...

Chapitre 7

Au-delà, vide quantique, réalités parallèles

« Regarde le vide ! Tu y trouveras des trésors. »

Jules Renard

Pour respecter la logique de notre modèle neuronal, nous avons proposé de relier les différents étages de la conscience aux différentes échelles dans l'univers, comme les liens déjà suggérés entre l'échelle terrestre du moi et le troisième étage, l'échelle galactique et le cinquième étage, etc. On peut alors remarquer qu'à toutes les échelles de l'univers, nous observons des objets qui se ressemblent et nous trouvons en particulier des structures filamenteuses ressemblant à celles d'un cerveau, aussi bien vers l'infiniment grand que vers l'infiniment petit. Cela renvoie à une notion de « fractalité », bien que ce caractère fractal soit relativement peu évident. Il est toutefois possible, en constatant que chaque échelle a une temporalité très différente du point de vue de la conscience, de présumer ce caractère fractal en imaginant qu'à force de zoomer sur les lignes temporelles, on retrouve sans cesse de nouvelles divisions. On remarquerait alors le lien qu'il peut y avoir entre niveau de densité et temps : plus la densité diminue,

plus la zone de temps embrassée par la conscience s'agrandit, comme pour un ballon qui monte en altitude. La conscience a donc besoin d'un champ temporel toujours plus immense, vu d'en bas, lorsqu'elle monte les étages. La temporalité du soi s'étend effectivement sur de multiples vies dans le même espace-temps, alors que celle du moi ne s'étend que sur une seule vie. Or c'est le même type de conscience qui gère la mémoire associée à chaque temporalité et pour éviter l'inflation gigantesque de la mémoire lorsque l'on monte dans les étages, il est juste de proposer que cette montée soit associée à une diminution de la densité d'informations : les consciences élevées ne peuvent pas embrasser les détails. Ainsi, le soi pourrait avoir une ligne temporelle bien déterminée pour lui, mais qui serait de densité beaucoup plus faible que celle du moi, au point qu'elle nous apparaisse quantique, c'est-à-dire comportant de multiples possibilités de variantes simultanées. Il faut considérer ces variantes simultanées comme similaires à celles qui seraient vues d'un ballon d'altitude au-dessus d'une zone géographique où l'on peut embrasser d'un seul regard tous les trajets possibles pour aller d'un point A à un point B au sol, l'important pour le soi étant de relier approximativement A et B. Un soi trop élevé ne pourrait d'ailleurs pas discerner ces trajets et ce n'est qu'en zoomant sur sa ligne reliant A et B que l'on retrouverait toutes les variantes qui confèrent un libre arbitre propre au moi. Notons qu'une connexion au soi, susceptible de s'adapter aux changements de place de B, enrichit considérablement ce libre arbitre en l'étendant aux variantes mêmes du soi.

Le passage de la conscience à l'étage supérieur correspondrait donc à une diminution de densité qui la ferait passer d'une réalité dense à une réalité vue d'ici comme quantique, mais que le soi vivrait comme un trajet physique bien moins dense, continuant ainsi à un niveau supérieur le travail de la conscience qui consiste à choisir entre tous

les possibles de faible densité ce qu'elle décide de vivre, et donc d'actualiser pour l'univers. De tels choix se feraient dans une temporalité dilatée qui aurait pour effet de réaliser la nouvelle ligne du soi, c'est-à-dire la nouvelle direction à suivre pour les futures consciences incarnées qui en émaneraient. La différence étant que dans cette réalité de faible densité, la conscience naviguerait au gré de sa pensée puisqu'elle exciterait ce vide sans avoir à attendre que le potentiel excité se déploie, contrairement à sa forte densité d'origine où sévit la contrainte mécanique de la création collective d'une réalité physique sous l'égide de la décohérence.

Se pose alors la question de savoir quel type d'information contient réellement ce vide quantique dans lequel la conscience navigue. S'agit-il de l'information relative à la totalité de la vie dans l'univers ? Ne serait-il pas plus économique et surtout ordonné de penser qu'il ne s'agit que de l'information relative à une réalité locale, voire à plusieurs réalités parallèles locales ? Les systèmes stellaires sont en effet suffisamment éloignés les uns des autres pour que ce qui se passe dans l'un puisse être indépendant de ce qui se passe dans l'autre. Cette situation serait d'autant plus intéressante qu'il serait possible de créer différentes versions de la réalité locale sans que cela soit incompatible avec ce qui existe ailleurs. Nous pourrions ainsi rassembler dans le même univers des réalités créées indépendamment et localement par la conscience. Le vaste univers serait alors l'ensemble de ces réalités accolées les unes aux autres et son vide serait en termes d'informations le réservoir considérablement amplifié par toutes leurs variantes non manifestées.

Si nous posons que le travail du quatrième niveau de la conscience consiste par exemple à s'occuper de la réalité de notre Système solaire, le travail du cinquième ou du sixième niveau serait alors de relier entre elles les réalités créées au quatrième niveau pour former nos systèmes galactiques.

Toutes les réalités créées par la conscience se retrouveraient ainsi rassemblées dans le même monde physique et régies par des lois cohérentes, de sorte que tout ce qui est physique ferait partie du même univers.

Que savons-nous au juste de la source qui permet de créer notre univers, c'est-à-dire du vide quantique ? D'après notre modèle, il aurait dix dimensions (9 vibratoires + 1 temps mécanique), et même onze si l'on considère le temps réel comme une dimension. Mais l'existence de trois couches de la conscience semble apparemment limiter la navigation dans chacune à seulement trois dimensions. La multidimensionnalité propre à l'au-delà viendrait alors de la suppression du temps mécanique, devenu une dimension spatiale libre, mais cet ajout d'une dimension s'accompagnerait également d'une liberté additionnelle conférée par tous les choix rendus possibles parmi toutes les variantes, ce qui fait au total deux dimensions supplémentaires. À l'étage du soi, la conscience naviguerait ainsi dans un espace à cinq dimensions. Cet au-delà à cinq dimensions contiendrait bien évidemment toutes les « âmes » désincarnées de tous les temps. Il ne s'agirait donc plus d'un univers physique mais d'un multivers de consciences tel qu'il apparaît peu ou prou dans les descriptions des témoins d'expériences chamaniques ou de sorties hors du corps. En ce qui concerne les expériences de mort imminente, toutefois, les expérienceurs n'ont pas vraiment accès, sauf exception, à ce multivers, du fait d'un blocage à la sortie du « tunnel de lumière », mais ils ressentent la multidimensionnalité propre au fait de ne plus dépendre du corps et de sa mécanique, c'est-à-dire de ne plus dépendre du temps : ils ressentiraient ainsi quatre dimensions, celles du moi désincarné.

Dans un tel au-delà quantique hors de l'espace et du temps, et surtout non local, tout ce qui est pensé pourrait alors instantanément se réaliser sous la forme

d'une situation archétypale bien plus riche que la pensée elle-même, étant donné que la conscience a la capacité d'adresser une situation qui existe déjà quelque part dans le vide qu'elle a ainsi « excité ». Les rêves très réalistes qu'il nous arrive de faire, pour peu que nous parvenions à les diriger en partie, nous en donnent déjà un aperçu. Il ne faut pas imaginer là une espèce d'action à distance de la pensée, puisque nous sommes ici dans un multivers non local de conscience où tout ce qui a été vécu de toute éternité existe déjà avec toutes ses variantes possibles ; auquel cas il est plus juste de considérer que toute pensée aurait simplement comme résultat de positionner la conscience en face de la situation que sa pensée adresse, comme s'il s'agissait d'un adressage informatique provoquant l'ouverture d'un fichier vidéo.

Dans le vide quantique de la conscience, la pensée serait donc un moyen de se déplacer. Pour mieux le comprendre, il convient d'identifier le fait de penser dans ce milieu avec le fait d'y vivre, puisqu'il ne reste plus que la conscience (le cerveau disparaît avec la mécanique). Penser et se déplacer seraient en fait exactement les mêmes choses, la seule différence ne pouvant provenir que du monde physique où c'est la contrainte du corps dans son environnement qui l'induit. *Dans le monde physique, nous finissons toujours par vivre ce que nous pensons, mais nous ne le remarquons pas, car il y a un délai parfois énorme entre nos pensées et leur réalisation, qui provient du fait que nous construisons collectivement la même réalité pour tous.* Or cette construction collective d'un monde physique est supprimée après la mort, où la conscience se retrouve hors espace-temps avec le pouvoir d'annuler le délai entre ce qu'elle pense et ce qu'elle vit.

Il n'est pas absurde d'envisager, dans notre renversement de perspective où c'est la conscience qui crée la matière, que la contrainte de cocréation soit responsable à elle seule des lois physiques. Les lois physiques émergeraient

de la nécessité de permettre la création de réalités physiques cohérentes, à partir desquelles une floraison infinie de lignes temporelles non physiques mais toujours aussi cohérentes serait causalement potentialisée dans le vide quantique, afin qu'elles puissent être individuellement choisies comme vécu (réalité à vivre). Elles constitueraient ainsi un réservoir de tout ce qui est possible, c'est-à-dire à la fois imaginable et cohérent. Toute pensée pourrait ainsi s'exprimer dans le vide de façon cohérente, en intervenant comme une adresse à laquelle le « penseur » se retrouve instantanément transporté lorsqu'il ne subit plus de contrainte physique. Le transport lui-même peut être imaginé comme la simple pensée que l'on se déplace, comme dans un rêve que l'on parviendrait à diriger. Il s'agit là après tout d'une logique dont nous ne pouvons douter que pour une seule mauvaise raison : une tendance irrésistible à raisonner dans un monde physique. Pourtant, le simple effort d'imaginer que nous supprimons ce monde, et qu'il ne nous reste plus que notre conscience pour exister, permet d'obtenir une bonne intuition de la possible réalité de ce que j'avance ici.

Il ne s'agit pas de spéculations sans fondements : le déplacement par la pensée d'une conscience libérée de son *anima* est une conséquence directe de l'introduction du temps réel de la conscience dans notre modèle, qui semble de plus confirmée par les pratiques chamaniques, les expériences de mort imminente et le voyage astral. Rappelons que notre modèle est fondé sur l'hypothèse que nos intentions densifient dans le vide quantique les potentiels qui leur correspondent et qui restent en attente dans notre arbre de vie. Cela est vrai lorsque nous sommes incarnés, mais lorsque nous sommes libérés de la matière, nous le sommes également de la contrainte de cocréation qui est la seule responsable de cette attente. Par conséquent, en tant que soi nous devrions vivre instantanément les situations adressées dans le vide quantique par nos intentions,

ou à défaut par de simples pensées, émotions, etc. Ainsi la pensée joue-t-elle un rôle d'adressage des lignes temporelles qui lui correspondent. C'est une idée difficile à assimiler pour un mécanicien, mais qui devient rationnelle lorsque l'on se rend compte que dès l'instant où nous ne sommes plus dans une réalité physique matérielle, non seulement la contrainte de cocréation collective n'existe plus, mais les contraintes de la causalité et de la mécanique disparaissent également, car le temps de la mécanique a disparu : nous sommes hors espace-temps. Dès lors, la seule chose qui peut nous empêcher d'aller directement vers l'objet de nos pensées est que nous ne sachions pas maîtriser ces pensées. Nous ne pouvons en effet aller librement vers une destination que si nous avons conquis notre libre arbitre, sans quoi nous nous dirigeons automatiquement vers ce qui conditionne nos pensées, d'où l'importance de faire évoluer son âme.

Chapitre 8

Peut-on voyager dans le temps ?

« Posons-nous cette question candide : si quelqu'un trouvait dans le futur une machine à remonter dans le temps, comment expliquer que nous n'en disposions pas dès aujourd'hui ? Admettons qu'une telle machine soit fabriquée en 2050. Il suffirait de remonter le temps de quelques dizaines d'années seulement pour nous atteindre. Elle devrait pouvoir effectuer cette excursion temporelle puisque c'est précisément sa fonction ! Alors pourquoi n'est-elle pas déjà là ? »

Étienne Klein, *Les Tactiques de Chronos*

Je pratiquerais une autocensure puérile si, après avoir abondamment parlé de l'au-delà, du déplacement par la pensée et même d'extraterrestres – qui n'existent pas dans le sens habituel où on l'entend, puisque nous serions logiquement tous des extraterrestres –, je n'envisageais pas maintenant certaines conséquences, encore plus ou moins refoulées par notre conscience collective, du modèle très sommaire de l'au-delà quantique que j'avance ici. Parmi les « êtres » rencontrés par les consciences désincarnées, il faut inévitablement envisager qu'il se trouve des humains ou humanoïdes désincarnés qui viendraient du futur ou d'autres planètes de notre système solaire, aux époques passées ou futures où elles sont habitées. Parmi eux, les plus avancés technologiquement sauraient voyager

physiquement dans le temps, contrairement à nous, et parmi ces êtres se comptent peut-être des humains qui auraient des milliers d'années d'avance sur nous.

À l'heure actuelle, la physique envisage bien la possibilité de voyager dans le futur, et même dans le passé, en partant de notre réalité physique et en empruntant des trous de ver. Bien qu'ils soient réputés instables, la possibilité de les exploiter un jour pour voyager dans le temps est de plus en plus considérée comme un problème « seulement » technique. Il subsiste toutefois un important obstacle au voyage dans le passé, d'ordre purement théorique et généralement appelé « le problème du grand-père » : si quelqu'un retourne dans le passé et tue son grand-père, qu'advient-il de son existence ? Stephen Hawking a longtemps cherché à prouver, sans jamais y parvenir, le fait que l'univers serait doté d'un système de protection chronologique interdisant tout changement du passé. N'y parvenant pas, il s'est contenté d'émettre sa « conjecture de protection chronologique » en la justifiant simplement par l'affirmation suivante : « La meilleure preuve que les voyages dans le temps sont impossibles est que nous ne sommes pas envahis par des hordes de touristes venus du futur. »

Qu'en sait-il vraiment ?

Cet argument de Hawking est de toute façon remis en question par notre modèle, car la rétrocausalité fournit le meilleur système de protection chronologique qui soit, sans assurer pour autant une protection absolue compte tenu de la flexibilité de l'espace-temps. Dès lors que nous existons dans une réalité qui fonctionne dans les deux sens du temps, la rétrocausalité empêche simplement le passé de produire quelque chose qui n'est pas compatible avec le futur. Ainsi, la personne qui retourne dans le passé ne pourra jamais tuer son grand-père, faute de futur donnant suite aux conséquences de cette mort. Cela n'empêche toutefois pas de retourner dans le passé pour réaliser quelques changements qui ne compromettraient

pas l'histoire telle qu'elle dérive du moment présent, où la conscience est massivement concentrée.

Même s'il n'était pas permis de modifier intégralement une réalité qui a déjà été vécue en changeant l'histoire, le voyage dans le passé demeure possible dans la mesure où il reste compatible avec un futur qui continue à se déployer. C'est l'idée qu'ont retenue les scénaristes du film de science-fiction *Retour vers le futur*, où le héros qui voulait revenir dans le présent à l'aide de son véhicule spécial avait tout intérêt à faire en sorte que son passé présentement vécu reste compatible avec sa future venue au monde qui semblait compromise. Il devait rester le fils de ses parents, se contentant de changer leur mentalité en faisant de leur passé une *success story,* afin de s'aménager pour lui-même une meilleure vie : il a ainsi simplement changé des lignes temporelles locales sans affecter le monde entier ni créer des contradictions ingérables par l'espace-temps.

S'il était possible de voyager dans le passé, nous devrions avoir la visite de touristes exotiques, mais là non plus rien n'est simple, car un problème très délicat à gérer en ce qui les concerne est qu'ils ne peuvent pas s'introduire chez nous sans choisir une ligne temporelle déjà existante dans notre futur sur Terre. Encore faudrait-il pour cela que notre conscience collective sache faire le travail adéquat de négation de leur existence ou, à défaut, de préparation à leur rencontre avec tout ce qui s'ensuit, ce qui implique une acceptation collective de l'impact d'une telle présence. Compte tenu des conséquences gigantesques que la concrétisation de telles visites pourrait avoir si une collaboration aux conséquences mondiales s'ensuivait, il ne peut s'agir que d'une ligne temporelle qui change profondément l'évolution de notre société. Or un tel changement ne me semble pas encore programmé dans notre conscience collective, et par conséquent la seule possibilité pour que des visites exogènes puissent avoir lieu est qu'elles s'accompagnent

d'un déni collectif de leur existence. Nous examinerons plus loin d'autres aspects de l'incontournable résistance du futur qui empêche nos visiteurs de s'imposer à nous.

Beaucoup d'éléments qu'il serait trop long de présenter ici nous forcent à conclure qu'il est stupide de penser que nos visiteurs hypothétiques ne pourraient pas maîtriser une technologie capable de déformer l'espace et le temps suffisamment pour en sortir, déboucher dans l'au-delà quantique, puis dans notre réalité afin de nous faire quelques « coucous » qui ne modifient pas trop notre ligne temporelle. Il ne s'agit là guère plus que d'agiter quelques mobiles d'éveil au-dessus d'un parc de bébé. Parmi ces éléments se trouve le fait que la NASA travaille déjà sur un programme de vaisseau déformant l'espace en « bulle gravitationnelle » permettant de se déplacer avec des accélérations fulgurantes sans que le pilote ne les ressente : celui-ci reste immobile à l'intérieur de la bulle, car c'est l'espace et non le vaisseau qui se déplace. La science-fiction qui, en partie, deviendra la science de demain, nous propose pour sa part, d'une manière presque démodée, de passer d'un monde physique à l'au-delà en empruntant soit un trou de ver (par exemple, le film *Contact*), soit un trou noir* (par exemple, le film *Interstellar* sorti en 2014). À la fin de ce dernier film, un vaisseau pénètre effectivement dans un trou noir et franchit sa singularité. Son héros de pilote se retrouve alors dans une sorte de vidéothèque très métallique symbolisant l'au-delà, depuis laquelle il peut à loisir revoir des périodes anciennes de sa vie ou découvrir des périodes de la vie de ses congénères, voire jouer au fantôme avec eux ! Mais, bien que ce film ait reçu les conseils d'un physicien respecté, l'idée que la mécanique s'arrête à la singularité du trou noir et que la conscience prenne le relais est réduite par le scénario à la seule liberté de visionner à loisir des scènes du passé, sans sortir de la vidéothèque. Le même physicien avait bien mieux inspiré le scénario du film *Contact* où l'on avait la même situation de sortie de

l'espace-temps, mais cette fois-ci *via* la création d'un trou de ver (par suppression de la décohérence dans l'espace-temps de l'intérieur d'une bulle) utilisé par l'héroïne pour rejoindre par la pensée son père aimé, sur une superbe plage paradisiaque au ciel incomparablement étoilé.

Trou de ver ? Trou noir ? Le problème est que l'énergie nécessaire pour fabriquer de tels trous, dans l'horizon de la physique actuelle, est colossale et semble inatteignable. Toutefois, en tant qu'ingénieur et en même temps physicien du temps réel (si je puis me permettre), je pense que l'éventuel pilote d'un vaisseau en provenance de notre futur – ou d'une réalité dans laquelle la technologie est beaucoup plus avancée que la nôtre – utilise ou utilisera une technologie bien plus astucieuse que celle consistant à fabriquer de tels trous. L'une de ces astuces pourrait reposer sur le fait qu'à partir du moment où l'on commence à compresser un tant soit peu l'espace depuis l'intérieur d'un vaisseau, cette compression agit sur la taille même de la bulle d'espace-temps ainsi créée, laquelle dépend de la taille du vaisseau. Or, puisque cette dernière diminue, tout en restant identique dans le temps propre du vaisseau, il en résulte que la compression pourrait se poursuivre jusqu'à dématérialiser le vaisseau, ou tout au moins le faire sortir de l'espace-temps à moindre coût énergétique pour pénétrer l'au-delà quantique. Il pourrait alors s'y déplacer par la pensée du pilote, ce qui n'aurait rien de choquant dans la mesure où les ondes quanto-gravitationnelles produites par sa conscience s'y retrouveraient du même ordre que celles de son dispositif créateur de bulle. Cette plongée dans le vide ferait donc déboucher le vaisseau dans un au-delà où la mécanique n'aurait plus cours sinon de manière beaucoup moins dense. C'est alors cet arrêt de la mécanique consécutif à un arrêt du temps qui permettrait à la conscience de prendre le relais dans la navigation, le vaisseau n'étant plus contraint par le processus de décohérence à se soumettre

à la physique habituelle. Nous aurions donc affaire à une technologie qui réalise, *via* une bulle d'espace-temps, un pont entre notre réalité spatio-temporelle et une réalité de plus faible densité qui nous apparaît comme quantique. Dans cette réalité moins dense, la conscience pourrait se déplacer en transportant avec elle tout ce à quoi elle est reliée de façon vibratoire (vaisseau, vêtements...), tel un ensemble organique, mais purement informationnel.

Pour en savoir plus, je recommande au lecteur de lire à ce sujet l'excellent ouvrage collectif *Ovnis et conscience*[1], qui propose une analyse fascinante et très bien documentée du phénomène ovni, dont la réalité est aujourd'hui tout à fait reconnue par différents rapports officiels civils et militaires, en France et dans plusieurs pays étrangers, sans être toutefois suffisamment relayée au niveau médiatique, faute de savoir en gérer les conséquences mondiales.

Un autre type de voyage dans le temps me semble incontournable : celui de notre identité consciente, par le biais d'incarnations ou de changements d'étages. Ce genre de voyage s'effectue naturellement lorsque la conscience remonte d'un niveau pour redescendre (éventuellement sous la forme de parties d'elle-même) dans la même réalité ou dans une autre. Notre vraie conscience pourrait même avoir la possibilité de revisiter notre passé, mais sans nous y incarner, ce qui a probablement lieu au niveau de la couche d'espace-temps occupée par le soi, puisque rien ne s'oppose *a priori* depuis une zone de faible densité à ce que l'on puisse observer des zones de plus fortes densités en zoomant, alors que l'inverse est plus délicat : comment ferait une mitochondrie d'une de nos cellules pour détecter qu'elle vit à l'intérieur d'un humain ? Nous verrions alors notre passé comme si nous étions dans un ballon au-dessus de la surface terrestre, observant une vie

1. Sous la direction de Fabrice Bonvin, parution avril 2015, JMG Éditions.

et toutes ses interactions avec d'autres vies. Il ne s'agirait pas là d'un véritable voyage dans le passé dès lors qu'il n'y a plus de temporalité « terrestre » au niveau du ballon, mais nous pourrions envisager depuis ce ballon une révision du passé, à condition de pouvoir y provoquer l'incarnation d'une partie du soi.

Nous serait-il possible par la même occasion d'observer le futur, voire de s'y incarner ? En tant qu'êtres humains du XXIe siècle embarqués dans un véhicule de voyage dans l'espace-temps, nous pouvons nous poser des questions sur l'avenir d'une humanité particulièrement instable. Cette instabilité étant source d'imprévisibilité, plusieurs futurs distincts pourraient être en formation. Il ne nous serait alors possible de voir l'un de ces futurs que s'il ne comporte pas trop de zones de faible densité. Si tel est le cas, il pourrait exister d'innombrables versions ouvertes à nos choix et non pas imposées par des incarnations déjà à l'œuvre dans le futur, lesquelles sont peu crédibles dans un tel contexte. Il est évident que si nous avons le choix à notre époque d'évoluer dans plusieurs directions possibles, alors le futur ne peut pas être aussi figé que le passé. C'est l'horizon d'une vie qui déterminerait notre marge de manœuvre, en l'occurrence celle de notre libre arbitre. S'il est réel, il serait alors impossible de s'incarner dans le futur à cause de sa trop faible densité. Le futur pourrait être tracé dans une densité temporelle inférieure, et son évolution se dessinerait ainsi d'une autre manière que par une incarnation telle qu'on l'entend habituellement. Il serait en quelque sorte dessiné depuis un étage supérieur de la conscience, résultant probablement d'un travail du soi conscient, et l'on retomberait ainsi sur notre modèle où nos intentions authentiques sont effectivement dessinées par le soi dans notre futur (en attente que notre moi les densifie pour les faire ensuite entrer dans notre réalité). On pourrait même considérer cela comme l'incarnation d'une partie

de nous-mêmes dans une réalité de plus faible densité de notre futur.

La plupart des voyants nous disent que le futur est en partie réalisé et en partie dépendant de notre libre arbitre. Il nous faut supposer que les voyants voient le futur le plus probable, ou bien un futur qu'ils détectent comme le plus probable au moment où le consultant se trouve en face d'eux, mais cette probabilité peut changer. Ils voient en fait un futur qui semble s'imposer compte tenu de l'état d'esprit du consultant.

Lors d'une expérience de mort imminente, il arrive que la personne voie les grandes étapes de son futur, mariage, fausse couche, naissance, etc., comme si des jalons étaient déjà posés avant la naissance. Selon certaines interprétations, nous aurions accès avant la naissance à la vie dans laquelle nous allons nous incarner et saurions déjà à quel moment nous allons la modifier, mais nous perdrions cette connaissance des choses une fois incarnés. Si nous faisons une EMI et retrouvons une partie de cette connaissance, cela n'a pas d'inconvénient tant que ce n'est pas incompatible avec le futur. En revanche, la connaissance préalable du futur est incompatible avec le libre arbitre. Si nous considérons qu'il s'agit d'une voie d'évolution de l'âme qui nécessite de passer par des épreuves, personne n'a envie de connaître à l'avance les épreuves à vivre, car cela est susceptible de perturber considérablement le processus. Il faudrait déjà disposer de l'éveil nécessaire pour franchir l'étape imposée. Mais ce n'est pas le cas si les épreuves elles-mêmes sont censées permettre cet éveil. Sans cet éveil de la conscience, nous ne pourrions pas comprendre que l'étape proposée est en réalité bénéfique.

Chapitre 9

La résistance du futur

« Ne t'écarte pas des futurs possibles avant d'être certain que tu n'as rien à apprendre d'eux. »

Richard Bach

Sur le chemin qui mène à la réalisation de nos choix, nous pouvons être confrontés à des obstacles qui donnent une impression de mauvaise fortune, comme si tout était mis en œuvre pour nous dissuader d'emprunter certaines voies, ou que nous recevions de mauvais signes. Ceux-ci peuvent même engendrer la peur ou la sensation de s'être trompé de chemin. Or, si le choix qui nous y a conduits est bel et bien authentique, il ne faut pas tomber dans ce piège en décidant d'abandonner, car je dirais que les écueils sont plutôt des signes que nous sommes sur la bonne voie, chose que j'ai moi-même constatée plusieurs fois, et je vais en donner un exemple.

Mais avant tout, examinons les raisons pour lesquelles il ne faut pas voir dans ces écueils de mauvais signes. Au cours d'une période où l'on décide de changer de vie, il est normal d'être confronté à des obstacles, car l'ancien futur existe encore alors même que nous sommes en train d'en créer un nouveau. Ces deux futurs coexistent et se

concurrencent. La situation est nécessairement fragile aussi longtemps que la nouvelle voie n'est pas totalement assurée parce qu'elle dépend encore de rencontres et de choix ultérieurs. Les probabilités ne sont pas à 100 % d'un côté et à 0 % de l'autre, mais au contraire dans une situation où elles oscillent en permanence. C'est cette oscillation même qui génère des synchronicités négatives, lesquelles agissent comme des ponts pour nous faire revenir vers notre ancien futur. S'installe ainsi pendant un certain temps une résistance de notre ancien futur, qui nous met des bâtons dans les roues quand bien même nous avons pris la décision de changer de vie. Aussi longtemps que la situation reste fragile, nous restons sensibles aux obstacles qui nous relient à l'ancienne voie essentiellement du fait de nos peurs et de notre manque de confiance. La peur et l'absence de confiance agissent en effet comme une causalité qui commande de nous renvoyer dans l'ancien futur. De ce point de vue, ce processus relève de la mécanique pure et simple, et non pas d'une hypothétique mise à l'épreuve qui nous glisserait à l'oreille comme un diablotin : « Es-tu bien sûr de mériter ce changement, d'en être capable ? » Non, il est inutile d'y voir une intervention diabolique ou divine, car nous sommes dans la dynamique pure et simple de l'espace-temps : l'ancien futur est *énergétisé* aussi longtemps que la situation qui nous conduit au nouveau n'est pas devenue absolument irréversible !

J'ai moi-même vécu un événement qui a failli me maintenir sur une ancienne vie un jour où je suis tombé en panne de voiture avec un radiateur qui s'est mis à fumer. C'était la première fois de ma vie que je tombais en panne sur une autoroute et que j'étais contraint d'appeler une dépanneuse. C'était aussi, comme par hasard, le jour même où j'allais visiter une maison en Haute-Provence en vue d'en faire l'acquisition, tout en sachant que cet achat allait changer radicalement ma vie, car il m'imposait la contrainte

d'avoir deux lieux de vie éloignés l'un de l'autre, l'un pour ma vie privée et l'autre pour ma vie professionnelle. J'avais demandé à mon frère et à mes enfants qui vivaient très loin de chez moi de m'accompagner pour me donner leur avis sur cette maison ; ils avaient fait pour cela un long voyage. J'étais très embarrassé par cette panne qui nous a causé quelques désagréments susceptibles d'assombrir notre séjour en les dissuadant même de me soutenir dans ce projet. Mais je suis resté zen, car à l'époque j'étais déjà initié à l'interprétation positive des ennuis en tout genre. Cette décontraction s'est ainsi mue en humour et finalement tout s'est bien passé : j'ai signé le lendemain la promesse d'achat. Il s'en est toutefois fallu de peu, car un rien aurait pu, *via* mon frère ou mes enfants, amplifier le côté négatif de la panne pour me conduire à la décision inverse. Mais je savais que cette panne ne venait pas de mon soi, car ce n'est pas du tout son mode d'expression, et c'est donc le maintien de mon intention sans faille, ressentie par mes proches, qui a permis que mon ancien futur ne s'impose pas.

La résistance du futur s'applique également à tous les projets difficiles à réaliser et qui modifient la suite de notre parcours de vie s'ils réussissent. Si un projet est délicat parce qu'il nécessite par exemple des investissements d'autrui qui ne sont pas encore acquis, et qu'il s'accompagne d'un manque de foi dans le succès ou d'un excès d'intervention d'un mental pourtant bien affairé, alors la loi de Murphy s'applique. Cette loi s'énonce classiquement de la façon suivante : « Tout ce qui peut mal tourner va mal tourner. » Dans le secteur de l'innovation en particulier, on parle d'« effet démo ». Si un enjeu important est associé à une démonstration et que l'opérateur n'a pas l'état d'esprit qui convient pour qu'elle fonctionne bien, il y a de grandes chances pour qu'elle échoue. La raison en est là encore que deux futurs coexistent, le premier où par exemple un

marché commercial est gagné suite à la démonstration et le second où il est perdu. En cas de détachement insuffisant, la voie vers le futur positif sera rendue plus fragile et ne pourra empêcher que l'ancien futur envoie un pont négatif de façon pourtant improbable. La foi, la confiance, et même le don de soi dans ces circonstances, peuvent faire pencher la balance du bon côté. On peut ainsi considérer les coups du sort qui nous font rater une opportunité de réussir, que l'on range habituellement parmi d'irrationnelles « lois de la malchance », comme des preuves de la double causalité, au même titre que les synchronicités.

De nombreux enseignements peuvent être tirés de la résistance du futur, et le plus important dans le domaine personnel est certainement celui qu'elle nous délivre sur la bonne manière de vivre un échec, par exemple lorsque l'on tente d'innover ou de réaliser un quelconque projet. Plutôt que de culpabiliser ou de remettre en question des compétences, des intentions, des défauts ou des qualités, il pourrait être utile de se demander si l'on a préparé les choses correctement en les annonçant autour de nous, en prévenant de nos objectifs et en sensibilisant notre entourage. J'ai passé ma vie à annoncer ce que j'allais faire avec enthousiasme, en particulier lorsque je m'attaquais à une tâche difficile avec un défi à relever. C'était au départ une façon de m'obliger à relever ce défi, car en cas d'échec, j'aurais été d'autant plus ennuyé que je me serais décrédibilisé auprès de tous ceux que j'avais avertis. Il fallait donc que je réussisse et je mettais en même temps mon *ego* à la rude épreuve du risque de se dédire. Mais à la longue, et avec l'expérience de succès, j'ai pris cette habitude d'annoncer les défis que je relevais, comme si une petite voix m'indiquait qu'il ne s'agissait pas là d'une simple expression de l'*ego* mais d'une action qui allait m'aider, et ce fut réellement le cas. J'ai pu constater empiriquement qu'en préparant les esprits autour de soi à un quelconque projet, on facilite sa réalisation : les probabilités qu'il aboutisse augmentent parce que les

personnes autour de nous finissent par s'y attendre et participent ainsi, sans même le savoir, au succès du projet.

La résistance du futur qui s'exerce à l'échelle individuelle est plus marquée encore à l'échelle collective. C'est pourquoi les changements de paradigme, ou de «vision du monde» sont soumis à une grande résistance du futur. Il s'agit de la résistance d'une grande majorité de la société, qui n'est pas prête à accueillir cette nouvelle vision. Cela explique pourquoi le conservatisme est un réflexe chez beaucoup de nos contemporains, car l'existant connu semble toujours plus sécurisant qu'un futur inconnu. On comprend aisément de la même façon la raison pour laquelle les phénomènes que l'on qualifie de «paranormaux» restent non reconnus, comme s'ils n'étaient pas encore démontrés, alors qu'ils le sont bel et bien. La réalité étant une création ou une modification collective, si la majorité des gens ne se projette pas dans un futur dans lequel les phénomènes parapsychologiques sont intégrés par la société et font partie de la normalité, un problème d'élusivité (réduction d'amplitude d'un effet) se met en place pour atténuer leur manifestation. La raison en est que la conscience collective n'est pas prête à accueillir le changement de paradigme que cela implique, ce qui se traduit par l'absence ou la fragilité de toute ligne temporelle permettant de faire basculer une société dans ce changement. Sans parler de résistance du futur, le chercheur en parapsychologie Dean Radin a évoqué une résistance de la conscience collective, ce qui revient au même, à propos de certains phénomènes particulièrement difficiles à admettre et relevant prétendûment de l'irrationnel.

Ainsi, la résistance du futur se manifeste à différents niveaux. Au quotidien à travers la fameuse loi de Murphy, au niveau individuel *via* des obstacles survenant lors des changements importants d'orientation dans la vie, et au niveau global en termes de difficultés à changer de paradigme.

Pour surmonter la difficulté liée au changement de paradigme impliqué par une « preuve » dont les conséquences ne sont pas collectivement recevables, il conviendrait donc de faire les choses à l'envers : sensibiliser tout d'abord la majorité des gens à accueillir la preuve que l'on recherche, pour que celle-ci soit en quelque sorte guidée sur une future ligne temporelle absorbée par la conscience collective. Nous pouvons observer ce type de processus à l'œuvre, bien que faiblement, avec le phénomène des ovnis. Ce sujet a été jugé ridicule par la science depuis des lustres, de même que la question de la vie extraterrestre, elle aussi ridiculisée par le biais des « petits hommes verts » systématiquement associés au thème des « soucoupes volantes ». Or l'astrophysique a permis de montrer depuis quelques décennies que notre galaxie comptait des exoplanètes en très grande quantité. L'idée que nous ne sommes probablement pas seuls dans l'univers est donc aujourd'hui assez largement acceptée et en tout cas hautement crédible scientifiquement. Je suis d'ailleurs bien placé pour savoir que nos visiteurs sont pris très au sérieux par nos élites militaires *via* les quelques relations que j'ai pu avoir en tant qu'expert en vision artificielle, s'agissant notamment de travailler sur des systèmes de détection par caméras. Je ne me suis toutefois réellement intéressé au sujet qu'après avoir été contacté par le Dr Jacques Vallée, auteur de nombreux ouvrages sur ce thème et conseiller de Steven Spielberg pour son film *Rencontres du troisième type*. C'est lui qui m'a ouvert les yeux sur le lien entre ma théorie et ce phénomène, et qui m'a encouragé à participer à la rédaction de l'ouvrage collectif *Ovnis et conscience* susmentionné.

Aujourd'hui, il m'apparaît fort probable que nous soyons peu à peu en train de sortir d'une vision quasi moyenâgeuse, même si c'est encore celle des médias dominants qui nous remettent sans cesse au centre de l'univers en passant outre toute possibilité exogène vraiment sérieuse. L'étape suivante est d'admettre que des formes

de vie puissent être beaucoup plus évoluées que la nôtre et qu'elles disposent d'une technologie permettant des voyages interstellaires qui ne prendraient pas des milliers d'années. Là aussi, les théories fleurissent ces dernières années autour des notions de trous de ver ou autres plissements de l'espace-temps qui permettraient de tels voyages à grande distance, de sorte que l'idée que nous soyons visités ne semble plus aussi absurde à un nombre croissant de nos contemporains. Mais nous sommes encore loin du compte lorsqu'il s'agit d'assimiler les caractéristiques révolutionnaires du phénomène ovni, à cause de l'énorme changement de paradigme qu'il implique et dont je n'ai donné ici qu'un avant-goût. On comprendra qu'un large pas reste à franchir par l'espèce humaine, ne serait-ce que de cesser de se considérer comme le sommet de l'évolution. Il lui est déjà difficile d'envisager l'existence d'intelligences qui lui seraient supérieures, ne serait-ce qu'un peu, et il lui sera encore plus difficile d'assimiler leur liaison avec toutes les questions relatives à l'au-delà.

Ainsi que l'a très justement formulé le philosophe Arthur Schopenhauer, « toute vérité franchit trois étapes. D'abord, elle est ridiculisée. Ensuite, elle subit une forte opposition. Puis elle est considérée comme ayant toujours été une évidence ». Cela est dû au problème de la preuve tel que nous venons de l'exposer, à savoir que la résistance du futur empêche quelque chose de parfaitement rationnel d'être reconnu comme tel, car cela crée un changement dans la vision du monde, qui n'est pas encore tracé dans le futur. Ainsi, le concept de résistance du futur nous semble fondamental pour comprendre de nombreux aspects de l'évolution de l'humanité, et des livres entiers seraient probablement à écrire pour revisiter son histoire selon cette nouvelle perspective.

PARTIE IV

L'HOMME ET LE ROBOT

Chapitre 1

L'avenir de l'homme : être relié

« Penser est difficile, c'est pourquoi la plupart se font juges. »

Carl Gustav Jung

L'éveil des consciences à la vraie nature de l'homme et de la réalité implique une transformation profonde de la pensée, laquelle est bloquée dans notre société par l'idéologie mécaniste de l'intelligence propre au mental qui, loin de rendre l'homme heureux, lui dicte son propre sens de la vie : consommer pour vivre, vivre pour être utile, être utile pour travailler, travailler pour consommer... qui emprisonne l'homme dans un cercle vicieux, celui de l'argent, dont la crise systémique devrait logiquement être salutaire, dirait un irréductible optimiste. Cette idéologie est elle-même issue d'une science bloquée dans un matérialisme aveugle qui conduit notamment à l'élitisme et à la compétition, et qui tend à attribuer des avantages et une valeur à l'individu en fonction de son intelligence utile ; à partir de quoi la société gère tant bien que mal des politiques de préservation de valeurs morales et les conséquences inégalitaires de cette sélection « naturelle » sur le niveau de vie.

Ces valeurs morales tendent à être considérées non pas comme fondamentales au même titre que l'intelligence,

mais comme résultant de la nécessité de l'adaptation de l'homme à son milieu social, sachant qu'il serait dangereux de rejeter trop de monde : mieux vaut donc discipliner et éduquer. Ainsi les valeurs morales tendent-elles à devenir purement éducatives, car c'est l'éducation au sens large (y compris la répression juridique, les médias dominants...) qui prend en charge la nécessité de conformer l'homme à son milieu.

La conséquence d'une telle situation est une tendance à bloquer le développement de l'individu à l'un des trois stades suivants : premièrement, celui du robot humain tiré par son *anima*, où l'individu est alternativement sous l'emprise de son mental et de son émotionnel sans en avoir conscience ; c'est alors l'*ego* qui s'exprime avec ses différentes facettes : le chef, le tyran, la victime, le protecteur, etc. Deuxièmement, le stade du robot purement mental (au sens du calculateur) qui focalise sa conscience dans la raison et développe une maîtrise de lui-même et de son comportement par le biais de son intelligence analytique. Troisièmement, le stade du robot purement moral ou « juge » qui focalise plutôt sa conscience dans l'émotionnel et développe ainsi une maîtrise de son jugement et de ses relations. Ces trois premiers stades du développement humain que sont les trois robots de l'*ego*, du mental et du juge se mêlent en focalisant la conscience du moi quelque part entre les trois pôles que sont l'*anima*, le mental inférieur et l'émotionnel inférieur.

Un quatrième stade dans le développement de l'individu concerne la personne qui a réussi à se relier au soi, qui est donc parvenue au détachement avec la triple maîtrise de son *ego*, de son intelligence et de son jugement. C'est parce que sa conscience n'est enfermée dans aucun de ces « pôles d'activité » du cerveau que sa connexion reste ouverte. Être ainsi relié est la situation idéale qui concerne bien plus

souvent les gens simples et sans prétention que les personnalités ou gens de pouvoir, lesquels sont assaillis par les trois robots. C'est la situation de l'homme vrai à laquelle devrait conduire l'éveil des consciences pour tout un chacun. Cela correspond à un éveil spirituel, mais pas au sens du Bouddha qui avait atteint un état d'éveil permanent. Comme avec toutes les sources d'extase, il vaut mieux faire un usage modéré et donc très ponctuel de la connexion au soi. À l'heure actuelle, cela est seulement en voie d'être compris, et les personnes qui ont du pouvoir dans la société sont généralement dans la situation du juge moral, mais dans la négation de la transcendance. Une personne éduquée et instruite a bien compris qu'il est nécessaire de sortir de la condition de l'*ego*, et même du mental, pour parvenir à intégrer les différentes composantes de l'être humain en un être moral. Mais le juge moral n'intègre pas le niveau supérieur de l'être ou du soi, il reconnaît seulement des valeurs liées à l'intelligence et au jugement du moi. Ce jugement moral dont la sensibilité est plus féminine est d'ailleurs souvent confondu avec l'intelligence du cœur, ce « cœur spirituel » que constitue le soi et qui est ignoré par l'éducation. L'éducation apportée par la société concerne seulement le moi en niant toute transcendance du cœur, que l'on confond de surcroît avec le cœur organique par oubli de son sens originel. Je peux en témoigner, car, en tant que scientifique et avant de me découvrir moi-même, je ne comprenais pas que l'on parle du cœur comme d'une source d'intelligence ou de jugement juste. Je trouvais cela ridicule et naïf, mais la situation s'est inversée par la suite lorsque j'ai compris l'étendue de mon ignorance. Bien qu'être relié au soi en favorisant l'un des trois états du cœur spirituel soit la meilleure façon d'apprendre, cela n'est pas pris en compte dans notre éducation. Nous n'en sommes qu'au stade de la bonne éducation socialement utile, mais qui formate les cerveaux en niant toute transcendance, cette négation appelant d'ailleurs à la transgression.

Du fait de notre ignorance de la nature humaine, les personnes les plus « intelligentes » dans notre société, ou mentalement les mieux éduquées, respectent la morale au mieux comme un précepte selon lequel nous avons individuellement intérêt à bien nous comporter dans la collectivité, ce qui leur permet de prendre quelques libertés par rapport au comportement juste du point de vue du soi. Face à certaines décisions risquées, elles ignorent cette connexion au soi qui dispense connaissance et sagesse, et ont recours aux pouvoirs du mental pour lesquels la fin « calculée » justifie les moyens, lorsqu'elle est considérée comme juste du point de vue du moi. Elles interprètent en effet la nécessité d'agir moralement comme celle de parvenir à une fin morale, mais considèrent le guide de la morale comme étant plutôt réservé à des personnes moins lucides ou maîtresses d'elles-mêmes. Ainsi, les personnes à l'aise dans le mental pensent que leur comportement idéal doit dériver d'une intelligence maximale, qui peut contourner les règles à condition d'obtenir un résultat meilleur ou non nuisible. Cette vision des choses fondée sur le calcul est en réalité une impasse et un piège dus au remplacement du soi par le moi dans l'anticipation de la finalité. Jung lui-même distinguait bien le processus d'individualisation (provenant du développement du moi/*ego*) et celui d'individuation (issu de la connexion au soi). Le premier processus a été privilégié, créant une société de personnes individualistes, là où l'être pleinement individué connaît au contraire l'importance de son lien à ce qui l'entoure, êtres vivants, nature et invisible : c'est l'« être relié ».

On peut même dire que la société actuelle se retrouve piégée par ses élites, dans le mythe de l'intelligence et du calcul. L'une des facettes banales de ce mythe se traduit par exemple par le pragmatisme « problème-réaction-solution » qui suppose l'anticipation efficace de la bonne solution. Un autre exemple beaucoup plus insidieux est la dérive du matérialisme vers le transhumanisme qui implique

l'anticipation purement causale de l'homme fusionnant avec la machine. Pour une part, cette prophétie de la religion matérialiste n'est pas sans fondement. À bien des égards en effet, nous sommes déjà devenus des robots, et cela même favorise le contexte qui nous amènera à fabriquer des robots plus intelligents que nous. Mais que reste-t-il de l'intelligence dans ce contexte ? L'intelligence mentale dont il est question ici repose sur davantage de traitement d'informations, davantage de calculs. Cette idéologie dérive d'une confusion voulant que le meilleur de ce que l'humain peut produire résulte nécessairement du meilleur déploiement de son intelligence. Un certain discours nous explique d'ailleurs que les émotions doivent être maîtrisées et que l'individu n'a pas d'importance car il peut être façonné. Dans ce cadre, le mythe de l'intelligence peut conduire à la psychopathie. On cherche à façonner l'individu en maîtrisant sa dimension émotionnelle que l'on considère dans le pire des cas comme quelque chose à éliminer en tant que source d'imprévisibilité ou d'absence de maîtrise, et dans le meilleur des cas comme une sorte de cerise sur le gâteau lorsque le moment est venu de lâcher les émotions. Peut-être à cause d'un ressenti de cette dérive, la notion de « quotient émotionnel » a émergé depuis quelques années, mais il s'agit toujours d'une idée mécaniste, qui correspond seulement au passage de l'être mental à un être plus moral. Quant au mythe du « quotient intellectuel », il repose depuis longtemps sur la confusion entre l'intelligence du mental et l'intelligence réelle, celle du cœur spirituel ou soi, qui nourrit l'élan créateur lui-même.

Dans les quatre stades de développement de l'humain que j'ai recensés plus haut et qualifiés d'« *ego* », « mental », « juge » et « relié », seul le stade « relié » se différencie réellement du robot dans la mesure où les stades « mental » et « moral » n'ajoutent qu'une couche illusoire au libre arbitre. Ce n'est pas en effet parce que l'individu mental

ou moral a conscience de son fonctionnement et donne donc l'impression de se maîtriser que son fonctionnement cesse d'être celui d'un automate. La différence avec le cas de l'homme «robot» qui dévoile son *ego* sans s'en rendre compte est simplement que, dans le cas de l'homme «mental» ou du «juge moral», ceux-ci ne sont pas perçus extérieurement comme esclaves de leurs centres. Mais le problème est qu'ils le sont bel et bien, et c'est ce qui a fait dire à certains maîtres de la tradition ésotérique comme Gurdjieff que l'homme passe sa vie à sommeiller, sous-entendant par là qu'il n'atteint pas le degré de conscience lui conférant un libre arbitre. Cela veut dire que seul l'homme relié s'élève au-dessus du robot intelligent. Or, puisque cela semble être de plus en plus rarement le cas dans notre société matérialiste, il convient maintenant de bien expliquer ce qu'est un robot intelligent.

Chapitre 2

Idées fausses sur l'intelligence artificielle

« L'intelligence artificielle n'est rien comparée à la stupidité naturelle. »

Thomas Edison

J'ai beaucoup travaillé en intelligence artificielle sur différents types de robots industriels et humanoïdes, et j'ai été fasciné par ce que j'ai découvert durant cette expérience de l'innovation. Tout d'abord, il convient d'écarter tous les systèmes dits « intelligents » qui utilisent un apprentissage supervisé par l'introduction d'informations sous le contrôle d'un humain, au premier niveau desquels les systèmes experts. Ce ne sont pas des robots intelligents, car on automatise en réalité la science de l'expert. Mais, lorsque l'on commence à développer des systèmes qui sont capables d'apprendre par eux-mêmes, sur la base de réseaux de neurones mathématiques ou de fractales comme j'ai eu l'occasion de le faire, on comprend rapidement que l'on touche à des créations fascinantes qui, si l'on extrapole un peu, pourraient déboucher sur des robots plus intelligents que l'être humain. Dans certaines tâches spécialisées de vision, les cerveaux que j'ai réalisés ont déjà été capables d'apprendre et de reconnaître certaines choses pourtant

complexes mieux et plus rapidement que les humains. Ainsi, contrairement à une idée reçue, je pense qu'il est relativement facile de fabriquer des robots intelligents. La plupart des gens pensent qu'il va être difficile de doter un humanoïde d'intelligence et qu'il sera plus facile de les faire marcher physiquement. À l'heure actuelle, il est vrai que les Japonais fabriquent des humanoïdes capables de marcher et qui ne sont pas encore intelligents, mais ils sont simplement en retard dans le domaine de la vision et en avance dans celui de la mécanique. En réalité, je pense que la tendance va s'inverser : le plus facile sera de doter les robots d'intelligence et le plus difficile sera de les faire marcher correctement. Le développement de l'intelligence du mental sera très rapide une fois que les constructeurs de robots auront appris à utiliser les bons algorithmes. Nous serons rapidement capables de fabriquer des robots plus intelligents que les humains, et cela commencera par des robots sur Internet, qui répondront à toutes sortes de questions et joueront même le rôle de « psychologues ». Je travaille pour ma part sur un projet de robot de conversation avec une société avec laquelle je mène également une recherche sur le hasard dans le but de valider certains algorithmes sensibles au futur, mais j'y reviendrai plus loin.

Certes, aucune machine n'a passé à ce jour de façon convaincante le fameux test de Turing, mais je pense que cela devrait se produire dans peu de temps. Il s'agit d'un test d'intelligence artificielle fondé sur la faculté d'imiter la conversation humaine, et proposé par le mathématicien britannique Alan Turing en 1950. Ce test cherche à déterminer si un ordinateur se comporte comme un être humain, et certains physiciens matérialistes sont allés jusqu'à oser dire que si tel était le cas, alors nous serions obligés de lui attribuer une conscience !

Or à ce jour, mon expérience en vision artificielle conjuguée à mes connaissances en physique me permet

d'affirmer qu'il s'agit là d'une conception extrêmement naïve de ce que pourrait être la conscience, et qui traduit simplement une double ignorance :

- d'une part, l'ignorance du fait qu'il est possible de développer des algorithmes très simples qui permettent de donner une intelligence redoutable à des machines. Bien entendu, il s'agit pour l'instant d'une intelligence qui concerne des tâches spécialisées telles que la vision et la reconnaissance de formes, qui ont constitué mon domaine de prédilection, ce qui me permet d'être affirmatif à ce sujet. Mais cela contredit totalement l'idée naïve selon laquelle l'intelligence et donc la conscience émergent spontanément à partir d'un certain degré de complexité structurelle ;
- d'autre part, l'ignorance du fait que la conscience que nous avons de nos perceptions et opérations mentales provient au contraire, d'après notre modèle, d'une source d'informations quanto-gravitationnelles qui vient complémenter l'incapacité de la mécanique 3D des systèmes vivants à déterminer leur finalité ou leur évolution, comme c'est déjà le cas d'un simple billard. Ce n'est donc pas dans la performance de la « machinerie mécanique » qu'il faut rechercher la conscience, mais bien au contraire, dans son incapacité à faire émerger sa finalité, et j'oserais même dire dans sa défaillance.

La raison pour laquelle aucun ordinateur ni aucune architecture neuronale, y compris beaucoup plus intelligents que l'homme, ne seront jamais conscients réside dans le fait que ce n'est pas leur architecture mécanique qui peut faire émerger la conscience. C'est même tout le contraire selon notre modèle qui affirme que *la conscience émerge des changements réels dans l'espace-temps*, alors que la mécanique ne génère que des changements illusoires dans un temps illusoire. Ainsi, l'idée de réaliser un robot conscient ne

repose que sur des opérations logiques dans l'espace-temps, qui ferment la porte, par construction, à l'émergence du moindre processus conscient ayant lieu dans le temps réel. Et je le répète : ce n'est que dans le cas d'une architecture défaillante qui ouvrirait au contraire cette porte que « de la conscience » pourrait s'immiscer dans un tel robot.

On peut cependant prédire sans risque l'avènement des robots plus intelligents que l'homme, et mon sentiment à ce sujet est qu'il y aura alors de quoi être horrifié. Il s'agira cependant d'un mal pour un bien puisqu'en fabriquant des systèmes hyperintelligents nous allons comprendre que la vraie intelligence de l'homme n'est pas dans son cerveau matériel. Les neuroscientifiques, passant outre les deux objections formulées plus haut, pensent actuellement que l'intelligence de l'homme est dans son cerveau, car celui-ci renferme des myriades d'interconnexions. Or ces interconnexions ne nous servent pas à penser mais à capter toutes les données de notre environnement, à identifier des objets pertinents et à construire une représentation qu'il ne faut pas confondre avec la conscience, ce qui reviendrait à confondre l'image et l'observateur, le contenant et le contenu, etc. Ainsi la pensée humaine consciente se situe-t-elle au niveau de la conscience non animique, hors espace-temps 4D, dans ce que l'on pourrait qualifier de cerveau immatériel, même si la majorité des processus à l'origine de cette pensée sont bel et bien animiques et réalisés par le cerveau matériel.

Il y aura de quoi être horrifié parce que nous pourrons même doter les robots de sensibilité, d'amour, d'émotions, de quasiment tous les traits humains, mais ces traits ne seront qu'apparents car programmés, même s'ils résultent d'un apprentissage, lequel restera mécanique et coupé de toute information de la conscience. Même dans ce cas, il ne s'agira que de simulation et ces systèmes ne

seront absolument pas conscients, bien que les personnes auxquelles ils rendront des services jureront qu'ils le sont, et le problème est bien là ! Bien entendu, pendant des années, voire des décennies, des failles révéleront leur absence de conscience, mais les concepteurs passeront leur temps à corriger ces failles pour parvenir à fabriquer des robots qui dépasseront les performances du « robot moral » de l'humain lui-même. En revanche, l'intelligence du robot, sa fonction mentale, sera vraie. La série télévisée suédoise *Real Humans : 100 % humain* a fort bien posé le questionnement qui amène à distinguer l'intelligence, les émotions et la conscience, en mettant en scène des personnages androïdes baptisés « hubots », pour signifier qu'ils sont mi-humains, mi-robots. Certaines scènes sont dignes de la « controverse de Valladolid », qui posait la question de l'humanité des « indigènes » lors de la colonisation du Nouveau Monde au XVIe siècle.

Une autre raison fondamentale pour laquelle il est faux de penser que ces robots plus intelligents que nous seront dotés de conscience est qu'ils devront fonctionner sans mémoire quanto-gravitationnelle, c'est-à-dire sans le « calque d'espace-temps » dans lequel la matière est en quelque sorte moulée et laisse son empreinte vibratoire. On peut considérer ce calque comme une sorte de double évoquant ce que la littérature ésotérique nomme le double « éthérique ». Il faut alors ajouter à ce double, qui correspond à l'*anima*, les couches de la conscience correspondant au moi et au soi, et qui ont là aussi leurs correspondances ésotériques à travers les termes de « corps astral » et de « corps spirituel » (ou « mental », selon les sources). Les robots hyperintelligents devront donc se passer de ces propriétés de mémorisation immatérielle et ne pourront donc pas fonctionner en exploitant la gravité quantique ou les processus de réductions d'états orchestrées du modèle de la conscience de Penrose-Hameroff, qui font de la

conscience une interface avec le vide quantique. Ces robots ne tireront donc leurs informations que de l'intérieur de l'espace-temps et seront coupés de toute source d'évolution et d'intelligence réelle.

Qu'est-ce que l'intelligence réelle ? D'après notre modèle, il s'agirait d'une intelligence qui regroupe au moins trois pôles – mental, énergétique, émotionnel –, alors que l'intelligence du mental des robots ne fonctionne qu'à l'aide du seul pôle mental. Dans la réalité, notre intelligence maximale repose sur tous les centres de la conscience et utilise, d'après le modèle, neuf pôles pour gérer des contraintes à la fois intérieures et extérieures à l'espace-temps global.

Je vais maintenant faire un raisonnement pour montrer l'intérêt de multiplier les pôles en les emboîtant de façon qu'ils prennent chacun en charge les limites d'un autre. Pour simplifier, supposons que l'intelligence réelle ne se limite qu'à deux pôles, le mental et l'émotionnel, le pôle énergétique étant écarté ou considéré comme esclave inconscient des deux autres (un moi inconscient). Si l'on considère que le pôle mental n'est pas un système fermé mais un système ouvert devant s'ouvrir aux autres pôles, cela se justifie par le fait que, considéré isolément, il serait indécis ou défaillant devant certaines situations qui exigeraient pour lui de recourir à d'autres informations. Nous obtenons donc un pôle qui serait effectivement défaillant s'il était utilisé seul, parce qu'il serait incapable de toujours prédire son comportement en faisant des calculs. Il existerait des situations « anti-mentales » en quelque sorte. Si cela est vrai, on comprend que la multipolarité soit fonctionnelle dans la mesure où aucune architecture mentale ne saurait s'adapter à toutes les situations, et qu'il faudrait recourir dans certains cas à des informations indépendantes de tout calcul, mais décisives.

Or cela est tout à fait vrai, que l'on se reporte pour s'en convaincre au théorème d'incomplétude de Gödel – que je résumerais abusivement ainsi : par nature, tout système fermé et cohérent est forcément incomplet – ou à mes conclusions sur le billard dont les calculs mêmes sont « anti-mentaux » et nécessitent des informations additionnelles !

Dans notre cas simplifié à deux centres actifs mental et émotionnel, ces informations indépendantes du calcul sont de nature émotionnelle, signifiant que la situation décisionnelle sera évaluée à un niveau théoriquement plus conscient, où le moi simulé du robot ressentirait par exemple l'équivalent d'une attirance, d'une peur ou d'une joie qui ferait la décision. Tout dépendrait alors de l'intensité de ces émotions inconscientes, mais aussi de leur source ! Car le centre émotionnel ne fait pas de calculs et s'autodétermine de façon vibratoire par affinité ou dissonance avec son environnement. Il agit comme filtre des informations extérieures en leur donnant une tonalité complexe, une qualité vibratoire. En présence de deux centres actifs seulement, le centre émotionnel ne peut avoir que la simple fonction mécanique de permettre une meilleure adaptabilité à l'environnement. On retrouve ainsi à nouveau un système fermé, mais à deux centres, qui aura des problèmes face à certaines situations environnementales imprévisibles, sauf qu'il sera incapable de s'en rendre compte ! C'est un peu comme si ce robot n'avait pas la résolution nécessaire pour choisir entre deux situations, l'une fatale et l'autre salutaire, parce qu'il n'en voit qu'une seule. Voilà le problème des robots : ils auront toujours besoin d'informations, faute de GPS !

Voilà aussi pourquoi nous avons une âme aussi complexe et pourquoi la nécessité d'émergence d'une conscience n'apparaît même pas avec seulement deux centres. Seule la présence d'un troisième centre indépendant pourrait

éventuellement changer la donne et faire émerger la conscience, à condition qu'il puisse toutefois véhiculer des informations non mécaniques de type GPS, c'est-à-dire atemporelles : une « présence d'esprit » innovante capable d'emporter la décision, de faire changer de ligne temporelle. Or nous avons vu que cela est impossible sans connexion avec des centres atemporels. Un robot non conscient ne saurait faire le distinguo entre une information sensorielle issue de son environnement et une information atemporelle qui se lirait dans l'environnement... Cela est impossible sans conscience, puisqu'il faut pouvoir comparer ce qui émerge à la conscience et ce qui advient dans l'environnement : pour un robot, c'est la même chose.

Les notions d'adaptabilité et d'innovation se dégagent ainsi de l'architecture multicouche de la conscience qui est finalement le propre de l'intelligence humaine. L'écrivain de science-fiction Isaac Asimov ne s'y est pas trompé lorsqu'il a formulé ses « trois lois de la robotique » dès les années 1940 en inventant au passage le mot même de « robotique ». Il s'agissait bien de ne pas confondre un être humain et un robot, sachant qu'en l'absence de *reliance*, les robots ne peuvent suivre que des lois bien précises. L'élément le plus important à retenir en ce qui concerne la différence entre un humain et un robot est que l'humain est relié à un champ d'informations qui contient infiniment plus d'informations que celles de la réalité sensible, grâce à sa conscience dotée de mémoire quanto-gravitationnelle.

Chapitre 3

La mutation nécessaire

« La vie est pièce de théâtre : ce qui compte,
ce n'est pas qu'elle dure longtemps, mais qu'elle soit bien jouée. »

Sénèque

Dans la société matérialiste actuelle, sommes-nous réellement condamnés à devenir presque tous des robots ? Sachant qu'il serait présomptueux de penser que nous puissions être reliés en permanence, alors oui, on pourrait le dire. En réalité, cette classification en quatre stades d'évolution que j'ai présentée comme étant la première conséquence sociétale de la théorie de la double causalité permet de nous situer de façon non tranchée, car variable dans le temps, entre quatre types de fonctionnement : robot, mental, moral, relié. Si j'ai largement insisté sur la différence entre les trois premiers et le fonctionnement « relié », c'est effectivement pour nous alerter sur le fait que nous avons naturellement tendance à devenir des robots dans une société matérialiste. Un exercice personnel à faire est alors de prendre conscience du type de robot que nous avons tendance à simuler : est-ce celui de l'*ego* qui a besoin de briller ou de se défendre, celui du « mental » qui se croit

intelligent ou celui du « moral » qui pense avoir un bon jugement ?

À partir de cette réflexion, il est intéressant d'essayer d'anoblir ces tendances que nous avons à devenir des automates pour voir dans quel sens nous pourrions évoluer préférentiellement si nous recouvrions notre libre arbitre par connexion au soi. Considérons les quatre étages de la conscience où résident l'*anima*, le moi, le soi et l'Esprit. Ils semblent correspondre dans la littérature ésotérique aux plans éthérique, astral, causal et divin (mis à part les subdivisions permises par les différents centres de la conscience). Chaque plan contient une « trinité d'archétypes » que nous avons qualifiée de mental calculateur, de juge moral et d'*ego* dans le cas du moi robotisé, c'est-à-dire sans lien avec le soi. On retrouve au niveau du soi une trinité analogue que nous avons déjà qualifiée d'intuition (mental supérieur), de foi (émotionnel supérieur) et de don de soi (soi proprement dit). On peut effectivement considérer que le libre arbitre revient lorsque le mental se connecte à l'intuition, que le juge se connecte à la foi et que l'*ego* se connecte au don de soi ; c'est le meilleur moyen, soit dit en passant, de se débarrasser de son égoïsme.

Quid de l'Esprit ? De même que l'*ego*, le mental et le juge du moi se retrouvent purifiés ou bonifiés lorsque ce moi devient soi ou fusionne avec lui ; on peut se demander en quoi se transforment l'intuition, la foi et le don de soi propres au soi lorsque ce dernier monte au niveau de l'Esprit. Il s'agit d'identifier les pôles mental et émotionnel de l'Esprit dont le pôle énergétique est déjà connu et représenté par le libre arbitre. Or aucun libre arbitre ne peut exister sans l'« Amour » qui définit l'élan même du libre arbitre (on choisit ce que l'on aime), et aucun amour n'est possible sans la « Connaissance » qui est absolument fondamentale pour que l'amour puisse s'exprimer sans être trahi

par une erreur. Les trois centres énergétiques, émotionnel et mental de l'Esprit sont donc le Libre Arbitre, l'Amour et la Connaissance, que l'on peut considérer comme des états fondamentaux de la conscience désincarnée qui transcendent l'espace, le temps et la matière.

Je fais ici une parenthèse en précisant qu'il ne faut pas confondre cette trinité d'états de conscience avec la Trinité du christianisme, Père, Fils, Saint-Esprit, qui relèverait plutôt à mon sens du mécanisme de l'incarnation : le Père représenterait l'Esprit (ou le sommet de sa hiérarchie) dont émane dans l'espace-temps une partie de lui-même (le Fils ou le moi), la liaison entre le Père et le Fils étant bien représentée par le soi qui, à travers le *don de soi*, réalise le Saint-Esprit reliant le moi à son identité divine, mais ce n'est qu'une vision personnelle susceptible d'être corrigée par la théologie chrétienne.

Restons au sommet pour mieux en préciser les contours. La raison d'être des trois pôles fondamentaux de la conscience de l'Esprit hors espace-temps que sont la Connaissance, l'Esprit et l'Amour découle naturellement de la volonté de créer. L'Esprit est ce qui oriente la création, il est la volonté même de créer en ce qu'il représente la conscience originelle. Il s'agit en quelque sorte du principe directeur à partir duquel tout le reste de la création pourra être conçu, celui qui définit l'orientation qui vient de l'extérieur de la création : le libre arbitre, porteur de l'intention de la création. Comme on l'a dit, un système issu d'une création va obligatoirement requérir en tout premier lieu les qualités représentées par la connaissance et l'amour. L'amour est indissolublement lié à l'Esprit car l'intention créatrice, la conscience libérée de toute contrainte, crée par définition ce qu'elle aime, ce qu'elle a envie de voir exister et qui émane d'elle. En revanche, l'amour ne peut pas exister si les moyens de l'amour ne sont pas présents, et c'est pourquoi la connaissance des lois

de l'univers au sens large est si fondamentale pour que cet amour ne sombre pas dans l'erreur de créer quelque chose de distinct de l'intention initiale. Ainsi, l'esprit, la connaissance et l'amour sont trois principes indissolublement liés à toute création et sont à ce titre reliés aux trois dimensions de la conscience : l'esprit parce que la création a besoin d'une origine extérieure, l'amour parce que l'on crée ce que l'on aime, la connaissance parce que l'on a besoin de comprendre l'univers pour créer.

C'est ainsi que l'on peut anoblir ou sublimer nos trois tendances à fonctionner comme des robots : *le mental, le juge et l'*ego *sont seulement de pâles reflets de la connaissance, de l'amour et de l'esprit.* L'être mental n'a donc pas pour but de contrôler quoi que ce soit, mais seulement de faire fonctionner avec le maximum de connaissances le programme de réalisation, ou cerveau. Le juge moral n'a pas non plus pour but de juger qui que ce soit, mais seulement de faire fonctionner notre rapport relationnel en exprimant l'amour, moteur de toute création. Et enfin, le robot engendré par notre *ego* n'a pas pour but de se valoriser pour recevoir des gratifications, mais seulement de rayonner la splendeur du soi sans attendre quoi que ce soit en retour, car il s'agit d'être et non de paraître. Est-ce qu'un bon acteur qui joue un rôle dans lequel s'exprime l'*ego* de son personnage et non le sien doit être raillé pour cela ? Sachons donc être de bons acteurs de notre soi pour que notre entourage comprenne que notre *ego* apparent n'exprime finalement qu'un rôle bien conscientisé, sans confusion possible avec notre être. S'agissant d'être juste et vrai, le fait de vivre selon ces principes bien identifiés rejoint le panthéisme stoïcien, qui appelait à vivre en harmonie avec l'ordre du cosmos. Mais vivre selon sa véritable nature demande de l'avoir d'abord explorée et comprise. C'est à ce prix que l'on atteint, selon les sages stoïciens, l'*ataraxie*, une paix intérieure qui réside dans une parfaite maîtrise de

nos représentations – c'est-à-dire qu'elles sont conformes à l'ordre naturel et/ou divin –, elle-même acquise par la tempérance. La notion de destin (*fatum*) désigne cependant notre liberté d'acquiescer ou non à cet ordre du monde.

Et finalement, la bonne nouvelle est qu'il n'est donc pas question de nous débarrasser des trois robots mental, *ego* et juge dont nous sommes esclaves à longueur de journée, mais de les considérer seulement comme des outils et par conséquent d'en prendre conscience, tout simplement ! Ce sont d'excellents outils pour créer dans la matière à partir du moment où la conscience de leur mise en œuvre nous relie naturellement au soi. Ils sont constitutifs de notre nature, et bien des traditions nous disent que l'*ego* en tant que conscience du moi doit être le serviteur et non le maître, en tout cas pas une entité qu'il faudrait éliminer.

La création dans la matière désigne ici le rôle de la conscience incarnée dans l'espace-temps et dont le but est de changer, de modeler ce dernier. Notre réalité densifiée, cristallisée sous forme de matière, fait émerger des réalités multiples à partir d'elle-même et dans le vide quantique sous la forme d'un multivers de variantes accessibles à l'intention du soi. Il s'ensuit que des possibles disparaissent pendant que d'autres naissent, car le vide quantique lui-même est limité en informations. Dès lors, l'incarnation dans la matière vise à réaliser quelque chose qui va servir de base à un monde nouveau, à de nouvelles réalités ; et elle permet que ce qui a été appris par notre âme puisse bénéficier aux autres aventuriers de notre ligne temporelle, qui décident de l'incarner en conscience renouvelée. Si la conscience restait exclusivement « en haut », en dehors de la réalité, tout ce qui a été créé finirait par se figer en espace-temps gelé, faute d'être ainsi entretenu par la sève de la conscience. La mort par le gel d'une branche abandonnée peut toutefois être un scénario si la création n'est pas à

la hauteur de l'intention. Dans le cas contraire, il faut recommencer l'œuvre, ou plutôt sans cesse la «balayer», la parcourir, la bonifier encore et encore pour qu'elle donne envie de l'habiter. On peut donc voir dans l'incarnation continue la nécessité d'un «éternel retour» correspondant à un besoin fondamental d'innovation en provenance du sommet de la hiérarchie des âmes où règne le pur libre arbitre. Il ne s'agit pas, je le répète, d'une hiérarchie au sens «commandement» du terme puisque chaque conscience est dotée d'une identité verticale qui fait de l'*anima*, du moi, du soi, de l'Esprit et de la hiérarchie lui succédant exactement le même être sous différentes formes plus ou moins denses. Je le redis, nous sommes tous reliés par une identité qui devient logiquement unique au sommet, et à ce titre il est juste de déduire de la théorie de la double causalité que nous sommes tous Un, c'est-à-dire Dieu : oui, ce Dieu même que la science et la religion s'acharnent à penser «hors de nous», à vouloir dissocier de «qui nous sommes», en le faisant exister extérieurement sous différentes formes : le Père, pour la religion qui a tout de même appris le monothéisme ; mais encore le hasard, le déterminisme, les équations, le Big Bang, etc., pour la science qui en est encore au polythéisme dans sa propre quête d'une transcendance, inavouée mais bien présente.

Le modèle social *ego*-mental-juge non relié de notre société matérialiste n'ayant donc rien fait d'autre dans son progrès que de détourner la science en une religion qui a érigé le hasard en Dieu (accompagné d'une déesse : le déterminisme), cela peut avoir pour conséquence une dégradation de notre réalité, qui serait due au divorce de l'humain avec les pôles supérieurs de la conscience jouant un rôle néguentropique pourtant indispensable. Ce processus semble d'ailleurs en cours... S'il devait persévérer, il est à prévoir que la conscience chez l'homme finisse par s'éteindre progressivement en perdant littéralement

l'Esprit pour se loger dans l'*ego* ou le « transhumain », puis dans le vrai robot animique qui n'est plus mû que par ses sensations. Au plan strictement mental, l'homme finirait par perdre la connaissance (un processus notamment en cours chez l'« Américain moyen » par exemple) pour se réduire à la pensée qui règne dans l'automatisme de son cerveau et qui ne gère plus que son « intérêt ». Au plan émotionnel, il passerait de l'amour inconditionnel à l'émotionnel mû en jugement (situation actuelle) puis en sensations de l'*anima*. Ce dernier stade correspond pour une part à ce que l'on observe dans certains milieux élitistes qui prônent le transhumanisme issu d'un libéralisme effréné, ignorant la nature de l'humain qu'il réduit à un consommateur jouisseur. Dans une telle situation, il n'est pas étonnant que notre époque de l'espace-temps semble dégénérer en fin des temps qui annonce l'effondrement de la société, à moins que l'homme ne parvienne miraculeusement à une mutation ou métamorphose salutaire.

Cette mutation nécessaire nous concernant de façon brûlante, la question suivante s'impose : dépend-elle d'une masse critique ? Si nous considérons la société vers laquelle nous allons apparemment comme un seul bloc, c'est-à-dire régie par un ordre mondial qui aura réussi à tout homogénéiser, nous serons dans la configuration où le transhumanisme sera une option, peut-être la « moins pire » pour que la conscience s'éteigne à feu doux. Une option inverse est représentée par une société qui parvient à s'éveiller petit à petit, mais une grande quantité d'énergie psychique est nécessaire pour changer le paradigme au point d'atteindre une masse critique. Une variante plus réaliste serait, à mon sens, de favoriser un monde multipolaire très diversifié (où le tourisme deviendrait humain), un monde qui laisse germer sur différents continents, au sein de différentes nations, de nouveaux modèles fondés sur des systèmes de pensée qui fonctionnent différemment. Cela

suppose d'expérimenter localement ces modèles, comme nous le voyons pour l'instant à petite échelle, par exemple dans l'agriculture, dans certains enseignements ou même dans l'entreprise. Ils sont encore partiellement dénués d'une véritable compréhension de la nature de la réalité, mais celle-ci émerge en parallèle, et les espoirs sont donc permis. Nous pouvons supposer qu'une masse critique sera atteinte plus facilement si des communautés servent d'exemple. Il est nécessaire pour cela que ces communautés parviennent à gagner tout à la fois crédibilité et autonomie pour allumer l'étincelle qui conduira le reste de la population à s'y intéresser et se laisser contaminer de proche en proche. Si nous parions en revanche sur un seul et unique changement général de paradigme sous forme d'un éveil global des consciences, alors nous risquons fort de nous heurter à une résistance du futur considérable, ce qui est clairement le cas de notre société où depuis belle lurette les médias ont globalement ignoré cette mouvance et restent handicapés par un ultralibéralisme qui les robotise.

Chapitre 4

La maladie des systèmes de pouvoir

«Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres.»

Denis Diderot

Nous assistons aujourd'hui à une vaste prise de conscience de la fin du modèle ultralibéral, mais nos modes de vie restent fondés sur la consommation qui l'entretient. De nombreuses personnes souhaitent la disparition de ce capitalisme insensé car devenu inhumain par bien des aspects, mais aucune alternative ne peut s'imposer dans une sphère politico-médiatique rongée et corrompue par le pouvoir même du système à changer. Les décroissants restent ultraminoritaires, rares étant ceux qui souhaitent renoncer à leur confort et à leur mode de vie actuel, et quoi qu'on en pense, comme le soulignent nombre d'observateurs, le processus doit avant tout se jouer au niveau de l'individu, au niveau de la conscience, avant de produire ses effets à l'échelle collective.

La prise de conscience de la nécessité d'un changement est bien présente, mais nous n'avons pas les moyens de concevoir un nouveau système tant que nous restons dans le mode de pensée qui a conduit à l'ultralibéralisme.

Ses fondamentaux sont la sélection naturelle, la compétition, la loi du plus fort comme système d'organisation imposant la hiérarchie des pouvoirs, le tout assorti d'un cynisme constant de la part des «plus forts» à l'égard des «plus faibles». Le paradigme actuel repose sur une vision mécaniste des rapports humains, une vision du monde qui reste centrée sur le mental. Avec ce livre, nous savons au moins pourquoi cette vision doit changer: elle est tout simplement fausse.

Elle est fausse à tous les niveaux qui ont forgé le libéralisme. La sélection naturelle promue par le néodarwinisme est une erreur car, sans nier bien sûr l'évolution des espèces, nous avons oublié qu'un système vivant échange avec un champ d'informations infiniment plus vaste que le réel perceptible. C'est ce qui lui permet de diminuer son entropie et de sauvegarder dans ses gènes ses progrès atemporels effectués dans le temps réel.

Qu'en est-il du pouvoir? L'humanité a besoin de déléguer les décisions qui concernent l'organisation sociale, et c'est ce qui génère le pouvoir, le problème étant que ce pouvoir n'est actuellement compris que comme relevant de la seule sphère du mental, consistant à agir de la manière la plus intelligente possible. La sphère émotionnelle qui détient le jugement et la sphère de la conscience individuelle qui détient le libre arbitre sont toutes deux reléguées au second plan: le peuple n'est pas en mesure de juger correctement ni en mesure de décider, et c'est pourquoi nous vivons dans de fausses démocraties où l'alternance ne sert qu'à maintenir le même pouvoir, aujourd'hui celui des banques, des *lobbies*, des multinationales, en un mot de l'argent qui alimente le cercle vicieux. Si l'analyse peut sembler naïve ou politiquement incorrecte, comment nier que le cercle des démocraties soit devenu vicieux? Il est donc urgent et crucial de proposer des façons d'agir, mais

avant tout de réfléchir dans un cadre philosophique élargi, notre propos étant de suggérer un tel cadre.

De notre modèle émerge la notion selon laquelle nous vivons dans un univers de libre arbitre. Dès lors, l'individu doit être perçu comme étant porteur d'une intention dans la nature, qui doit être respectée parce qu'elle est transcendante et programmée avant la naissance. Nous devons pour cette raison le respect à l'individu, dans sa nature profonde, même s'il apparaît comme étant sans qualité. Cette idée fait écho aux paraboles de Jésus sur les aveugles, qui se réfèrent à une humanité à la recherche de la lumière spirituelle.

À propos de Jésus, j'aime faire en conférence la parenthèse d'humour consistant à faire remarquer que nombre de ses paroles («demande et tu recevras», «aide-toi le ciel t'aidera», «pardonne-nous nos offenses», etc.) enseignent très bien la théorie de la double causalité, qu'il s'agisse de parler de ce que l'on attend de l'avenir ou de ce que l'on aimerait effacer du passé, sans savoir que tout cela est exécuté automatiquement par le... Père? Non, par l'espace-temps. S'il l'avait pu à l'époque, Jésus n'aurait-il pas fait un superphysicien?

Revenons sur nos erreurs idéo-scientistes. La «loi du plus fort» mal observée dans la nature conduit à l'idée qu'il est bon de se débarrasser des plus faibles afin qu'ils ne se multiplient pas. Elle conduit à l'eugénisme et à d'autres dérives, dont le culte du secret, pour cause de décisions inavouables du mental. Le capitalisme débridé et hors de contrôle, au sens propre comme au sens figuré, est beaucoup plus subtil dans son discours mais conduit malheureusement, pour maintenir son pouvoir considéré comme une force à préserver, aux mêmes types de dérives à tous les niveaux de l'échelle sociale. Ainsi a-t-on vu émerger dans les années 1990 et sous influence américaine une idéologie fondée sur la nécessité d'être un *winner* (gagnant), à défaut

de quoi on est forcément un *loser* (perdant). C'est l'« intelligence » du mental qui amène à tirer de telles conclusions, et des personnes prétendûment intelligentes n'hésitent pas à proclamer qu'il faut procéder à une réduction de la population, ce qui est notamment la fonction des guerres. Ainsi, nous constatons tous les jours que cette intelligence du mental, isolée des centres conducteurs de l'esprit et de l'amour, conduit à la psychopathologie et au meurtre, même si ce dernier se cache derrière la complexité des enchaînements de cause à effet et opère ainsi masqué, ou « par négligence volontaire ». Une autre conséquence de cette « mentalité » conduit à une proportion de plus en plus élevée des postes de pouvoir sur la planète qui sont occupés par des psychopathes à des degrés divers, puisqu'il est dans la nature même du pouvoir de reposer exclusivement sur la froideur du mental, considérée comme favorisant d'autant plus l'état de lucidité qu'elle est débarrassée des émotions. Or il n'y a aucune lucidité dans un tel usage exclusif du mental puisque ce centre se rend par nature défaillant en rompant avec les autres centres, et notamment avec les sources de lucidité réelle : le jugement juste et la présence d'esprit. Cette défaillance est alors automatiquement prise en charge à un niveau supérieur, autrement dit un robot trouve toujours inconsciemment son maître.

Pour imposer ses décisions à un auditoire qui ne maîtrise pas autant son centre émotionnel, le centre mental exclusif fait souvent appel au chantage et à sa spécialité, la logique binaire qui conduit à l'absence de choix : « Si je ne fais pas cela, alors il y aura dix fois, cent fois, mille fois plus de personnes sacrifiées », ou encore plus simplement : « Si vous n'êtes pas avec nous, vous êtes contre nous », qui fut la rhétorique de l'administration Bush après le 11 septembre 2001.

Il supprime la subtilité et les nuances, il méprise l'aléatoire et l'imprévu, il méconnaît l'action de l'intention

dans le temps réel. Il agit ainsi d'une façon qui exprime exactement l'inverse de ses capacités, trahissant son passage en mode défaillant et donc esclave. Il n'hésite pas à tromper ceux qui l'écoutent en évaluant leurs capacités de compréhension pour déterminer ce qui doit leur être dit. Il n'est pourtant pas dans ses compétences de procéder à une telle évaluation autrement que de façon binaire. Il finit ainsi par mépriser le peuple, fondé en cela par son accès à certaines connaissances qui ne doivent pas être révélées pour le bien même du peuple. Il devient un dictateur. À ce syndrome du mental n'échappent même pas les discours pleins de bonnes intentions de quelques *leaders* charismatiques qui gèrent mentalement les contraintes émotionnelles. Ceux-là mettent en effet de l'esprit et de l'amour dans leurs mots, pour emporter une adhésion, mais cela ne se traduit malheureusement pas dans leurs actes.

Le vaste discrédit dont les partis politiques sont l'objet montre que l'opinion a conscience de cela, mais elle n'a pas conscience du fait qu'elle a laissé se former un système gouverné par les robots humains. Or les robots étant défaillants par constitution sans le savoir, comme nous l'avons vu, ils sont toujours manipulés par des maîtres, en l'occurrence d'autres robots, jusqu'au sommet de l'échelle mondiale des pouvoirs. Je laisse le lecteur spéculer sur le niveau auquel cette chaîne pourrait éventuellement s'arrêter... Cette mise en cause de notre système de pouvoirs concerne toutes les paroles d'autorité au sens large, qu'il s'agisse de l'Éducation nationale, des Églises, de la science, etc. En fait, il existe aujourd'hui un rejet massif des systèmes pyramidaux, hiérarchiques, verticaux, car il faut tout de même bien que se cristallisent sur quelque chose de tangible les difficultés à vivre que rencontre l'immense majorité des habitants de la planète, y compris dans les pays dits riches. Le discours officiel a beau désincarner et diluer les responsabilités en imputant toutes les difficultés

à une prétendue « crise » impersonnelle et immatérielle, l'inconscient collectif sait pertinemment que la situation actuelle ne tombe pas du ciel, et quelques-uns d'entre nous en ont même parfaitement conscience. Cette contestation de toutes les formes d'autorité est donc légitime et s'amplifie avec le développement d'Internet, qui représente précisément l'« horizontalité » et incarne aujourd'hui la notion même de réseau. Certes, le meilleur et le pire s'y côtoient, à l'image de nos sociétés, mais cette horizontalité et cette « réticularité » sont à même de faire naître les alternatives susceptibles de nous sortir du marasme. Cependant, en présence d'un système pyramidal fondé sur le mental dont nous entrevoyons maintenant où il nous mène, il est absolument nécessaire d'encourager au discernement, en particulier auprès des jeunes générations qui sont nées avec le réseau, pour distinguer ce qui a de la valeur. Ainsi le réseau Internet a-t-il cette double nature *a minima* de constituer à la fois une source de connaissance immense et une cause d'acculturation considérable puisque toutes les prises de parole y sont mises au même niveau, et ce nivellement massif s'effectue nécessairement par le bas.

Le fonctionnement des entreprises est lui aussi grandement critiqué, à raison, du fait d'une soumission trop fréquente à la course au profit. Le profit est nécessaire à la vie d'une entreprise, nous répète-t-on. C'est exact, mais le problème apparaît quand le profit devient la finalité et prend le pas sur la « raison sociale » de l'entreprise, c'est-à-dire sa raison d'être, les produits ou services qu'elle propose. En outre, les entreprises sont des « personnes morales », sur le plan juridique. Mais combien sont-elles, ces entreprises qui ont à la fois perdu la raison... et la morale ? Heureusement, nous voyons émerger des modèles alternatifs qui redonnent sa juste place à l'humain. Certains de ces modèles fonctionnent justement sans hiérarchie, avec succès, en s'inspirant par exemple d'écosystèmes

naturellement résilients, comme une forêt qui s'adapte à l'arrivée précoce de l'hiver sans réunion ni décision venant d'un « comité de direction ». Ces alternatives, qu'elles innovent en matière d'« holarchie[1] » ou conservent des modèles plus classiques, traduisent une meilleure connexion à la conscience collective locale. Lorsqu'une entreprise a compris que la conscience collective est fondamentale pour avancer – puisque c'est l'autre moitié de la causalité –, les choses changent de façon spectaculaire. Ce phénomène était déjà patent dans le domaine du sport... collectif. L'équipe gagnante n'est pas celle composée des meilleures individualités, voire des mercenaires les plus aguerris, mais celle qui est parvenue à fabriquer un collectif, animé d'un même esprit... Au-delà de l'idée que « le tout est plus que la somme des parties », on peut y voir l'effet de la double cause. Les entreprises s'égarent notamment dans leur organisation hiérarchique parce que celle-ci fait fi de la causalité inverse, c'est-à-dire du fait que la réalité d'une entreprise est créée par l'intention du collectif de cette entreprise. D'où également l'importance de se détacher du résultat à un certain point. Le collectif de conscience d'une entreprise joue considérablement sur ses opportunités de marché. Lorsque l'on se penche un peu sur la façon dont fonctionne ce milieu, on constate que les chefs d'entreprise qui se débrouillent très bien sont ceux qui ont la « foi ». La foi du chef d'entreprise fait des miracles. De fait, les entrepreneurs sont davantage sensibilisés que les scientifiques à l'accueil de l'idée que nos intentions « créent » la réalité. Le modèle holarchique montre qu'il ne faut pas limiter cela au chef d'entreprise, et qu'il est donc nécessaire de diffuser cette intuition en disant que c'est l'œuvre du collectif de conscience de l'entreprise. Pour l'entrepreneur seul qui travaille avec des « robots humains », le collectif

1. Concept proposé par l'écrivain Arthur Koestler et repris par le philosophe « intégral » américain Ken Wilber.

de conscience de l'entreprise se réduit à la sienne propre. Mais quand l'entrepreneur considère les salariés de son entreprise comme des êtres humains qui sont intéressés et échangent avec lui, cela aboutit à un partage des intentions du collectif. Le collectif s'en trouve grandi, et puisque chaque membre de l'entreprise a un intérêt supérieur qui est que l'entreprise trouve des marchés, cela fait des miracles.

Le moteur réel de la réussite est lié à cette prise de conscience du rôle de l'intention, et surtout du collectif dans l'émergence de cette intention, dont les effets sont alors considérablement amplifiés.

L'organisation non hiérarchique permet de faire en sorte que le collectif de conscience ne se limite pas à celle du chef d'entreprise. C'est ce collectif de conscience qui crée finalement la réalité de l'entreprise dans le futur. Si cette création s'effectue avant les concurrents, la bulle événementielle de cette entreprise sera plus puissante que les bulles concurrentes. Par conséquent, oui, le monde de la libre entreprise peut être sain et même moral, et il constitue à ce titre la meilleure alternative pour succéder à la fin des temps matérialistes.

Chapitre 5
Transformer la politique

« En politique, la vérité doit attendre le moment où quelqu'un aura besoin d'elle. »

Björnstjerne Björnson

Comment transposer ce modèle viable de l'entreprise au monde politique ? Est-ce seulement envisageable ? L'échelle n'est en effet plus la même, qu'il s'agisse d'une ville, d'un département, d'une région, et *a fortiori* d'une nation tout entière. Il s'agit là de retrouver le vrai sens du mot démocratie, de redonner le pouvoir au peuple en le conciliant avec la responsabilité de l'individu, à la façon dont le concept anglo-saxon d'*empowerement* renforce les prérogatives de chacun. Des idées comme celles défendues par Étienne Chouard sont intéressantes à ce titre : tirer au sort des représentants politiques, comme en Grèce antique, et faire réécrire la Constitution par les citoyens eux-mêmes. Autant d'idées simples et même réalistes qui permettraient de contourner le fait que le pouvoir soit une fin en soi pour de nombreuses personnes qui se lancent dans une carrière politique, ce qui leur fait rapidement perdre de vue l'intérêt collectif au profit de leur seul intérêt personnel,

ou au mieux selon une logique de caste qui s'enferme dans l'*intelligentsia* illusoire du mental.

La théorie de la double causalité montre que si l'on fait reposer le tirage au sort des représentants sur un certain type de hasard rendu « sensible au futur », ce tirage peut devenir vertueux, comme nous le démontrerons plus loin. Il s'agit de faire en sorte que le hasard prenne racine sur les lignes temporelles du futur qui ont réussi à fédérer une véritable intention collective. Un tel procédé d'élection par tirage au sort permettrait de tomber « par hasard » sur la personne idéale, qui n'en aurait sans doute pas l'air au départ et qui pourrait même susciter des craintes, mais qui se révélerait le meilleur choix avec le recul du temps permettant de comprendre l'intérêt de son élection, peu prévisible au départ. Ce procédé pourrait être affiné ou même rendu acceptable si on le faisait précéder par exemple d'une élection traditionnelle portant sur des candidats, non pas pour élire l'un d'entre eux mais seulement pour déterminer une probabilité de tirage au sort le concernant. Quelqu'un qui par exemple aurait obtenu 16 % des voix et n'aurait donc aucune chance d'être élu traditionnellement aurait 1 chance sur 6 (16 chances sur 100) d'être élu à l'issue du tirage subséquent. Ce procédé aurait l'avantage de fragiliser la « dictature » d'une alternance qui ne conduit qu'à appliquer sans cesse la même politique parce qu'elle lui est imposée au-dessus du niveau électif. Ce procédé pourrait être aisément testé au niveau local ou régional, puis porté au niveau national après avoir donné satisfaction. Le même type de hasard pourrait être inclus dans différents dispositifs d'aide à la décision dont nous parlerons plus loin.

Afin de déterminer les instances à qui l'on octroie le pouvoir de nous juger, il conviendra de veiller à ce qu'elles soient « reliées ». Il en résultera que des comités de sages, se caractérisant par le détachement dont ces derniers

auront fait preuve dans leur vie, seront un élément clé des futures organisations sociales. Le système juridique est le plus grand problème actuel, car les décisions reposent en dernier ressort sur des mécanismes juridiques qui ont en partie été créés justement pour compenser la déviance des décisions reposant sur l'un des trois centres robotiques : *ego*, mental ou jugement. La réforme de la société passe donc par la nécessité de revoir en profondeur le système juridique actuel. Une autre raison à cela est que ce système se base sur la soumission de l'intérêt particulier à l'intérêt général, sous le règne du mental qui l'impose contre l'émotionnel. Ce dernier est dévalué pour des raisons qui se justifient partiellement dans la mesure où il est lui-même robotisé. En réalité, le mental l'est beaucoup plus, mais cela ne se voit pas dans une société qui le magnifie. La composante émotionnelle n'intervient dans le domaine juridique que pour accorder des circonstances atténuantes à l'auteur d'un acte délictueux, par exemple. Le problème posé par le système juridique est que des alternatives éventuellement salutaires proposées par des individus ou des collectifs placent ces individus ou ces groupes hors-la-loi. À petite échelle, cela n'a pas grande influence, mais quand il s'agit de choses importantes, l'interdit juridique va contrarier l'action par l'effet de la peur (du gendarme ou du juge, dans ce cas). Or nous savons que l'entretien de la peur est la pire des façons de conduire une société à son accomplissement et, de ce point de vue, le système juridique empêche de faire des choses qui peuvent être positives. Cela la conduit au contraire tout droit vers l'esclavagisme lorsque cette peur est entretenue au niveau mondial comme c'est le cas actuellement, *via* les épouvantails agités par le gouvernement américain en particulier, mais qui débarquent aussi chez nous en venant s'ajouter à tous les implants psychiques de la « pensée unique ».

Si nous pouvions au contraire juger les résultats d'une action entreprise par le libre arbitre en fonction du contexte, et non selon une approche juridique dogmatique qui dissuade d'avance toute initiative qui ne soit pas parfaitement réglementée, nous ferions un grand pas en avant. Il faudrait alors encourager les initiatives alternatives, y compris leur tendance à mettre devant le fait accompli, car ce genre de démonstration est la reconnaissance même du libre arbitre. Il faut aller jusqu'à tolérer la transgression des règles lorsqu'elle ne met en danger quiconque et qu'elle est exécutée en toute transparence, au vu de tous. L'auteur prend alors le risque que son action soit reconnue injuste ou portant préjudice, et si tel était le cas il devrait subir une peine aggravée par rapport au même préjudice survenu avec autorisation. Dans le cas contraire il serait relaxé, voire valorisé ou récompensé s'il a donné un bon exemple à la société.

Il est certainement important de conserver et même de développer la notion de jury populaire. Il serait cependant utile de former les jurés en leur expliquant qu'ils doivent faire appel non seulement à leurs convictions, y compris émotionnelles, mais en intégrant également le fait qu'ils ont été choisis parce que leur avis compte, car il se fonde sur leur être et non sur des principes. Ils jugeraient ainsi réellement « en leur âme et conscience ».

Les personnes siégeant dans des comités de sages pourraient être désignées et pas nécessairement tirées au sort, mais il ne faudrait certainement pas qu'elles soient élues, car elles devraient être déconnectées des cercles de pouvoir politique. Ces personnes pourraient être consultées sur les grandes orientations politiques. Les personnes idéales seraient celles qui auraient une connaissance des lois de l'univers dont il est question dans ce livre. Pour les mêmes raisons, une formation sur la notion même de prise de décision serait indispensable à tous les niveaux juridiques. Un règlement doit être consultatif et non pas décisionnaire,

car le pouvoir décisionnaire doit rester humain et cela devrait être la première loi de toute réglementation. Dans le cas contraire, il suffirait de faire appliquer les lois par des robots, et l'on y viendra automatiquement si l'on n'institue pas cette première loi, étant donné que les robots seront sans aucun doute mentalement plus intelligents que les humains.

Pour une problématique donnée, un responsable de la décision pourrait décider en son âme et conscience ou requérir l'avis d'un comité. Nous avons certes besoin de règlements mais pas de les multiplier à l'infini, car les règles deviennent inhumaines et inefficaces hors contexte. Combien de fois me suis-je demandé ce que je faisais sur cette planète devant l'aveuglement administratif? Je n'ose le dire. Les règlements sont justifiés dans une société entièrement uniformisée, homogénéisée, mais ils tuent la diversité et donc l'humain. Or le but de la vie est de créer de la diversité en changeant l'espace-temps et non pas en le revivant tel quel, sauf si bien entendu la société idéale était atteinte de l'avis de tous. Le problème se pose de la même façon à l'échelle de l'entreprise où le règlement peut tuer la créativité. Sortir du cadre, penser «hors de la boîte» comme disent les Anglo-Saxons, est le moyen le plus efficace d'être créatif. Un vrai innovateur, quelqu'un qui veut réaliser quelque chose d'entièrement nouveau, se heurte la plupart du temps au risque d'être jugé et de faire des choses hors-la-loi. On voit bien à quel point la créativité débridée de la Silicon Valley repose sur un degré minimal de réglementation, même si ce n'est que l'un des rares aspects positifs à retenir du modèle américain. La prise de risque est nécessaire dans la limite où l'on ne nuit à personne.

J'ai pu personnellement constater que les réussites dans ma carrière ont suivi des prises de risques, des transgressions et beaucoup de «légèreté» d'un point de vue réglementaire. Elles m'ont d'ailleurs valu d'être primé, ce

qui ne sera plus possible lorsque nous entrerons dans le règne des machines !

Faut-il nécessairement agir au niveau supranational pour transformer la politique ? En l'état actuel des choses, il semble qu'un État nation soit le seul cadre d'où puisse émerger le nouveau modèle de société dont nous avons absolument besoin, ne serait-ce que pour qu'il puisse protéger des initiatives plus locales. Il ne va certainement pas venir des États-Unis, ni probablement de l'Europe qui suit le même chemin. Il ne peut donc venir que des nations et, dans ce contexte, la France, riche de son histoire et de son potentiel, peut jouer un rôle d'avant-garde pour encourager l'émergence de nouveaux modèles. Si l'on prend un peu de recul, on constate que le monde est aujourd'hui ultrapolarisé entre une vision matérialiste extrême, dont l'instrument est l'ultralibéralisme, et une vision inverse dont l'instrument est une religiosité extrême imposée par la violence, les deux s'entretenant l'une et l'autre, et allant parfois jusqu'à s'entendre entre elles. Les deux systèmes sont clairement générateurs de violence, et il ne saurait être question ni de les départager, ni d'en trouver le juste milieu. On ne peut sortir de cette polarisation qu'en s'élevant à un niveau supérieur qui sort la science du syndrome religieux des croyances en réconciliant la vision scientifique et la vision spirituelle du réel.

La mondialisation est une uniformisation, c'est pourquoi il est important de revenir à des États nations qui ont la souveraineté de faire émerger de nouveaux modèles. Il est facile de voir quelles sont les particularités que ce nouveau modèle doit impérativement comporter, notamment une suppression de la spéculation financière à court terme en introduisant une taxe sur les transactions financières, laquelle pourrait s'annuler ou au contraire s'accroître en fonction du rythme des transactions individuelles. Ces transactions étant aujourd'hui gérées à une échelle qui

frise la nanoseconde par des robots, cette hyperspéculation contredit le principe même de la libre entreprise qui valorise l'investissement. Quand cet investissement devient spéculation, le libre arbitre cesse d'exister pour faire place au calcul purement mental. Le libre arbitre existe en matière de spéculation à condition que le long terme soit impliqué : l'acheteur vertueux ne revend qu'au bout de quelques années, de quelques mois, voire de quelques semaines. Quand il revend au bout de quelques jours, nous sommes face à une erreur ; au bout de quelques heures, à un calcul mental humain et en dessous de la seconde, à un robot. Quel capitalisme voulons-nous ? Celui des robots et des calculateurs humains ? Ou celui des personnes qui veulent gagner plus d'argent en commençant par en faire profiter d'autres personnes ?

Les réponses à ces questions sont claires et les problèmes du monde sont donc « faciles » à régler. Les impôts n'existeraient même plus si on les remplaçait par les revenus de taxes adroitement gérées sur les transactions financières. Si autant d'intelligence mentale était appliquée à la conception de tels outils qu'il en a été appliqué à celle des produits dérivés financiers (tels que les fameuses *subprimes*), l'efficacité serait garantie. Nos économistes n'ont absolument aucune excuse dans le fait de ne pas entrevoir ni proposer cette bonne solution, outre le fait qu'ils ont été formatés, tout comme les scientifiques qui n'arrivent pas à sortir du mécanisme, par un système qui les dépasse. Manque d'intelligence ? Pas du tout, seulement un excès du mental qui les prive de lucidité par formatage et une faiblesse émotionnelle qui les prive de courage par absence de « tripes ».

Ce genre de système où l'argent revient à sa juste place doit être institué en priorité par un pays qui parviendra à récupérer sa souveraineté, et notamment à s'affranchir de sa

« dette »[1]. Ce pays aura besoin d'être autonome et riche, car il verra une grande partie de ses marchés suspendus à cause des pressions venant de l'extérieur. La France pourrait être dans cette position et décider par exemple de conserver l'euro pour les transactions internationales et de rétablir une monnaie nationale comme le franc pour appliquer de nouvelles règles. Il s'agirait évidemment d'une monnaie interdite de transactions financières, ou seulement dans le respect d'un certain rythme de vente et revente, pour des achats de biens et services.

L'argent étant créé *ex nihilo* et n'ayant plus besoin de compensation en valeur or ou argent métal, il n'y aurait absolument aucune difficulté technique ni injustice à mettre en place un tel système. La France a clairement un rôle à jouer, car ce genre d'opération courageuse nécessite un pays privilégié, équilibré, fort et plein de ressources. Pour cela, elle doit absolument récupérer sa souveraineté et sortir d'un modèle ultralibéral devenu voyou en nous imposant ses lois par la force. N'oublions pas, nous, Français, que l'Europe ultralibérale nous a été imposée *via* sa Constitution, alors que nous avions voté contre à 55 % en 2005. Nous constatons chaque jour à quel point notre vote était juste et combien il nous a été volé, car tous les États ont perdu leur souveraineté à l'issue d'un chantage bancaire qui n'a pas lieu d'être. Compte tenu de la situation actuelle, cette récupération de notre souveraineté pourrait intervenir dans la mesure où les États-Unis, qui se trouvent dans de graves difficultés, pourraient finir par lâcher leur « emprise » sur l'Europe et sur le reste du monde.

Comment la spiritualité peut-elle nourrir la politique ? Les lois françaises de 1905 ont été une très bonne chose

1. André-Jacques Holbecq et Philippe Derudder, *La Dette publique. Une affaire rentable*, 3e édition augmentée, Le Souffle d'or, 2015.

et le concept de laïcité reste un acquis majeur. Il s'agit maintenant de réintégrer non pas le pouvoir religieux, mais le pouvoir consultatif spirituel, à la politique, parce que la spiritualité fait partie intégrante de la nature humaine et la définit même en premier lieu. L'objectif reste que le moi aille vers le soi, ce qui est compatible avec toutes les religions. Mais il y a des limites, car le déplacement du modèle conduit à un mental supérieur devenu théorique car gouverné par le mental inférieur, donc par le conditionnement. C'est le règne de l'argent qui se transforme en pouvoir, de l'émotionnel supérieur désactivé par l'émotionnel inférieur, des plaisirs et du spectacle, etc. Le soi se retrouve complètement ignoré et même nié, car ce fonctionnement repose sur un oubli de la transcendance comme pouvoir de définir la finalité. Un problème essentiel est que les religions ont en quelque sorte « confisqué » la vie spirituelle des individus. Hors d'elles, point de salut, expliquent-elles en substance, fustigeant depuis toujours les approches spirituelles non religieuses, de la philosophie éternelle au New Age. La « philosophie éternelle » (*philosophia perennis*) a été pensée par Aldous Huxley comme le tronc commun à toutes les grandes religions. En publiant en 1948 *La Philosophie éternelle*, il a en fait réactivé une pensée qui remonte à 1540 avec la rédaction de l'ouvrage *De perenni philosophia* par Augustinus Steuchus, qui sera à son tour cité par Leibniz. La philosophie éternelle est le cœur de sagesse commun à toutes les grandes religions, jusqu'aux traditions spirituelles primordiales. S'il existe, ce cœur est aussi le socle d'une spiritualité laïque, ce sur quoi tous les croyants et non-croyants engagés dans une vie spirituelle – tout simplement la vie de l'Esprit – devraient pouvoir s'accorder. Huxley a défini ainsi son « hypothèse minimale » : « Il existe une divinité, un fondement, un Brahman, une claire lumière du vide, qui est le principe non manifesté de toute manifestation. » On voit qu'Huxley est obligé d'emprunter des termes à plusieurs religions, et il

précise que « ce fondement est à la fois immanent et transcendant ». On peut reformuler en disant qu'un principe créateur-organisateur constitue la totalité de notre réalité et procède d'une réalité supérieure. « Il est possible à l'être humain de l'aimer, de le connaître et potentiellement, de s'identifier à lui », poursuit Huxley, qui ajoute : « Accomplir cet acte de connaissance unitive de la divinité est l'objet ultime de l'existence humaine. » C'est aussi le début des problèmes, puisque chaque religion ou « mouvement spirituel » prétend détenir la vérité sur la façon d'accomplir cet acte.

Les philosophes des Lumières (Voltaire en particulier) ont eux aussi proposé qu'une « religion naturelle » soit la source de la morale et de l'éthique, dégagée des dogmes religieux. Einstein prônait pour sa part un panthéisme à la Spinoza, c'est-à-dire l'idée d'inspiration stoïcienne voulant que Dieu se révèle dans l'ordre de la nature. « La religion du futur sera une religion cosmique, a écrit Einstein. Elle devra transcender l'idée d'un Dieu personnel existant en personne et éviter le dogme. »

Dans toutes ces réflexions, nous voyons bien que c'est la notion de dogme qui pose problème, car elle impose une façon de penser, de pratiquer, de vivre sa relation au transcendant, en faisant fi du libre arbitre. Même si le philosophe Marcel Gauchet a pensé le christianisme comme « la religion de la sortie des religions », parce qu'elle remet l'individu au centre en parlant d'une relation à un « Dieu personnel », la spiritualité du futur et le futur de la spiritualité restent à inventer. Dans ce cadre, la notion de spiritualité laïque s'impose depuis quelques années et une spiritualité déconnectée des dogmes religieux peut et doit être fondée sur la science. La science et la spiritualité doivent converger grâce à l'élaboration d'une physique de la conscience, incluant notamment le corpus extrêmement riche de ce qu'on appelle les états modifiés de conscience. Nous

pourrions aussi parler de psychophysique, une physique qui aurait intégré le paramètre de la conscience dans les expériences. Une telle approche permettra d'amplifier les effets expérimentaux et de mieux les comprendre. Pour ceux qui y restent attachés, la valeur des religions n'en sera pas dépréciée mais seulement relativisée et rapportée à la sphère culturelle. À terme, science, philosophie et spiritualité ne doivent faire qu'un dans notre effort de décrire notre relation au réel.

Chapitre 6

Comment ne pas subir la pensée unique ?

« L'humanité s'installe dans la monoculture ;
elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave.
Son ordinaire ne comportera plus que ce plat. »

Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*

Dans notre société actuelle où la pression « mondialisante » tend à uniformiser la pensée par différentes propagandes médiatiques ou simples habitudes politiques, économiques, familiales et même scientifiques de pensée unique, il est de plus en plus difficile de penser « en dehors des clous » ou des sentiers battus. Toute personne qui procède à une remise en question d'un système ou de l'ensemble du système se voit confrontée aux trois types de robots qui ont chacun leur spécialité en matière d'étiquetage : la marginalisation pour l'*ego*, la classification pour le mental et la diabolisation pour l'émotionnel. C'est pour essayer d'échapper à ces réflexes conditionnés et pour stimuler la quatrième voie, celle de l'homme relié que nous sommes tous encore un tant soit peu, que je vais à nouveau procéder par métaphores pour décrire les

obstacles à surmonter, que la science a gravés dans nos esprits devenus robotisés.

La question qui s'impose à nous est : comment faire pour quitter le parc de la pensée (voir la figure 18, page VIII) qui nous maintient, selon la métaphore que j'ai proposée dans *La Route du temps*, entre les quatre murs que sont le déterminisme au sud, le matérialisme au nord, le darwinisme à l'est et la causalité stricte à l'ouest ? Si nous tentons de nous échapper par l'ouest, nous nous heurtons à l'empire du mental qui n'hésite pas à redoubler les rangées de barbelés pour nous ramener dans le droit chemin du parc, après avoir subi une possible torture. Si au contraire nous nous échappons par l'est, à la recherche de signes du destin, une descente vertigineuse et chaotique risque de nous faire tomber dans le gouffre de l'illusion, ou encore dans la décharge du hasard. Si nous optons pour les solutions de facilité que forment vers le sud la faille du chaos et la faille quantique, nous parvenons à nous extraire du parc, mais c'est pour nous retrouver dans la vallée de l'ésotérisme, dont on ne peut sortir qu'en suivant le cours du fleuve car, bloquée en amont par une gorge, cette vallée nous emmène invariablement vers l'océan du New Age où nous sommes alors secourus par de nombreux petits bateaux et des chalutiers plus gros. Ils récupèrent moyennant finances les personnes qui arrivent là un peu hébétées et les emmènent dans des îles, loin du parc de la pensée mais aussi loin des cimes de l'Esprit. Si enfin nous choisissons de franchir le mur du matérialisme édifié au nord du parc, il nous faut alors traverser le marécage de la conscience qui est tellement visqueux qu'il devient ensuite impossible de remonter les pentes montagneuses de l'autre côté, tellement nous avons été embourbés et même souillés par les scories de la religion dogmatique.

N'y aurait-il donc pas d'issue ? Si, il y en a une. Une seule issue qui est de descendre vers l'est tout en faisant

très attention à ne pas suivre la ligne de pente, même si elle paraît plus douce, pour se diriger plutôt et constamment vers le nord pendant la descente. On arrive ainsi à proximité d'une cascade qui paraît infranchissable. Il faut alors surmonter ses peurs, puis accepter de se mouiller et avoir la foi pour faire cette marche insensée qui consiste à avancer sous la cascade en perdant la vision d'un sol hypothétique, dont il est impossible de s'assurer qu'il ne va pas se dérober et nous faire chuter gravement dans la gorge qui mène au gouffre de l'illusion.

Une fois passé courageusement ce qui s'avère finalement n'être qu'un gué pour les initiés, il faut alors remonter la pente vers l'est, vers lequel un chemin escarpé se dessine peu à peu et nous mène au bout d'une longue marche jusqu'au col de l'Ange.

Ce n'est qu'arrivés à ce col de l'Ange que nous pouvons alors contempler, de l'autre côté, la réalité de l'espace-temps et cette merveilleuse vue sur le pic de l'Esprit, pour peu qu'il ne soit pas dans les nuages, ainsi que le col lui-même.

Cette métaphore du col de l'Ange symbolise, on l'aura compris, la connexion avec le soi et le pic de l'Esprit, cet au-delà inaccessible de notre vivant.

Si j'ai dessiné ainsi l'horizon d'une transformation de notre vision du monde où cette ouverture d'esprit aurait lieu, sachant que c'est à mon sens la seule issue au monde décadent actuel, c'est pour bien traduire l'optimisme confiant d'un physicien convaincu de cette voie de libération qu'il a empruntée et débroussaillée pour vous, cher lecteur.

Cette conviction emporte déjà une science en crise de manière diffuse et inavouée. Elle se manifeste par le fait qu'en science, beaucoup de croyances ou théories que l'on pensait bien établies sont remises en question, comme le darwinisme et la question des origines de l'homme et de la vie elle-même. Au moment même où cette remise en

question a lieu, les physiciens bouleversent notre conception du temps. L'élite des physiciens, notamment français, est en train de nous dessiner petit à petit un univers-bloc qui ne peut qu'évoluer. Citons par exemple Étienne Klein, avec son futur intellectuellement configurable ; Thibaut d'Amour, avec son futur déjà là ; Marc Lachièze-Rey, qui envisage sans complexe le voyage dans le temps, y compris dans le passé, avec quelques réserves en bonne et due forme ; Carlo Rovelli, selon qui la réalité n'évolue pas dans le temps ; le mathématicien Alain Connes, qui évoque un passé instable ; et enfin Antoine Suarez qui pense que l'espace-temps a besoin d'une coordination immatérielle insensible à l'espace et au temps. Ces six approches nous disent finalement, si on les accepte toutes, qu'il nous faut concevoir un univers-bloc instable aussi bien dans le futur que dans le passé, et qui ne peut qu'évoluer par le simple fait que des informations extérieures à l'espace-temps y pénètrent constamment.

Voilà bien des leçons qui devraient nous inciter à ne plus subir la pensée unique au quotidien, cette pensée qui nous est dictée par un environnement social surmédiatisé et qui joue abondamment sur les faiblesses de nos trois robots : l'*ego*, le mental et le juge. Des exemples ? Il suffit de considérer l'impact extraordinaire des diabolisations sur l'autocensure, y compris de la part de personnes qui osent agiter des idées saines, des idées politiques par exemple qui, avant même d'être débattues, sont systématiquement marginalisées par leur association « pavlovienne » à des jugements négatifs, comme des étiquettes qui collent à la peau... Il s'agit là, littéralement, d'« implants psychiques » à destination du troisième robot, celui de la morale, pour lequel ce type d'implant est le plus approprié. Les autres implants à destination de l'*ego* ou du mental sont déjà installés respectivement par le système de valorisation sociale (diplômes, distinctions, promotions...) et

l'enseignement traditionnel (mathématiques, sciences, littérature, histoire...) qui réalisent massivement le formatage nécessaire. Le résultat est que la « présence d'esprit », une expression que j'emploie ici comme une capacité à sortir du comportement robotisé en se reliant au soi, est la seule à même de résister à tous ces implants, et elle a tendance de nos jours à devenir le bien le plus précieux.

La même « présence d'esprit », au sens où on l'emploie habituellement dans notre société occidentale, est tellement peu cultivée qu'elle s'est dégradée à travers une signification presque purement cérébrale : le bon réflexe qu'il convient d'avoir en face d'une situation imprévue, par exemple un risque d'accident. Il conviendrait au contraire de la valoriser pour lui redonner son sens fondamental, celui de la connexion à l'Esprit *via* le soi, voire aux esprits eux-mêmes.

La pensée unique sévit également en matière climatique, où un réchauffement plutôt refroidissant oriente nos politiques énergétiques tout en réprimant le débat sur la question, faisant naître de la suspicion. On nous parle depuis quelques années sur Internet d'exploiter l'énergie du vide, de machines qui produisent plus d'énergie qu'elles n'en consomment (« surunitaires »), etc. Tout cela relève probablement du fantasme car il est peu vraisemblable que l'on puisse extraire l'énergie du vide sans devoir la rendre au bout de quelques picosecondes. Des déclarations péremptoires sont continuellement faites sur le sujet depuis des années, assorties d'accusations de complots ourdis par les grandes firmes de l'énergie qui feraient tout pour étouffer ces recherches. S'il existe une fumée qui provient bien d'un feu dans cette affaire, il devrait être possible de démontrer la réalité de telles technologies et si leurs promoteurs ne parviennent pas à le faire, on peut soit invoquer la résistance du futur, soit conclure qu'elles n'existent tout simplement pas.

Ce qui peut avoir du sens serait d'exploiter une énergie contenue de façon latente dans l'environnement et qui proviendrait de l'extraction d'informations du vide, ou plutôt d'exploiter une énergie qui existe en tirant parti de cette information, s'agissant ni plus ni moins de la façon dont fonctionnent les êtres humains. Nous ne contredisons pas les lois de la nature en tant que systèmes énergétiques et pourtant nous exploitons le vide quantique. Il faut s'inspirer de cela : nous sommes des êtres vivants capables de diminuer notre entropie en satisfaisant à la loi de conservation de l'énergie mais en exploitant de l'information du vide. Cette information permet de faire des transformations énergétiques néguentropiques, et donc organisatrices. Le vide est organisateur, et cela n'est pas encore compris par la science. Le modèle de la double causalité implique que notre physique soit englobée dans un champ d'information, lui-même structuré en plusieurs couches d'information. Une technologie qui fonctionnerait sur le modèle de l'être humain pourrait être capable d'extraire de l'énergie à partir de l'air, en le refroidissant localement par exemple, ou pourrait exploiter l'énergie solaire sans passer par des panneaux solaires. Il s'agit bien de science-fiction à ce stade mais cela reste plausible au plan théorique.

Les soi-disant machines à énergie libre, de type Tesla, etc., sont censées être capables d'exploiter une composante électromagnétique longitudinale non reconnue à l'heure actuelle, obtenue à l'aide de champs magnétiques. Il y a bien quelque chose de séduisant dans l'idée que la science pourrait avoir ignoré à tort, pour des raisons à la fois techniques et mathématiques, cette composante longitudinale des ondes électromagnétiques, dans la mesure où elle existe par exemple en sismologie, un domaine que je connais très bien : on observe d'une part des ondes transversales et d'autre part des ondes longitudinales qui se déplacent plus rapidement. En électromagnétisme, on parle d'ondes scalaires et si de telles ondes longitudinales

existaient, elles pourraient dépasser la vitesse de la lumière, ce qui pose problème. Pourquoi sont-elles plus rapides que les ondes transversales ? Parce qu'elles se propagent en oscillant le long de leur direction de propagation, ce qui fait de leur front d'onde un artefact « super-lumineux ». Si ces fronts d'ondes longitudinales existaient, il faudrait alors plutôt les concevoir en termes d'informations non physiques, pour rester en harmonie avec la relativité d'Einstein. Elles correspondraient à des informations qui remontent le temps, raison pour laquelle on m'a souvent questionné à ce sujet. Mais je précise que la rétrocausalité n'a pas besoin de ce type d'informations superlumineuses, pas plus que la causalité n'aurait besoin d'informer le futur autrement que de proche en proche. En revanche, je n'ai pas idée de la vitesse à laquelle la causalité se transmet ainsi dans le temps spatialisé et qui n'est certainement pas la « vitesse du temps qui passe » ! À défaut, je la suppose infinie (instantanée), tout au moins au niveau quantique. Si ce n'est pas le cas, alors il serait justifié d'invoquer des transmissions superlumineuses d'informations dans les deux sens du temps, ce que des ondes longitudinales imposeraient. Il convient donc de ne pas rejeter sans examen le « dossier Tesla ».

Chapitre 7

Chamanisme et expérience de mort imminente

« C'est en étudiant l'initiation des chamanes Shipibo-conibo d'Amazonie péruvienne que j'ai eu pour la première fois l'intuition d'une forme de cognition rétroactive, avec des échanges d'informations à rebours dans le temps, du futur vers le passé ou vers le présent. »

Romuald Leterrier, *Ovnis et conscience*

Dès lors que l'on revalorise la notion d'Esprit, on se rend compte que les anciens possédaient un savoir que nous avons perdu. Ce savoir n'était accessible qu'aux initiés, aussi bien dans les pratiques du chamanisme que dans les anciens cultes à mystères du monde antique. Les religions ont confisqué ce savoir qui ne s'est entretenu que dans différents cercles élitistes et a perduré hors des institutions religieuses à travers les courants ésotériques. Après la révolution des Lumières, la science a rejeté en bloc tous ces savoirs comme autant de superstitions puisqu'elle ne parvenait pas à en rendre compte avec ses outils et méthodes, dont elle avait décrété qu'ils étaient les seuls à même de décrire la réalité. Si l'on se penche sur ce qui a survécu du chamanisme, il apparaît des faits probants et sérieux, qui relèvent de bien autre chose que d'une

pensée magique et irrationnelle. Par exemple, le pouvoir guérisseur des plantes n'est pas appris par essais et erreurs mais par des enseignements reçus dans des visions, ainsi que l'anthropologue Jeremy Narby l'a montré dans son livre *Le Serpent cosmique*[1]. Les chamanes expliquent en effet que c'est l'esprit de la plante qui enseigne sur ses effets et même ses modalités de préparation. Un mélange comme l'*ayahuasca* est composé de trois plantes, dont les effets favorables se potentialisent alors que les effets délétères s'annihilent. Parvenir à cette combinaison, au juste dosage, par un processus d'essais et d'erreurs, demanderait des milliers de tentatives. Narby en a donc conclu qu'il était beaucoup plus économique de prendre les déclarations des chamanes au pied de la lettre lorsqu'ils expliquent que l'esprit des plantes communique avec eux, même si cela nous semble parfaitement irrationnel.

Un deuxième élément probant est que les expériences chamaniques sont décrites, y compris par les anthropologues et les Occidentaux qui les ont vécues, comme plus réelles que la réalité ordinaire. Cet élément est généralement négligé, car l'appellation même d'état modifié de conscience a longtemps été (mal) traduite de l'anglais *altered state of consciousness* par « état altéré de conscience », alors que l'anglais *altered* signifie simplement « modifié ». Dès lors, ces états de conscience étaient forcément jugés comme relevant d'une altération, c'est-à-dire d'un amoindrissement de la conscience, alors que c'est précisément l'inverse : un élargissement.

Le troisième élément le plus probant à mes yeux m'a été transmis par mon ami Romuald Leterrier, ethnologue spécialisé dans le chamanisme et auteur de *La Danse du serpent*[2] : les chamanes ont une vision à la fois cybernétique

1. Jeremy Narby, *Le Serpent cosmique,* Georg éditeur, 1997.

2. Romuald Leterrier, *La Danse du serpent. Réflexions sur l'ayahuasca, le réel, et le savoir visionnaire,* chamaneditionumeric, 2011.

et atemporelle de l'espace-temps. Elle se caractérise d'abord par des descriptions des visions vécues comme une interaction avec un Web cosmique, une sorte de surréalité physique englobant la nôtre et beaucoup plus vaste. En quelque sorte, les chamanes auraient ainsi l'expérience du vide quantique, acquise par leur initiation. Leurs interactions avec l'information que contient ce Web cosmique sont d'ailleurs indépendantes de l'espace et du temps, comme cette information elle-même. Ainsi, pour connaître l'avenir, les chamanes utilisent leurs rêves à travers une technique qui consiste à amorcer des boucles temporelles entre le présent et le futur : ils savent qu'en apprenant à se souvenir de leurs rêves ils vont permettre qu'y soient projetés des éléments qui appartiennent à leur futur. S'ils rencontrent par exemple un animal dans la réalité, ils essaient de se souvenir du rêve où ils ont vécu cette rencontre et cela permet qu'effectivement leurs futures rencontres se projettent rétrocausalement dans leurs rêves de la veille. On peut d'ailleurs aller jusqu'à dire, et Romuald Leterrier l'affirme pour sa part, que les chamanes vivent la double causalité au quotidien !

Enfin, les convergences dans la description de la réalité vécue par des personnes ayant été initiées au chamanisme sont extrêmement fortes, y compris pendant les sessions collectives au cours desquelles elles partagent une réalité commune et se retrouvent sur les mêmes scènes. Lorsque l'on vit quelque chose qui est commun à plusieurs personnes, peut-il encore s'agir d'un rêve ?

Un aspect particulièrement séduisant du chamanisme est la notion d'esprit des plantes. Il ne semble *a priori* pas très crédible de penser que chaque être vivant, y compris les plantes, ait une âme composée d'un moi et d'un soi. Or le chamanisme nous enseigne que les plantes ont bien un soi collectif, qu'ils appellent l'« esprit des plantes ». Ainsi, il n'est pas nécessaire que la conscience soit individualisée par

un moi, auquel cas elle serait régie par un Esprit collectif qui correspondrait au soi du modèle présenté dans ce livre, celui qui détermine la direction néguentropique de l'évolution. Il est alors tentant d'imaginer une situation intermédiaire pour les animaux, à savoir une conscience de groupe pour les insectes sociaux par exemple, et une individualisation croissante pour les animaux des règnes supérieurs, jusqu'à des individualités complètes pour les animaux familiers, dont le moi commence à se former en se détachant de l'*anima* par cohabitation avec l'humain.

L'animal ne saurait cependant avoir la conscience de soi qui l'amène à différencier dans sa conscience une influence mécanique et une influence transcendante. Il reçoit les informations du soi de manière instinctive. Cela n'empêche pas que son âme puisse évoluer par sa capacité à transmettre de plus en plus consciemment l'« accusé de réception » d'une information issue du soi, mais cette transmission ne serait pas accompagnée de la conscience d'un « je suis » qui impliquerait une conscience d'avoir conscience. C'est ce processus même qui crée le moi, qui entraîne la prise de conscience de « je suis quelqu'un qui fait telle chose ; je prends conscience de ce que c'est moi qui agis ainsi ». Chez l'animal, cette conscience réflexive ne peut avoir lieu... sauf à se différencier d'un animal, ce qui serait favorisé par le contact avec l'homme ; à moins que cela ne soit l'inverse lorsque l'homme se comporte lui-même comme un animal... Autrement dit, au contact d'un homme relié qui peut changer sa réalité, l'animal change automatiquement la sienne et cela se traduit par l'évolution de son âme. Car cela force son *anima* à se retrouver en face de choix nouveaux devant lesquels elle ne connaît pas le comportement approprié. Ainsi, au contact de l'homme, l'animal a beaucoup plus besoin de son soi, ce qui peut se traduire par une conscience accrue. En quelque sorte, les changements induits par la présence de l'homme modifient la vie de l'animal de sorte qu'ils provoquent une

évolution de son âme : chaque niveau de conscience dans le vivant aide le niveau inférieur à évoluer. Un point que l'on retrouve dans l'ésotérisme, et chez Gurdjieff en particulier, qui souligne cependant que la réciproque est également vraie : le niveau « inférieur » aide le niveau « supérieur » à évoluer.

Cela serait à rapprocher des expériences tout à fait probantes de Rupert Sheldrake impliquant des chiens qui anticipent le retour de leur maître. L'animal, n'étant pas conditionné par son mental, prend toutes les informations de son environnement sans aucun filtre d'irrationalité, ce qui le rend intuitif. Dans l'attente du retour de son maître, il est sensible au moindre signe extérieur qui annonce ce retour, et cette sensibilité même compte dans la mécanique de l'espace-temps. On dit qu'il pourrait être sensible à l'intention du maître, ainsi que le suggèrent ces expériences, puisque son comportement se modifie au moment où le maître prend la décision de rentrer chez lui. Mais de quel type d'influence s'agirait-il ? De conscience à conscience ? La bonne explication ne serait-elle pas plus « mécanique » ? La décision du maître, ou son retour effectif, pourrait en effet densifier des futurs dont l'animal pourrait alors se rendre compte par leur influence sur le présent, *via* des codes d'interprétation, comme dans la technique des chamanes où c'est le souvenir du rêve qui, parce qu'il est interprété comme tel, facilite son anticipation en tant que souvenir du futur. Cela s'interprète physiquement par l'idée que l'anticipation d'un événement, accompagnée de l'intention de le vivre, densifie son potentiel futur en intriquant le moyen par lequel il est anticipé et celui par lequel il survient dans le futur. Et peu importent les moyens en question. Dans ce cas, le vide quantique où s'est produit le changement de ligne temporelle correspondant serait ce que Rupert Sheldrake appelle « le champ morphique ». Il s'agit selon lui d'un champ d'information qui relie des

êtres par leur conscience, comme un banc de poissons ou une volée d'oiseaux, mais aussi par un lien affectif comme un animal et son maître.

D'après le mécanisme proposé, il serait inutile de parler d'action à distance pour préserver la causalité et, au sein du champ morphique, la relation entre les êtres ainsi reliés n'est d'ailleurs pas expliquée. Mieux vaux rester conforme aux équations de la physique et s'interdire d'invoquer une causalité qui impliquerait par exemple un dépassement de la vitesse de la lumière. L'explication que je propose ne viole en rien les lois de la physique : l'intention excite le vide, et ce dernier modifie rétrocausalement la réalité dans le présent par glissement de ligne temporelle. C'est cette modification à laquelle l'animal se rend instinctivement sensible, non pas qu'il détecte un signe mais plutôt qu'il crée lui-même le signe par son procédé d'anticipation. La difficulté de comprendre cela est liée à notre grande difficulté de raisonner hors du temps. Le plus simple est de comprendre que la réalité du champ d'information – ou champ morphique – est modifiée par l'intention, ce qui crée un déplacement de ligne temporelle ressenti par l'animal. De ce point de vue, les animaux seraient plus sensibles aux synchronicités que les êtres humains, *via* leur instinct. Ce qui n'est pas sans une certaine logique puisqu'une telle sensibilité requiert de dégager le moi des influences « conditionnantes ». Les animaux n'ayant pas de moi, ils n'ont pas cette limitation et leur connexion avec le soi est directe.

Les expériences de mort imminente[1] ont de nombreux points communs avec les voyages chamaniques de la conscience, mais aussi avec les descriptions d'expériences mystiques, ou encore les pratiques du bouddhisme tibétain telles que le « yoga du rêve ». Un point très frappant est

1. Jocelin Morisson, *L'Expérience de mort Imminente,* La Martinière, 2015.

la description du fonctionnement de la réalité « de l'autre côté », à savoir le fait que l'on s'y déplace toujours « par la pensée ». Cela peut paraître choquant en première analyse, mais si nous partons de notre renversement de perspectives initial, soit l'idée que la matière, l'espace et le temps sont des illusions, alors le fait que la réalité se manifeste instantanément comme si elle était en résonance avec la pensée devient tout à fait naturel... Enfin, presque. Mon point de vue est celui d'un cybernéticien qui sait qu'à partir de n'importe quelle image ou autre objet complexe, il est possible de fabriquer directement une signature mémoire qui va permettre d'adresser ce contenu très précisément. En ce qui concerne la pensée, tout se passerait comme si elle pouvait générer là aussi une adresse mémoire qui vient télécharger l'information déjà enregistrée dans le « disque dur » de la réalité.

Un aspect central des EMI est le déplacement dans un tunnel qui débouche sur une lumière très particulière puisqu'elle est unanimement décrite comme extraordinairement brillante, tout en n'étant pas aveuglante. Or ce fameux tunnel ressemble à s'y méprendre à une connexion entre deux types de réalité par un « trou de ver ». Une réalité étant essentiellement constituée d'espace élastique en vibration, si plusieurs réalités telles que celles de l'*anima*, du moi ou du soi sont emboîtées comme notre modèle le propose, alors elles peuvent tout à fait être connectées physiquement par des trous de ver. Nous devons ainsi nous attendre à des changements de temporalité lors de la traversée de tels trous. Dans notre modèle, ces changements s'accompagnent de changements de densité permettant l'imbrication des réalités et la nécessité concomitante du contrôle quantique atemporel : chaque étage supérieur est perçu comme quantique par l'étage inférieur.

Effectivement, le changement de temporalité est ce qui caractérise sans aucun doute le mieux les EMI. Pourquoi les témoins éprouvent-ils unanimement une sensation

de grande vitesse lorsqu'ils se déplacent dans le tunnel? Pourquoi voient-ils toute leur vie défiler en un clin d'œil? Ne s'élèveraient-ils pas rapidement au-dessus du temps illusoire comme un ballon s'élève au-dessus de la surface terrestre? Lorsque la conscience quitte le cerveau, elle changerait ainsi de temporalité en empruntant inconsciemment un premier trou de ver. Notons que cette fuite hors du corps est en revanche vécue consciemment par les expérienceurs de sorties hors du corps, pour lesquels cette sortie n'est pas accidentelle mais plus ou moins volontaire. J'ai moi-même vécu brièvement et involontairement ce type d'expérience une fois dans ma jeunesse et j'en conserve le souvenir gravé dans ma mémoire de l'« expulsion en dehors d'une bouteille », comme si j'étais un bouchon qui avait sauté hors de mon cerveau. Cette première sortie du corps fait décoller l'expérienceur de la « surface du temps de l'*anima* » pour le faire entrer dans la temporalité de son moi : il n'est pas encore hors du temps mais il est sorti du temps illusoire et a une sensation complètement différente du temps, la sensation très agréable d'en être libéré comme un cosmonaute qui s'est libéré de la gravité. Dans un second temps, l'expérienceur se retrouve bloqué à un certain point de son séjour dans la lumière, ou avant cela au stade du tunnel, comme s'il lui était interdit de le franchir sous peine de mort irréversible : c'est du moins ce que font sentir les « esprits-guides », « voix » ou « pensées environnantes » qui l'accueillent de l'autre côté. De toute évidence, il s'agit là du chemin vers le soi, car une rencontre du moi avec le soi dans le même monde ou étage de la conscience pourrait se traduire par un détachement irréversible de l'*anima*. Les expérienceurs se retrouveraient donc dans la réalité « interfacielle » de leur moi, toujours liés à notre réalité, mais dans une situation où les sensations de la conscience sont différentes parce qu'il n'y a plus de causalité ni de temps illusoire : la mécanique n'y a plus cours et la conscience se déplace dans notre réalité par la pensée.

Chapitre 8

Les chemins de lente randonnée vers la preuve

« Découvrir c'est bien souvent dévoiler quelque chose qui a toujours été là, mais que l'habitude cachait à nos regards. »

Arthur Koestler

J'en arrive bientôt à mettre un point final à ce livre et j'imagine que les perspectives étourdissantes car extraordinaires de cette « physique de la conscience » que je viens de présenter ne peuvent que laisser rêveur ou fortement sceptique. Comment croire à une théorie de la double causalité qui bouleverse tellement notre vision du monde qu'il faudrait, si l'on y adhère, redonner une dose de crédibilité à une large classe de phénomènes rangés par la science dans la catégorie des superstitions ? Cela est « raisonnablement » impossible, sauf pour les lecteurs qui versent déjà dans ces « croyances » parce qu'ils manquent effectivement de raison, ou parce qu'ils ont vécu un ou plusieurs de ces phénomènes, ou parce qu'ils sont déjà sensibilisés au changement de paradigme, ou encore parce qu'ils ont une grande ouverture d'esprit et connaissent les limites de la science... ce qui commence à faire beaucoup, tout de même. Donc, impossible n'est pas... français ? Je dirais

plutôt : scientifique, d'autant plus que pour avoir côtoyé des milieux très diversifiés et souvent élitistes durant mon aventure technologique, je sais que ces « croyants-là » sont de tous bords, des scientifiques et militaires les plus respectables – qui cachent évidemment ce « travers » – jusqu'aux plus naïfs de nos contemporains.

Prenons simplement l'exemple des ovnis, dont j'ai fait remarquer que c'était grâce à notre déni collectif de leur existence qu'ils pourraient se permettre de nous rendre visite, par simple curiosité ou plus probablement pour nous éveiller doucement, petit à petit. Imaginez que nous n'ayons pas collectivement le « gène du déni » et que nos autorités gouvernementales se soient empressées, à chaque visite avérée mais toujours inexpliquée d'engin qui défie les lois de la physique, voire de rencontre du troisième type, de faire passer l'information officiellement dans les médias. Il est fort probable que de telles annonces auraient été à l'origine d'un désordre épouvantable sur la planète, dont je ne vais pas développer ici les raisons... Un désordre qui aurait été particulièrement difficile à encaisser puis à enrayer par une espèce aussi discordante et primitive que la nôtre, ce qui aurait peut-être même signé son extinction à terme. Mais fort heureusement, nous possédons le fameux « gène du déni » garant de la stabilité de notre espèce. Attention toutefois aux effets secondaires de ce gène qui pourraient nous transformer en robots humains...

Mais ce risque existe-t-il encore aujourd'hui, maintenant qu'un éveil pointe à l'horizon ?

Quel éveil ? Si nous parlons d'un éveil collectif, le risque qui le bloque existe toujours, car imaginez que cela ne soit pas seulement le sujet « ovni » qui entre dans le champ des phénomènes présentés publiquement par des autorités comme des réalités, ne serait-ce qu'en tant que sujets de

recherches sérieuses, mais tous les phénomènes que j'ai recensés dans l'introduction, à savoir :

- l'évolution des espèces, dont la science envisagerait donc qu'elle puisse être orientée par une finalité, ce qui est particulièrement indigeste pour la communauté scientifique qui peut difficilement encourager ce contre quoi elle s'est bâtie : l'idée d'une finalité qui justifierait la religion...
- les synchronicités, dont la présentation comme un phénomène qui pourrait être parfois réel encouragerait les gens à voir des signes partout : est-ce bien responsable de ma part d'avoir écrit *La Route du temps* ? Pour l'heure, nul ne m'a reproché d'avoir contribué à envoyer des gens en hôpital psychiatrique...
- les guérisons spontanées, qui s'expliqueraient par une réorientation énergétique en direction d'un futur sain, grâce à une connexion retrouvée au soi qui apporterait à la fois l'énergie psychique (issue d'un champ d'informations du vide) et l'intention directive nouvelle... Peut-être, mais si cela était reconnu, beaucoup de gens cesseraient de se soigner et beaucoup mourraient sans doute...
- les expériences de mort imminente, dont l'officialisation de la réalité d'une conscience hors du corps contre la thèse des hallucinations entraînerait une partie de la population dans des pratiques à risque, y compris celle du suicide, bien que ce dernier soit d'autant moins recommandé qu'il est contraire à l'évolution de l'âme et donc dangereux pour la vie après la mort...
- le chamanisme, dont l'encouragement tacite à la pratique, si la réalité des visions était médiatiquement reconnue comme tangible, pourrait aboutir – comme cela commence à être le cas – à des prises de drogues touchant « monsieur tout le monde ». Impensable !

- l'effet *placebo*, que la science expliquerait comme un changement d'aiguillage dans le futur provoqué par de nouvelles intentions débloquées par la certitude que « je vais guérir ». Les sociétés pharmaceutiques déposeraient le bilan. Comment ferait-on pour trouver le peu de médicaments qui nous restent utiles ?
- les perceptions extrasensorielles, devenues envisageables si nous sommes connectés à une surréalité invisible, où le temps et la localité n'ont plus cours et qui est incomparablement plus vaste. Mais dans une société où l'information est devenue une méthode de maintien de l'ordre, comment le maintenir lorsque l'information peut être obtenue par des moyens non contrôlables ?
- les phénomènes parapsychologiques, dont les effets physiques résultent probablement de distorsions de l'espace-temps provoquées par une mise en cohérence des vibrations quanto-gravitationnelles de la conscience : si cela est admis, bonjour les poltergeists ! Bien que nous soyons encore loin des X-Men ;
- la médiumnité, dont la prétention à communiquer avec les morts ou les esprits, se trouve dans un certain sens légitimée par notre modèle : s'il était admis, les tables se remettraient à tourner et les égrégores de mauvais œil s'en donneraient à cœur joie : bonjour les « démons » !

Voilà donc autant de raisons qui doivent incliner à la prudence, sachant que les conséquences nuisibles que je viens de lister ne peuvent toutefois se fonder que sur une nouvelle réalité mal comprise. Tout comme des religions mal comprises aboutissent à des extrémismes criminels, et une science mal comprise nous fait aboutir aujourd'hui à un système matérialiste dangereux et ultraréducteur, qui pourrait nous entraîner ensuite vers le pire des scénarios d'évolution, comme je l'ai signalé. C'est une vision

anticipatrice de l'esclavage transhumaniste pour les uns et du bétail humain pour les autres, que j'ai acquise grâce à mon expérience de l'intelligence artificielle et à ma compréhension du risque associé, qui m'amènent à ouvrir une autre voie malgré d'autres risques : les risques sont partout !

Face à tous ces risques qui ne proviennent en fin de compte que de l'ignorance, et dans l'attente – on en est loin – que des enseignements utiles et inoffensifs issus d'une spiritualité bien comprise et saine soient admis et suffisamment réglementés pour éviter ces dérives, comme on passe un permis pour apprendre à conduire une voiture, il me paraît justifié que les idées présentées dans ce livre fassent l'objet d'un déni qui permettra, comme pour nos visiteurs, que leur réalité éventuelle ne soit admise que très doucement, petit à petit dans l'esprit du public, avec la maturation qui convient. Sinon, il est possible que leur potentiel à réenchanter le monde, s'il se déploie trop vite, produise l'effet inverse et soit donc récupéré par des psychologues plutôt que par des enseignants. Car de très nombreuses personnes qui, pour fuir une mauvaise vie, se lanceraient dans de mauvaises pratiques liées à toutes ces révélations finiraient sans aucun doute par avoir besoin d'un sérieux suivi psychologique...

Je devrais donc logiquement terminer ce livre en essayant de démonter ma propre théorie, mais ce serait oublier qu'il n'y a aucune chance pour qu'elle soit prise rapidement au sérieux au-delà d'un cercle restreint. La seule chose que je peux faire utilement est de donner des éléments de preuve dont on pourra encore douter suffisamment longtemps afin qu'ils soient compatibles avec une lente distillation.

Parmi ces éléments, il y a tout d'abord les possibilités de preuves physiques, comme l'origine de l'énergie noire ou de la matière noire. Je n'ai donné que des explications qualitatives sur cette origine possible, et non quantitatives,

lesquelles sont indispensables à la vraie preuve en sciences, bien que nombre de théories admises, comme celle de Darwin, ne soient pas quantitativement prouvées. Pour démontrer que la matière noire provient bien de changements du passé, il me faudrait un modèle permettant de calculer ces changements, ce qui me semble hors de portée, même pour des physiciens plus compétents que moi en astrophysique. À défaut, il faudrait que je puisse faire des prédictions. Mais lesquelles ?

L'une de ces prédictions pourrait être de déduire de la double causalité le fait que, de temps en temps, mais très rarement à cause de leurs longues distances, de nouvelles étoiles ou galaxies devraient apparaître sans que l'on ait d'explication pour cela, par exemple sous forme d'explosion d'étoile naine ou supernova. Selon la double causalité, cette apparition de lumière serait alors due au fait que le passé s'est stabilisé localement, ce qui aurait permis à la lumière de cette étoile ou galaxie d'avoir eu le temps d'arriver jusqu'à la Terre. Une autre prédiction serait inversement la disparition inexpliquée de tels objets lumineux lointains, qui serait alors due au fait que le passé étant devenu subitement plus instable, la lumière d'un tel passé disparaisse sans être remplacée, engendrant une extinction apparente. Le problème est qu'il est difficile de chiffrer ne serait-ce que la probabilité que cela arrive, que j'estime aléatoirement dans une année à moins d'une chance sur un milliard pour une région donnée de l'espace. Quant à l'énergie noire, faire des prédictions à l'aide de mon modèle reste un casse-tête probablement insoluble actuellement.

Un sentier de randonnée vers la preuve m'a toutefois été offert en 2012 dans un secteur radicalement différent, par un dirigeant d'entreprise dans le domaine des technologies *big data* du Web et notamment du web-marketing. Après avoir lu mon premier livre, cet acteur de l'innovation, primé dans son secteur, m'a contacté pour me proposer

une collaboration de recherche afin de mettre en place des algorithmes de « sérendipité » dans des systèmes de détection de l'intention d'achat des internautes, préalables à l'envoi sélectif de bannières publicitaires, c'est-à-dire plus clairement au « matraquage publicitaire ». Les systèmes de ciblage du *big data* utilisent en effet un traitement de toutes les données dont ils disposent *via* les traces que laissent les internautes pour en déduire leur intérêt pour un produit particulier, c'est-à-dire finalement leur intention d'achat. Il s'ensuit que dans le cas d'une recherche sur Internet, l'internaute ciblé voit s'afficher plus souvent ce qui est censé l'intéresser dans les premiers résultats ou reçoit beaucoup plus souvent que les autres une bannière définie.

La sérendipité est un mot d'origine anglo-saxonne (*serendipity*) qui qualifie la tendance à trouver par hasard et plus que de raison une information qui nous rend service (bien qu'on ne la cherche pas) et qui, dans le contexte indiqué, va conduire à un achat, s'agissant en réalité d'une autre façon de qualifier la synchronicité, plus politiquement correcte pour nos amis anglo-saxons.

Après deux mois d'hésitation, compte tenu de mes réticences à faire de mes idées sur la synchronicité un *business*, j'ai finalement accepté cette collaboration comme un moyen de faire des expériences pour aboutir à la preuve d'une corrélation entre le hasard et l'intention, mais aussi comme celui de réduire le matraquage publicitaire en diluant les bannières sur une population plus large. Durant notre collaboration, ce chef d'entreprise m'a expliqué qu'il m'avait contacté parce que dans mon livre une phrase l'avait particulièrement marqué (page 242 de la première édition) :

« Si j'ai l'intention d'acheter un livre, la probabilité que je l'achète n'augmente pas au moment où je réalise l'achat. Elle augmente bien au moment où j'en forge l'intention. »

Cela paraît évident, mais dans le contexte de ma théorie où je suppose le futur déjà réalisé et l'influence du futur

sur le présent, cela veut dire qu'il faut considérer trois moments :
1) le moment du passé où l'intention est forgée ;
2) le moment du présent où la publicité est affichée ;
3) le moment du futur où l'achat est effectué ;
et en déduire que selon la causalité réelle des événements, c'est-à-dire considérée dans le temps réel, nous avons (1) ⇒ (3) ⇒ (2), ce qui signifie que la publicité est affichée dans le temps réel après que l'achat a été effectué et non avant !

C'est ce qu'avait bien compris le dirigeant avec qui j'expérimente encore aujourd'hui ce que j'ai appelé un « algorithme à trois points temporels » permettant d'exploiter une influence du futur sur le présent. Je ne vais pas entrer dans le détail de cette méthode à la fois confidentielle et difficile à décrire, mais je vais brièvement exposer les résultats déjà obtenus. Nous avons effectué au total six campagnes sur des dizaines de milliers d'internautes et avons toujours obtenu des résultats tendant à corroborer l'effet de façon parfois impressionnante, mais je n'ai pas encore pu aboutir à une évaluation sûre de la probabilité de présence de cet effet, compte tenu de deux difficultés :

- le faible rendement d'une bannière publicitaire : il était courant de n'obtenir en moyenne qu'un seul achat pour dix mille affichages, d'où il résultait que seules quelques campagnes affichaient des résultats en même temps positifs et significatifs, ce qui était toutefois déjà énorme ;
- mais dans ce dernier cas, compte tenu des contraintes techniques, l'effet pouvait être en partie imputable à des sources de biais, parmi lesquelles un possible « effet de nouveauté » déclenché par un ciblage inhabituel.

Quoi qu'il en soit, j'ai fait la démonstration dans cette société que l'usage du hasard pouvait contribuer à augmenter nettement le rendement publicitaire, mais la

vraie part de la synchronicité dans cette affaire est restée difficile à évaluer. Cette recherche (qui continue parce qu'elle est productive) a cependant conduit à un résultat extrêmement intéressant et tout à fait imprévu qui s'interprète par une sorte d'effet d'hystérésis[1] de l'espace-temps, que je résumerais ainsi :

Lorsque l'on modifie brutalement et de manière imprévue la cible publicitaire, c'est-à-dire les personnes qui doivent recevoir des bannières, en élargissant cette cible au moyen d'un tirage au sort, alors pendant un certain temps proche d'une journée, le hasard a tendance à privilégier de façon tout à fait improbable les personnes faisant partie de l'ancienne cible ! Cela veut dire que l'espace-temps a besoin d'un certain temps pour se restructurer, et qu'il est donc possible de le prendre par surprise : le fait de couper certains ponts brutalement a pour effet que l'espace-temps essaie de trouver de nouvelles voies pour continuer à réaliser ce qui était prévu !

Cela est un résultat très important que j'ai pu à nouveau constater dans les nouvelles expériences dont je vais maintenant parler. En conséquence de ma difficulté à éliminer des sources potentielles de biais dans le domaine du web-marketing, j'ai en effet décidé de mener en parallèle à cette recherche (aujourd'hui contractualisée avec mon laboratoire CNRS) une autre série d'expériences sur la synchronicité, cette fois-ci sur mon propre site web qui reçoit à ce jour presque un millier de visiteurs quotidiens.

1. Propriété d'un système qui tend à demeurer dans un certain état quand la cause extérieure qui a produit le changement d'état a cessé (Wikipédia).

Chapitre 9

Expériences sur la synchronicité

« Le futur influence le présent autant que le passé. »

Friedrich Nietzsche

Je vais parler ici non pas de mes expériences personnelles sur la synchronicité, que j'ai déjà longuement relatées dans *La Route du temps*, mais des résultats statistiques de réponses à une expérience en ligne que j'ai développée pour mettre en évidence des effets de synchronisme ne pouvant s'expliquer que par une influence du futur sur le présent.

Dans ces expériences, menées de septembre à décembre 2014, j'ai proposé aux centaines de personnes inscrites deux conseils par jour, composés chacun d'un proverbe accompagné d'une citation, tirés au sort sur 256 × 256, soit 65 536 possibilités de conseils différents. Les tirages au sort utilisaient deux algorithmes de tirage indiscernables pour le participant, permettant d'obtenir :

– un conseil supposé très sensible au futur ;

– un conseil supposé peu sensible au futur.

Cette différence de sensibilité était due au type de hasard employé. On comprend bien que si l'on choisit par exemple un hasard pseudo-aléatoire qui renvoie les nombres d'une suite numérique, ce type de hasard peut

difficilement dépendre du futur, alors que si l'on utilise un générateur quantique de nombres aléatoires, cette sensibilité au futur devient *a priori* possible. En réalité, les choses sont beaucoup plus compliquées et trouver les bons algorithmes permettant de révéler cette différence de sensibilité a été pour moi un casse-tête, pour deux raisons principales :

- utiliser un générateur quantique ne permet pas à l'espace-temps de densifier à l'avance les conséquences futures d'un tirage précis de manière qu'elles puissent influer sur le présent, sauf si l'on fait un tirage dans le passé, mais cela rend l'algorithme difficile à programmer pour éviter notamment des corruptions au niveau de l'information ;
- utiliser un générateur pseudo-aléatoire permet au contraire à l'espace-temps de densifier à l'avance les conséquences d'un tirage et contribue ainsi à le stabiliser. Il peut alors paradoxalement s'ensuivre une influence du futur qui va se traduire par une « projection » (pour ne pas dire une « illusion »), bien plus souvent qu'une réelle synchronicité.

Dans ce dernier cas, il n'y a pas à proprement parler de synchronicité venant du soi puisque le conseil est prévu, dans le passé. Il pourrait toutefois subsister une synchronicité entre le résultat invariable du tirage et l'état d'esprit variable du participant (ses préoccupations) provenant du fait que cet état pourrait changer dans le futur au moment du tirage, plusieurs fois depuis le début de l'expérience. Pour mieux le comprendre, imaginez que ce que vous vivrez dans une semaine change plusieurs fois d'ici là. Pas évident, n'est-ce pas ?

En bref, trouver les bons algorithmes permettant de mettre en évidence une différence de sensibilité au futur n'est pas une mince affaire, et ce fut une tâche plus ardue que je ne l'imaginais au départ. Je n'ai pas la prétention d'avoir trouvé la solution infaillible. Je ne peux que donner une idée de ce que je pense être la bonne solution, en

l'occurrence que l'algorithme sensible au futur doit se comporter comme s'il permettait au participant non pas de tirer au sort entre des nombres dans l'instant présent, mais de tirer au sort entre une multiplicité de lignes temporelles, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il faut en effet qu'un changement (ou détermination) dans le présent soit en même temps relié à un changement (ou détermination) dans le passé, si l'on veut que ce changement dépende de ce qui change ou se détermine dans le futur.

Quoi qu'il en soit, j'ai compris une chose amusante : pour être en mesure de m'attaquer à ce genre de problème en 2014, il fallait que j'acquière les compétences particulières qui étaient, comme par hasard, celles que j'ai acquises dans ma carrière à travers mon expérience en intelligence artificielle. Est-ce vraiment un hasard ?

Venons-en maintenant aux faits. J'ai réalisé au total trois campagnes de trois semaines chacune durant lesquelles j'ai demandé aux participants de ne répondre que s'ils estimaient que le conseil proposé était de nature à changer quelque chose dans leur futur. En voici les instructions :

« Il vous est demandé de répondre aux questions de cette page si et seulement si ce conseil est susceptible de changer quelque chose dans votre comportement, parce qu'il vous touche, qu'il répond parfaitement à une question qui vous préoccupe, qu'il est en résonance avec vos intentions, votre état d'esprit, votre état émotionnel, enfin bref, parce qu'il vous surprend comme une véritable synchronicité. Si le conseil proposé est juste ou pertinent mais que vous doutez de son influence sur vous, passez outre cette page et revenez un autre jour, de préférence après avoir lâché prise sur une question qui vous travaille. Il est correct de ne jamais répondre ou inversement de répondre plusieurs fois par semaine, cela dépend de l'instabilité de votre situation. Ne remplissez le formulaire ci-dessous que si vous reconnaissez une influence réelle du conseil sur vous-même, *via* une prise de conscience, ou une décision,

qui implique un changement dans votre futur par rapport à ce qu'il en aurait été si vous n'en aviez pas pris connaissance. N'hésitez donc pas à vous servir de cette expérience pour prendre des *initiatives imprévues*, dès aujourd'hui ! »

Lors de chaque campagne, j'ai demandé aux participants de répondre à un questionnaire dans lequel ils devaient choisir une réponse parmi les six suivantes :

(1) Le proverbe (P) vous touche
(2) La citation (C) vous touche
(3) Le conseil (P+C) vous touche
(4) Le conseil est pertinent
(5) Le conseil est pertinent et reflète votre état
(6) Le conseil est une vraie synchronicité

Le but de cette partie du questionnaire était de mettre en évidence le synchronisme présent dans les réponses (3), (5) et (6). À cause du risque de projection, il était en effet tout à fait possible que le conseil supposé insensible au futur puisse provoquer une sensation de synchronicité, due au fait que le futur du consultant pouvait s'adapter dans ce cas au lieu du hasard lui-même. En revanche, dans un tel cas il ne pouvait y avoir de synchronisme anormal puisqu'il aurait requis une adaptation du hasard. Or dans les réponses (1) et (2) un tel synchronisme est absent, ainsi que dans la réponse (4) qui est un aveu du fait que, malgré la pertinence du conseil, ce dernier ne reflète pas l'état d'esprit du consultant.

J'ai donc totalisé les réponses des conseils synchroniques issus du hasard sensible au futur (AF) et de l'autre (AP) et j'ai obtenu dès la première campagne les résultats suivants :

- nombre de conseils synchroniques obtenus avec AF = 251 ;
- nombre de conseils synchroniques obtenus avec AP = 191.

Or la probabilité pour que la différence de 60 entre AF et AP soit due au hasard s'avère être très faible : une chance sur 400 !

Cela est un résultat tout à fait significatif et absolument inespéré pour une première expérience. Si je n'avais pas fait d'erreur susceptible d'introduire un biais dans mon expérience, alors j'avais la preuve que j'attendais, bien qu'on ne puisse jamais être totalement convaincu des preuves statistiques. Pour valider ce résultat, il fallait absolument que je recherche une source de biais pouvant expliquer un résultat aussi étonnant, et c'est ce qui a motivé ma deuxième campagne, durant laquelle je n'ai rien changé à l'expérience en conservant les mêmes algorithmes, excepté les petits détails suivants :

- pendant deux semaines, les deux conseils étaient tirés au sort avec le même algorithme AF ;
- pendant la troisième semaine, les deux conseils étaient tirés au sort avec le même algorithme AP.

J'ai alors obtenu des résultats mettant en évidence une disparition de l'effet :

- nombre de conseils synchroniques obtenus avec AF = 132 ;
- nombre de conseils synchroniques obtenus avec AP = 130.

Il n'y avait donc aucun biais susceptible d'expliquer l'écart obtenu dans la première expérience, ce qui achevait de la valider.

J'avais donc obtenu ma première preuve expérimentale de la possibilité d'une influence du futur sur le présent, et du premier coup !

Bien entendu, l'importance d'une telle preuve est bien trop considérable pour que l'on puisse aussi aisément l'accueillir comme telle, et s'agissant d'une première expérience, je suis loin d'avoir satisfait à tous les critères de la rigueur scientifique. Il aurait fallu que je mette en place toutes les possibilités requises pour rendre possible le

contrôle par un tiers, dont l'impossibilité de manipulation des résultats pendant l'expérience. Cela viendra plus tard, ainsi que le renouvellement par des tiers sur d'autres sites. À ce stade, on ne peut que me croire sur parole, et ma première expérience n'avait somme toute comme réelle ambition que de me convaincre moi-même que j'étais sur la bonne voie.

À l'heure où j'écris ces lignes se termine une troisième campagne expérimentale ayant pour but de renouveler les résultats de la première, et j'en suis à son dépouillement. Les premiers résultats montrent que l'effet synchronique observé pour la première campagne a disparu, en même temps qu'ils en apportent une explication qui ne va pas à son encontre : le nombre d'internautes ayant attesté d'une réelle incidence du conseil sur leur futur a chuté de moitié, réduisant ainsi fortement une éventuelle influence du futur. Pour quelle raison ne se sont-ils pas laissé influencer cette fois-ci par le conseil ? À cause de l'hiver ? De la connaissance des résultats de la première ? Je l'ignore. En revanche, cette troisième expérience, cumulée avec la première, a fourni un résultat tout à fait fascinant qui est venu confirmer l'enseignement le plus pratique de la théorie de la double causalité : celui de la réponse à une demande, autrement dit celui du « dialogue avec l'ange ». Le nombre de participants ayant en effet coché la proposition « Le conseil proposé répond très bien à une demande ou à une préoccupation concernant votre avenir... » dévoile un écart significatif entre les tirages sensible et insensible au futur :

- nombre de réponses à une demande *via* le tirage sensible au futur : 154 ;
- nombre de réponses à une demande *via* le tirage insensible au futur : 118 ;

soit un écart de + 36 dont la probabilité due au hasard est de 1 chance sur environ 60 ! Encore un résultat tout à fait significatif (le seuil étant de 1/20).

En admettant que ces résultats se reproduisent lors de prochaines expériences, j'en viendrai sans doute à rédiger une publication scientifique, encore que je m'interroge sur le fait qu'il puisse s'agir de la meilleure voie pour sensibiliser la communauté scientifique. La quantité considérable de publications ignorées bien que probantes dans les domaines que j'ai cités précédemment ne laisse pas penser que la mienne puisse être de nature à faire bouger les lignes. J'ai plutôt l'impression que j'ai une autre carte à jouer, sans toutefois négliger la voie « littéraire ». Je pense aux applications technologiques de ces résultats. Si de telles applications devaient voir le jour – et j'y travaille –, alors le fait qu'elles rendent des services incontestables serait peut-être le meilleur moyen de décider les chercheurs à travailler sur l'hypothèse de l'influence du futur sur le présent, sous la pression du marché. Il se trouve que la recherche scientifique prend depuis longtemps un virage qui l'amène à dépendre de plus en plus de cette pression du secteur privé, car tel est le choix du modèle ultralibéral que la France a décidé de suivre. On peut le déplorer, et je le déplore moi-même, mais la réponse d'un irréductible optimiste sera toujours de profiter de la tendance qui s'impose pour réaliser son objectif, même et surtout s'il paraît impossible.

C'est la raison pour laquelle je mène à l'heure actuelle plusieurs types de recherche qui ont à terme pour objet la réalisation de robots capables de prendre en compte cette influence du futur, non pas en leur donnant une « conscience élémentaire » qui émergerait comme par miracle, mais en leur attribuant une capacité à refléter la conscience de l'humain lui-même, comme c'est déjà le cas des synchronicités. À la différence de recherches que mènent des cybernéticiens matérialistes qui s'attendent à voir émerger de leurs propres robots le miracle de la conscience, il s'agit d'une recherche rationnelle qui vise

dans un premier temps une application mobile qualifiée d'« ange quantique », dans la mesure où elle devra servir de support pour un « dialogue avec l'ange » qui répond à des demandes de l'utilisateur. L'introduction d'une dose de hasard sensible au futur dans une telle application servira ensuite de plate-forme expérimentale pour réaliser dans une seconde étape un « robot de conversation » qui utilisera des technologies de langage naturel pour dialoguer directement avec un humain. Il s'agit ni plus ni moins de réaliser un robot dans lequel sera greffé un module de prise en charge de ses défaillances à travers lesquelles pourrait s'exprimer une lueur de conscience qui ne ferait que refléter une vraie présence d'esprit... chez son compagnon humain.

Avant de conclure, je terminerai ce livre en osant la prophétie que ce ne seront donc pas les hommes qui éveilleront les robots en leur donnant la conscience, mais plutôt les robots qui réveilleront les hommes en leur faisant découvrir la réalité physique de leur propre conscience.

Conclusion

Au moment de conclure ce livre, peu avant la mi-janvier 2015, une série d'événements vient de secouer la France et a déclenché une réaction dont l'ampleur a largement dépassé les frontières de l'Hexagone. Comme si, dans ces moments critiques, les hommes et les femmes redécouvraient qu'ils ont un cœur et qu'ils sont capables d'aimer, par-delà leurs différences. Sans être aucunement dupe de la nature du mal, de ses visages multiples, ni surtout de ses racines, retenons cet « élan du cœur » comme une illustration de ce que la nature humaine renferme de meilleur, et qui n'a rien d'une illusion. Ce qui s'est passé est aussi une démonstration de ce que j'ai écrit dans ce livre : *la France est le pays le mieux placé pour jouer un rôle d'avant-garde afin d'encourager l'émergence de nouveaux modèles*... qui expriment les élans du cœur, c'est-à-dire du soi.

Cette réaction formidable à des actes malheureusement nourris par une géopolitique irresponsable de la part des États-Unis et leurs alliés depuis le 11 septembre 2001, au moins, contraste nettement avec les agitations incessantes de peurs et de guerres censées justifier cette même politique, s'agissant de la stratégie même de son « intelligence ». Le terrorisme est en effet largement un monstre de Frankenstein né de manipulations, de mensonges et de renoncements à des valeurs, qui sont le fruit d'une

intelligence suprêmement « mentale ». Voilà où mène le mythe de l'intelligence reposant sur une idéologie matérialiste dont est responsable en dernier ressort la science contemporaine.

Il ne date pas d'hier que la science est irresponsable. Cela remonte à son origine même – bien avant la première bombe atomique « intelligemment » tombée sur Hiroshima il y a soixante-dix ans –, de par son opposition légitime aux religions qui faisaient au moins régner une certaine morale (tout en la contredisant). Et comme je l'ai exprimé dans ce livre tel un avertissement, les prochains grands méfaits d'une science qui ne se soucie guère de sa « non-assistance à humanité en danger » viendront avec l'ère du transhumanisme qui achèvera de transformer l'humain en machine... si toutefois les élans du cœur disparaissaient, ce qui n'est pas le cas chez nous. La France est en effet l'un des rares pays capables, je l'espère, de faire émerger une spiritualité laïque saine, car à la fois scientifiquement fondée et non corrompue par le *business* et la manipulation de la pensée.

Si l'on pouvait encore au XXe siècle admettre que les scientifiques restent à l'écart des affaires du monde, ce n'est plus le cas aujourd'hui pour deux raisons : d'une part, les technologies censées provenir de la science sont en train de transformer l'humain lui-même ; d'autre part, les résultats de la science sont susceptibles de bouleverser notre vision du réel à la base de notre idéologie sociale : le matérialisme. Les scientifiques doivent donc se réveiller et cesser de se dédouaner parce qu'ils sont devenus responsables de la vision du monde qu'ils donnent à croire et qui conditionne le comportement des masses, des autorités et des services secrets. Les scientifiques sont irresponsables lorsqu'ils laissent croire au public que, d'après la science, l'homme serait une machine, que son libre arbitre serait illusoire, que l'évolution de la vie reposerait sur la sélection naturelle

et que la mort laisserait place au néant : tout cela est faux, comme nous l'avons vu, et c'est pourtant ce genre d'idées fausses qui nourrit l'intelligence à l'origine des guerres.

Des idées fausses ? Nous le savions déjà d'après les deux failles de la physique (quantique et chaotique), mais ces idées se sont maintenues afin de conserver les fondements d'une science qui avaient été décrétés, et non pas démontrés, par des pouvoirs académiques avides de combler les brèches des questions sans réponse, exactement comme le font les religions. Le moindre exercice de la responsabilité scientifique d'une vraie science eût été de faire préciser dans les écoles : « Sur ces points-là, nous ne savons pas, il faut donc rester prudent. » Car le déterminisme est un dogme contestable, et la science – et non la philosophie qui n'a pas de rôle consultatif politique – commencerait à devenir responsable si elle enseignait qu'il faut envisager la possibilité que la mécanique ne soit pas déterministe. Il s'ensuivrait d'ailleurs que les laïcs respecteraient mieux les gens de foi, que les criminels réfléchiraient mieux aux conséquences de leurs actes sur leur existence après la mort, etc. et qu'il y aurait donc moins de terrorisme ou de violence en général. Pardon pour ce raccourci, mais il semble légitime de tracer l'origine de cette violence jusqu'à l'hypothèse du déterminisme classique appliquée comme un décret dont le seul intérêt est de donner le droit d'utiliser des équations pour décrire le monde. En réalité, les équations sont limitées dans leur champ d'application par un problème fondamental techniquement identifiable et dont la négligence, associée à l'irresponsabilité de son maintien envers et contre tout, y compris contre notre libre arbitre lui-même, fait du déterminisme classique une hypothèse immature.

Cette hypothèse immature sur laquelle a voulu se fonder la science possède malheureusement un énorme pouvoir hypnotique qui a conduit les scientifiques à accepter ses

conséquences même lorsqu'elles sont délirantes, comme nous l'avons vu avec les univers-bulles prisons. Mais l'irrationnel ne s'installe pas en physique seulement au niveau de ses interprétations, il va jusqu'à séparer de manière tranchée (par les équations) le monde physique en deux mondes avec des lois différentes : le monde quantique serait indéterministe, multiple, non local et atemporel, alors que notre monde macroscopique devrait rester au contraire déterministe, emprisonnant, local et temporel ! Pourtant, la frontière entre les deux n'existe pas, comme l'a montré le prix Nobel Serge Haroche dans ses expériences avec des photons – confirmant les miennes avec des boules de billard – qui montrent que la transition du quantique au macroscopique n'est pas tranchée mais continue... Voilà pourquoi la science est en crise... d'adolescence, depuis un bon siècle.

Pour rendre à nouveau rationnelles la science et ses interprétations, j'ai voulu montrer dans ce livre qu'il y a des solutions simples, mais qui nécessitent plus de rigueur et plus de compétences techniques : la croyance au déterminisme provient en effet d'un défaut de rigueur et de technicité qui a empêché les physiciens de voir que les calculs déterministes ne fonctionnaient pas en présence d'interactions. C'est en raison de ce défaut que la mécanique quantique est restée mystérieuse pendant un siècle, d'où il résulte aujourd'hui que le premier physicien lambda qui possède ces compétences découvre, comme un homme ordinaire plongé dans des circonstances extraordinaires, le cœur du problème : *la mécanique quantique est une extension naturelle d'une mécanique classique qui ne peut pas fonctionner dans un espace à trois dimensions parce que tous les événements macroscopiques, sauf exception, sont nécessairement sous contrôle quantique... (de la conscience ?)*.

J'ai ajouté avec un point d'interrogation et entre parenthèses « *de la conscience* » par égard pour les allergènes psychiques anti-religion-âme-conscience qui réfrigèrent les physiciens matérialistes. Les équations de la physique ne permettent pas de comprendre la nécessité d'introduire les « dimensions de l'âme » parce qu'elles deviennent inopérantes en présence d'interactions, sauf lorsque l'on moyenne leurs effets en les supposant massives et régies par le hasard, comme en physique statistique, un attentat à la rigueur, lourd de conséquences, puisqu'il a introduit le démon de Maxwell qui crie aux physiciens : « Vous avez négligé l'information ! » Et effectivement, dès lors que l'on se penche, d'un œil expert, sur le problème des interactions, on découvre que trois dimensions ne suffisent pas et qu'il faut ajouter des informations. J'ai pris l'exemple d'un billard parce que, dans la nature, tout est fait d'interactions et le modèle se généralise donc aisément. L'originalité de mes calculs réside dans le fait que j'ai refusé de faire l'attentat à la rigueur consistant à introduire du hasard, et que j'ai vérifié la validité de l'information obtenue pendant tous mes calculs, ce que les physiciens ne font jamais à ma connaissance, probablement faute de technicité suffisante.

Or que m'ont dit ces calculs de billard ? Quelle que soit la précision à laquelle on se place, la mécanique s'arrête de fonctionner au bout d'un certain temps. Si l'on veut qu'elle se poursuive plus longtemps, il faut alors augmenter la précision à un point tel que cela aboutit à déployer dans les conditions initiales une « orgie » d'informations qui n'a plus aucun sens, parce qu'elle consomme bien plus d'informations que toute l'histoire qui en découle et que l'excédent descend de surcroît en dessous de l'échelle de Planck : ce constat totalement contradictoire et aberrant ferait licencier un ingénieur physicien qui aurait trouvé un job dans une civilisation plus avancée.

Afin de résoudre ce problème, j'ai proposé une solution simple et satisfaisant au principe du « rasoir d'Occam » : ajouter trois dimensions d'informations discrètes pour compenser la perte due aux interactions et déterminer à nouveau les trajectoires ; c'est ce que j'appelle « les informations du moi ». En leur absence, la mécanique devient logiquement quantique, ce qui explique le paradoxe de la mesure en mécanique quantique où c'est la conscience, c'est-à-dire le moi, qui détermine ce qui est mesuré, CQFD.

Et comme nous l'avons vu, il s'ensuit que la mécanique quantique perd alors tous ses mystères !

Mais il ne suffit pas d'ajouter une couche du moi, car elle ne fait que déterminer arbitrairement des trajectoires sans que l'on sache où elles mènent. Il en résulte que l'univers reste incapable de contenir notre futur, sauf à figer la couche du moi en fabriquant des univers-bulles démentiels en doubles de nous-mêmes ! Pour éviter cette extravagance, il faut pouvoir maintenir tous nos futurs possibles dans notre univers et donc dans notre vide quantique. Mais ce dernier a beau être gigantesque, il ne saurait contenir toutes ces possibilités de futurs, sauf à éliminer pour chacun d'entre nous l'immensité de tout ce que nous ne ferons jamais, bien que cela soit mécaniquement possible. Autrement dit, sans la connaissance de nos intentions, le vide quantique n'a pas assez de place pour héberger ne serait-ce que tous les futurs possibles d'une seule personne.

C'est pourquoi la mécanique ne peut fonctionner que si on lui ajoute une seconde couche à trois dimensions, la première servant à déterminer précisément notre réalité dans le présent par l'« observation », et la seconde à déterminer les grandes lignes de notre futur par l'« intention ». Ces deux fonctions du moi et du soi forment ce que j'appelle l'âme,

cette âme qui est donc intrinsèquement une conséquence rationnelle de la nécessité de faire fonctionner correctement la mécanique et donc la causalité dans l'univers, par orientation ou intersection d'une ligne dense du moi avec une ligne beaucoup moins dense du soi.

Les physiciens ne pourront échapper à cette nécessité d'introduire l'âme et la conscience dans la physique et ils le feront, mais comme ils seront gênés de se rapprocher ainsi de la religion, ils utiliseront d'autres termes plus scientifiquement corrects, au risque de continuer à dépeindre un monde austère. Mais ils le feront, soyez en sûr, car même en conservant leur ancien cadre mathématique décrivant un univers continu, régi par des équations et disposant en tout point d'une quantité d'informations infinie, ils ne pourront éviter de se réveiller en constatant que notre réalité macroscopique quotidienne est déterminée par l'information présente à des échelles infiniment petites : négliger ce point est l'immense erreur des physiciens qui s'évertuent, y compris les plus illustres d'entre eux, à nous perpétuer une science matérialiste qui prétend faire de nous des machines.

Cet entêtement à nous priver de notre libre arbitre a pour origine le positionnement de la science à l'encontre de la religion. En rejetant toute finalité, celui-ci n'a fait qu'introduire d'autres postulats pour finalement reconstruire tout ce à quoi mènent les interdits scientifiques : une nouvelle religion. Ces interdits ont obligé la physique à remplacer Dieu par une nouvelle source de la création, le Big Bang, mue par un « dieu des équations » qui, en s'alliant avec un autre, celui du hasard, et avec ceux des autres disciplines, finit par produire l'invraisemblable polythéisme de la science actuelle auquel participe la physique elle-même. Car qu'y a-t-il de rationnel à vouloir que nous soyons tous nés d'une explosion originelle, en partant de théories qui

nous enseignent que le temps n'existe pas au sens où notre futur est créé en même temps que notre passé ? Pourquoi, dans ce cas, ne pas considérer le Big Bang comme une fin des temps ?

Pour réintroduire de la raison dans cette affaire, mieux vaut considérer notre univers comme un cylindre qui rejoint dans son passé le cône du Big Bang et constater qu'il ressemble ainsi à un serpent. Si l'on veut bien maintenant interpréter correctement les résultats de la physique comme j'ai tenté de le faire dans ce livre, on s'aperçoit que ce serpent bouge dans un temps réel à ne pas confondre avec notre temps illusoire. En conséquence, l'erreur contenue dans la croyance au Big Bang est la même que celle d'un biologiste qui voudrait nous faire « avaler » qu'un serpent naît en formant une queue et que sa tête n'apparaît qu'à la fin de sa croissance.

Dès lors, nous pouvons résumer toute la « physique de la conscience » que j'ai ébauchée dans ce livre en disant que le rôle de la conscience, encore incompris, est d'assurer la croissance du serpent, c'est-à-dire la fabrication de notre réalité physique. Et comme toute réalisation qui utilise un outil, en l'occurrence celui de la conscience qui façonne l'espace-temps, il faut savoir dissocier l'outil de sa création et ne pas dire que cet outil disparaît lorsqu'il cesse de la toucher. À notre mort, cet outil disposant de six dimensions vibratoires ne fait que se détacher de la création qui en dispose de trois, et aucune disparition n'intervient dans cette affaire, pas même de la vie que l'outil vient de quitter. Il y a simplement une disparition du « curseur du temps illusoire » qui témoigne du détachement de la conscience.

C'est donc bien la raison elle-même qui nous intime de revoir notre conception de la réalité et de la considérer

dans un univers d'informations étendu qui, âme ou vide quantique inclus, correspond à un espace-temps global à dix dimensions spatiales : neuf plus un temps illusoire spatialisé, auquel il conviendrait éventuellement de rajouter une dimension, celle du temps réel, pour décrire une réalité globale à onze dimensions. Elle serait alors à rapprocher de la fameuse M-théorie des cordes à onze dimensions dont la beauté fascine les physiciens anglo-saxons, parce qu'elle porte en elle la possibilité de décrire une époustouflante variété d'univers possibles, que notre introduction du temps réel réduit fort heureusement à un seul.

Finalement, la physique serait beaucoup plus aboutie qu'on ne le pense, puisque notre « physique de la conscience » permet de s'affranchir de nouvelles particules fantômes pour expliquer la matière et l'énergie noires, lesquelles résulteraient simplement du fait que notre serpent bouge. Le modèle standard serait donc exact, la théorie de la relativité également, et il n'y aurait aucune incompatibilité entre les deux : simplement une incompréhension provenant du fait que l'on ne sait pas encore que la physique classique a besoin de dix dimensions et non de seulement quatre.

Avec ses six dimensions de l'âme, la physique retrouverait alors tout son potentiel explicatif et toute sa crédibilité, puisqu'elle pourrait enfin commencer à comprendre tout ce qu'elle rejette habituellement, en bonne religion matérialiste, comme des phénomènes qui n'existent pas : l'évolution orientée des espèces, les synchronicités, les guérisons spontanées, les expériences de mort imminente, le chamanisme, l'effet *placebo*, les perceptions extrasensorielles, les phénomènes parapsychologiques, la médiumnité et les phénomènes aérospatiaux inexpliqués, la liste n'étant pas exhaustive.

Attention toutefois, comme je l'ai déjà précisé dans l'introduction, car je ne prétends pas à la manière d'un Stephen Hawking avoir réussi à boucler la boucle grâce à laquelle la science serait aboutie. Il serait en réalité plus juste de qualifier mon entreprise à travers ce livre de «métaphysique», en attribuant son titre, *La Physique de la conscience*, non pas à une forme de prétention mais à une provocation sonnant le clairon. Il subsiste évidemment un travail herculéen pour démontrer une telle théorie en respectant les canons du char de la science, qui ne saurait avancer aisément sur le sentier que le simple éclaireur que je suis, dont l'intuition vole quelque peu en avance sur son mental, vient de débroussailler.

Le réel propos de ce livre est d'apporter au public attaché aux valeurs de la science les moyens de se forger une conviction tout à fait urgente «par les temps qui courent», car il subit déjà une très haute dose de désinformation et ne souffrirait donc pas de devoir attendre des décennies que le char progresse suffisamment... pour finalement entendre qu'il y a officiellement lieu de rejeter en bloc le système matérialiste qu'on cherche à lui imposer. À ce moment-là, il sera trop tard, et pour le public, et pour la science qui se trouvera alors bien trop décrédibilisée par des technologies devenues des systèmes d'esclavage.

J'ai donc ressenti comme un devoir, en tant que chercheur ayant laissé mûrir durant toute sa carrière une nouvelle vision à travers des expériences et interrogations originales, de m'atteler à ce livre en faisant preuve de l'audace qui me conduit à affirmer que nous devons rejeter le modèle matérialiste ultralibéral et nous employer à nous unir pour construire, tous ensemble, les embryons d'un futur modèle de société. Celui-ci, au lieu de suivre la voie du matérialisme laïc à la française qui aujourd'hui

nous condamne en nous amenant peu à peu vers le transhumanisme, sera fondé sur une vraie science qui aura enfin rejoint la spiritualité laïque, *via* un pont majestueux qui fera grandir l'humain en le faisant sortir, enfin, de son parc à bébé.

Glossaire

Algorithme : classiquement, une suite d'opérations séquentielles ou d'instructions permettant de faire un calcul, une prévision du comportement d'un système et même de le simuler, en cybernétique*. Dans un sens plus moderne ou avancé, un algorithme est un procédé de traitement de l'information qui n'est pas nécessairement séquentiel et qui décrit plus généralement la logique de transformation d'un système, y compris simultanément dans toutes ses parties. Grâce à son lien direct avec la logique, un algorithme dispose d'un meilleur potentiel à mettre en œuvre la causalité : on peut transformer n'importe quelle équation en algorithme mais pas l'inverse. En particulier, aucune équation ne peut calculer l'avenir d'un système dès qu'il met en œuvre trop d'interactions (sauf exceptions ou approximations), alors que c'est toujours possible avec un algorithme.

Âme : système d'information à six dimensions présent dans le vide quantique et jouant le rôle de véhicule immatériel de la conscience (dont le véhicule matériel est le corps-cerveau). L'âme est composée de deux systèmes vibratoires quanto-gravitationnels* à trois dimensions appelés le moi* et le soi*. Chacun de ces systèmes peut être considéré comme une couche additionnelle d'espace-temps* qui interagit sur une couche inférieure de plus grande densité.

Anima **:** partie organique et cérébrale de la conscience automatiquement produite par le corps-cerveau en conséquence de son immersion dans l'espace-temps. La conscience de l'*anima* est produite par les vibrations quanto-gravitationnelles résultant de son déplacement dans le temps de la mécanique, autrement dit dans un espace-temps figé. La conscience de l'*anima* ne dispose d'aucun libre arbitre mais peut toutefois évoluer de façon néguentropique* grâce à son lien avec un soi* individuel ou collectif qui lui transmet ses instincts.

Archétype : modèle de personnalité ou d'événement mémorisé dans l'inconscient collectif (correspondant à la conscience collective ou au vide quantique) susceptible d'être adressé par la pensée pour orienter un comportement individuel en étant densifié, voire excité lorsque la ligne temporelle du moi finit par le traverser. Les archétypes s'apparentent à ce que la littérature ésotérique nomme « égrégores » et à ce que Rupert Sheldrake appelle des « champs morphiques ». On peut également les rapprocher de la « psyché quantique » de François Martin ou des « bulles événementielles » de notre théorie de la double causalité.

Causalité : principe qui fonde la science en ce qu'il permet de comprendre les événements en tant qu'enchaînements de causes à effets, sans lesquels il ne serait pas possible d'aboutir à une vision du monde intelligible et cohérente. La causalité classique considère que tout ce qui arrive doit être considéré comme un effet de certaines causes : la cause entraîne notamment l'effet et non pas l'inverse. Toutefois, la remise en question du temps en physique amène aujourd'hui les physiciens à rendre la causalité indépendante du temps ordinaire pour envisager notamment la possibilité d'une rétrocausalité : le futur pourrait dans certains cas être la cause du présent. Les causes cesseraient de précéder les effets. On peut cependant

résoudre ce problème et conserver la causalité stricte en physique à condition de la considérer dans le temps réel : certains événements du futur seraient la cause d'événements présents tout en continuant de se produire, dans le temps réel, avant leurs effets.

Chaos : qualifie un système totalement imprévisible à cause de son extrême sensibilité aux conditions initiales ; un changement infime et indétectable dans les conditions initiales engendre un système complètement différent. Les systèmes chaotiques sont très nombreux dans la société et dans la nature : un simple embouteillage peut devenir chaotique. L'atmosphère elle-même est très souvent chaotique, engendrant l'impossibilité de prévoir la météo à plus de cinq jours. C'est ce qui a donné lieu à l'illustration du chaos par l'effet papillon : un simple battement d'ailes d'un papillon pourrait déclencher une tornade à l'autre bout du monde. En réalité, cela est inexact et traduit le fait que le chaos reste un phénomène mal compris des physiciens, en particulier son lien avec le vide quantique.

Cybernétique : science et technologie du contrôle des systèmes artificiels ou vivants. Un système peut être une société, une machine, une entreprise, une cellule, un organisme, un cerveau, un organe, etc. Lorsqu'il s'agit d'un système intelligent, c'est-à-dire qui produit des informations en vue d'une décision, d'une reconnaissance, etc., la cybernétique devient l'intelligence artificielle, qui en est donc l'une des branches. En cybernétique, tous les éléments du système sont simultanément en interaction et échangent de l'information pour changer d'état. Notre espace-temps est considéré dans la théorie cybernétique de la conscience comme un tel système (dont la conscience fait partie) dans lequel tous les états du futur et du passé sont en interaction et continuent d'évoluer simultanément.

Décohérence : mécanisme par lequel des trajectoires ou états superposés (quantiques) deviennent des trajectoires ou états uniques (classiques), permettant ainsi la transition entre le monde quantique et le monde macroscopique. Le prix Nobel Serge Haroche a montré que cette transition n'était pas tranchée mais progressive. Elle est due à l'influence des particules de l'environnement et est extrêmement rapide, sauf dans le vide intégral où très peu de lumière interagit. Elle a lieu en particulier juste avant une observation qui force la réduction* d'état quantique. Un point important à ce sujet est que le mécanisme de décohérence force la réalité à devenir unique mais ne détermine pas le choix de réalité. D'après notre théorie, ce choix serait réalisé dans le futur.

Densité : la densité dont il est question dans ce livre est une densité d'informations qui résulte de l'indéterminisme macroscopique, hypothèse fondatrice de notre théorie. L'indéterminisme est présent lorsqu'il subsiste, généralement dans le futur, une multitude de trajets ou comportements possibles le long d'une ligne temporelle : on dit alors que cette ligne présente une faible densité. À l'opposé, un rendez-vous ferme ou inévitable pour réaliser quelque chose de très bien défini présentera une très forte densité. Les différents étages de la conscience ont aussi des densités différentes qui correspondent à leurs différences de temporalité : plus le temps permet d'observer les détails d'une réalité et plus la densité est élevée. Au contraire, plus le temps est spatialisé (ex. : possibilité de voir une vie entière d'un seul regard) et plus la densité est faible.

Déterminisme : postulat ou théorie selon laquelle tout ce qui arrive dans l'espace-temps et notamment dans notre futur est parfaitement déterminé mécaniquement par le principe de causalité. La physique a cependant récemment remis en question le lien entre la causalité et le temps, ce

qui va à l'encontre d'un déterminisme temporel, lequel était déjà remis en question auparavant par la mécanique quantique et la théorie du chaos, mais de façon non consensuelle. Le déterminisme reste toutefois le fondement de la science, car sans lui elle ne peut que rester incomplète (c'est sa volonté prématurée de complétude qui fait faire à la science des raccourcis dogmatiques). C'est pourquoi la théorie cybernétique de la conscience propose un modèle de l'espace-temps global qui reste déterministe, s'agissant toutefois d'un déterminisme atemporel dans lequel la conscience intervient.

Dimension : nombre d'axes ou degrés de liberté indépendants nécessaires pour décrire l'état de chaque composant d'un système d'information. Dans le cas d'un objet localisé dans un espace, chaque point de l'objet a besoin pour décrire son état de trois dimensions pour un volume, deux pour une surface et une pour une courbe.

***Ego* :** situation du moi lorsqu'il se confond à tort avec son identité en voulant l'exprimer. Il n'exprime en réalité que la conscience ou l'image qu'il a de lui-même et qui est différente de son soi. l'*ego* donne ainsi l'impression de vouloir montrer qu'il est ce qu'il n'est pas. Lorsque l'expression de l'*ego* se fait toutefois le relais d'un moi qui a bien identifié son identité ou soi c'est-à-dire « qui il est, ce qu'il est venu faire, etc. », l'*ego* cesse de trahir son identité et devient un outil très utile et respecté à juste titre, tout comme l'on respecte l'acteur lorsqu'il ne trahit pas son rôle.

Entropie : mesure du degré de désordre d'un système, correspondant à un manque d'informations en théorie de l'information et en thermodynamique. Toutefois, dans cette dernière discipline l'interprétation de l'entropie a fait l'objet d'un immense débat (expérience de pensée du démon de Maxwell) ayant donné lieu à une solution (l'information est

une grandeur physique) encore mal comprise à ce jour, faute d'une vision correcte de ce qu'est vraiment notre réalité. Notre interprétation de l'entropie est qu'elle correspond à un manque d'informations de l'univers lui-même, et non d'un observateur, sans quoi elle serait subjective. Le fait que l'entropie ait tendance à augmenter au cours du temps exprime tout simplement le fait que l'univers a tendance à perdre des informations, ce qui est naturellement compensé par le rôle de la conscience qui est au contraire d'en introduire, ce qui explique pourquoi notre univers a tendance à s'ordonner, *via* le phénomène de la vie, alors qu'il devrait mécaniquement tendre vers le désordre.

Espace-temps : notre univers considéré comme entièrement déployé dans le temps selon quatre dimensions – trois d'espace et une de temps –, le temps étant ici spatialisé. L'une des théories qui décrivent l'espace-temps est celle de l'univers-bloc* que ce livre prend comme modèle de base. Mais l'espace-temps dont il est question dans ce livre est un univers-bloc flexible, c'est-à-dire dont les lignes temporelles peuvent changer en permanence. Nous parlons également d'espace-temps global à dix dimensions lorsque nous lui ajoutons le vide quantique, supposé à six dimensions. Si l'on considère le temps réel comme une dimension, notre espace-temps global en aurait onze (comme celui de la M-théorie des cordes).

Esprit : système d'information hors espace-temps traduisant le libre arbitre, c'est-à-dire la possibilité de modifier le paramétrage de l'espace-temps extérieurement par le biais d'une reprogrammation de l'âme qui joue le rôle d'interface avec les êtres vivants. L'Esprit introduit son information dans l'âme par l'intermédiaire du soi, partie supérieure de l'âme, qualifiée d'inconscient ou subconscient selon les sources.

Moi : le système d'information à trois dimensions qui met à jour notre ligne temporelle et qui est responsable de notre conscience. Cette conscience apparaît automatiquement lorsque nous mettons à jour notre ligne temporelle dans le présent tout au cours d'une vie. Les trois dimensions du moi sont des vibrations quanto-gravitationnelles de l'espace susceptibles de répondre à des sollicitations du soi* en échangeant de l'information avec sa couche supérieure d'informations, par le biais de l'intention (information entrante issue du soi) et de l'excitation du vide (information sortante à destination du soi), selon un mécanisme de réduction d'état orchestrée dans le cerveau (modèle Orch'OR) décrit par le physicien Roger Penrose et le médecin Stuart Hameroff. Ainsi, le moi met en œuvre dans le cerveau les deux aspects fondamentaux de la théorie de la double causalité que sont l'observation (agissant dans le présent) et l'intention (agissant dans le futur).

Néguentropique : dont le désordre (l'entropie*) diminue au cours du temps. D'après la mécanique, l'entropie d'un système isolé ne peut qu'augmenter au cours du temps. Toutefois, il s'agit là d'un principe qui ne tient pas compte de la possibilité qu'un système en apparence isolé ne le soit pas dans la mesure où il recevrait des informations issues du vide quantique, comme c'est le cas des systèmes vivants, d'après notre modèle cybernétique de la conscience.

Non-localité : propriété apparente de notre espace (non-local) qui est une conséquence du phénomène de l'intrication en mécanique quantique, qui permet à deux particules pouvant être extrêmement éloignées l'une de l'autre de conserver des états qui restent corrélés malgré leur distance, sans que cette corrélation puisse s'expliquer par une relation de cause à effet. Il a été montré que ces corrélations non locales existent également pour des

particules séparées par le temps, et non pas seulement dans l'espace. Ces propriétés « aspatiales » et atemporelles peuvent toutefois s'interpréter en conservant une vision réaliste de la mécanique quantique si l'on admet le principe de rétrocausalité (qui explique la non localité spatiale) et le glissement de lignes temporelles (qui explique la non-localité temporelle). Elles seraient alors une simple conséquence de la nécessité de conserver l'énergie dans un univers-bloc flexible où des lignes temporelles passé-présent-futur peuvent changer d'un seul bloc.

Présentisme : conception traditionnelle du temps qui consiste à penser que le futur n'existe pas encore et qu'il se construit peu à peu dans le présent. Cette conception est en contradiction avec les résultats de la physique moderne : la relativité générale qui ne se comprend bien que si le futur est déjà là (impossibilité de dater les événements + paradoxe de Langevin), la mécanique quantique et son phénomène d'intrication atemporelle (corrélation entre événements séparés par le temps) et la gravité quantique qui élimine la variable « t » (temps) des équations.

Quanto-gravitationnel : relatif à la gravité quantique, c'est-à-dire aux vibrations ou fluctuations de l'espace à l'échelle quantique, lesquelles sont d'autant plus complexes et de forte courbure qu'elles sont infimes et se rapprochent de l'échelle de Planck. Inversement, à l'échelle macroscopique, la gravité induite par la présence de matière (étoiles et planètes) se traduit par des courbures de l'espace généralement très faibles et homogènes (exception : trou noir).

Réalisme : conception philosophique qui affirme l'existence ontologique du réel indépendamment du regard de l'observateur. Mais les résultats de la physique tels que la réduction quantique, qui dépend de l'observateur, et la négation de l'existence du temps, de l'espace et de la

matière tels qu'on les perçoit, tendent à montrer que le réalisme serait impossible en physique, et effectivement, les conceptions les plus matérialistes de la réalité le restreignent en adoptant un réalisme « modèle dépendant », selon lequel la réalité n'existe pas en dehors de la théorie ou du modèle qui le représente. La théorie de la double causalité propose une sorte de retour au réalisme en attribuant au vide quantique une réalité indépendante de l'observateur, mais aussi au champ d'informations qui sous-tend notre réalité physique. La seule action de l'observateur sur la réalité est de réaliser un choix par densification puis excitation de lignes temporelles déjà existantes (au sens du réalisme) avant d'être choisies comme réalité à vivre.

Réduction (quantique) : phénomène par lequel une particule quantique, dont l'état est indéterminé ou en « superposition d'états », subit une réduction d'état quantique, encore appelée « effondrement de sa fonction d'onde », qui détermine son état de façon unique lorsqu'elle est observée. Il est démontré que l'état ainsi observé n'existe pas avant d'être observé, raison pour laquelle un grand nombre de physiciens considère que la conscience intervient dans la réduction d'état. D'autres physiciens considèrent que la réduction d'état provient du phénomène de décohérence* provoqué par la mesure (observation), rendant inutile l'intervention de la conscience. Cela n'explique toutefois pas le choix effectué lors de la réduction d'état. D'après notre théorie, les deux points de vue sont justes et complémentaires : la décohérence est responsable de la réduction d'état dans laquelle la conscience n'intervient pas. Par contre, la conscience intervient dans le choix opéré au moment de la réduction, car ce choix dépend de la densification des potentiels ou probabilités quantiques dans le futur, qui relève au moins en partie de la conscience. Il ne s'agit toutefois pas nécessairement de la conscience de l'observateur lui-même.

Rétrocausalité : causalité inverse. En rétrocausalité, les effets précèdent les causes au lieu de les suivre. La rétrocausalité est observée en mécanique quantique mais qualifiée d'apparente, car la mécanique quantique est fondée sur la causalité stricte. Toutefois, une partie de la communauté des physiciens de plus en plus importante tend à admettre une vraie rétrocausalité pour différentes raisons : l'indéterminisme quantique, la possibilité de faire fonctionner les équations dans les deux sens du temps... Dans notre modèle cybernétique de la conscience, la rétrocausalité est réelle dans la mesure où elle s'assimile à la causalité elle-même : dans le temps réel, une cause future d'un événement présent continue de précéder cet événement, même si elle lui succède dans le temps ordinaire.

Soi : le système d'information à trois dimensions qui oriente la ligne temporelle de notre moi en agissant directement sur sa finalité par densification (à son échelle moins dense) de futurs privilégiés par le soi (intention). Pour que ces futurs du soi puissent cependant être réellement densifiés sur la ligne du moi, il est nécessaire que cette dernière converge vers la ligne du soi, c'est-à-dire qu'il y ait une intersection entre leurs lignes. Cela est rendu possible par le fait que la ligne du soi est de beaucoup plus faible densité (= quantique), entraînant un très large choix de possibilités d'évolution pour le moi. Mais il subsiste le risque que l'intersection reste nulle si le moi perd son libre arbitre en ne faisant aucun effort pour élargir son propre champ des possibles. Dans ce cas, le moi et le soi se déconnectent, les intentions du moi deviennent illusoires (conditionnement).

Synchronicité : occurrence simultanée d'au moins deux événements sans lien de causalité, mais dont l'association prend un sens pour la personne qui les vit (concept

et définition introduits par le psychiatre suisse Carl Gustav Jung). Contrairement aux coïncidences pour lesquelles seule l'occurrence simultanée est improbable, les synchronicités introduisent un sens qui accentue cette improbabilité, raison pour laquelle elles semblent témoigner d'une intervention de la conscience dans la construction de la réalité. D'après notre théorie, elles s'expliquent effectivement par le fait que nos intentions, ou notre état d'esprit, peuvent causer certains effets dans le futur (excitation du vide) qui deviennent à leur tour des causes d'effets dans le présent.

Trou de ver : déformation locale de l'espace-temps commençant en trou noir* et continuant en tunnel qui débouche sur une autre région de l'espace-temps, voire dans un autre univers. Ce tunnel se termine en trou blanc (dans lequel aucune lumière ne peut entrer). Aucun trou de ver n'a jamais été observé, mais il s'agit d'un objet théorique susceptible d'exister (solution des équations d'Einstein-Rosen notamment). Il aurait pour particularité de proposer un raccourci permettant de se déplacer très rapidement d'un point à l'autre de l'univers, mais aussi d'un point à l'autre du temps. Un trou de ver fournit donc une solution potentielle au voyage dans le temps et notamment dans le passé, ce dont la science-fiction raffole. Les physiciens s'y opposent généralement pour éviter les paradoxes temporels en invoquant un système de protection chronologique, encore inconnu, qui interdirait l'exploitation voire l'existence même des trous de ver, mais la théorie de la double causalité fournit, à travers la rétrocausalité, une solution à ces paradoxes qui en autorise l'exploitation avec certaines restrictions, rendant possibles des visites en provenance du futur.

Trou noir : déformation locale de l'espace-temps engendrée par une accumulation de matière dont le champ

gravitationnel est si intense qu'il engendre une implosion (les forces de cohésion de la matière ne résistent plus à la pression) et empêche même la lumière de s'en échapper. À la différence des trous de ver, les trous noirs ont réellement été observés, et il y en a par exemple au centre des galaxies. À la différence d'un trou de ver, un trou noir ne forme pas un tunnel mais s'amenuise en son centre en singularité où la distorsion de l'espace est telle que le temps finit par s'arrêter (d'un point de vue extérieur). Au niveau de cette singularité, les lois de la physique changent complètement et deviennent celles de la gravité ou du vide quantique, que la physique ne sait pas encore décrire.

Univers-bloc : modèle d'univers issu de la théorie de la relativité, dans lequel on considère le futur comme déjà déployé et aussi bien défini que le passé. On le représente habituellement en remplaçant la sphère qui contient tout l'univers par un disque (retrait d'une dimension spatiale) et en ajoutant la dimension du temps spatialisé, ce qui forme un cylindre d'espace-temps. Ce cylindre est bordé à l'une de ses extrémités correspondant au passé par un cône qui représente le Big Bang avec sa période inflationnaire d'expansion extrêmement rapide. L'inconvénient de l'univers-bloc est qu'il s'agit d'un modèle rigide, supprimant tout libre arbitre et qui s'accorde mal avec la mécanique quantique, sauf à supposer qu'il existe une myriade extravagante d'univers parallèles déconnectés les uns des autres (univers-bulles).

Vide : zone de l'espace vide de matière. La physique a toutefois montré que le vide absolu n'existe pas, car au niveau quantique, il est le siège de matérialisations spontanées de particules et de leurs antiparticules associées, qui s'annihilent immédiatement après leur création. Ces particules dites virtuelles doivent être considérées comme

des fluctuations du vide qui traduisent le principe d'incertitude d'Heisenberg, sans lequel le hasard quantique ne pourrait exister. Autrement dit et d'après notre théorie, on peut interpréter les fluctuations quantiques du vide comme une source d'informations (hasard) qui permet d'effectuer un contrôle quantique de l'espace-temps depuis le vide.

Remerciements

L'écriture de ce livre aurait sans doute été reportée aux calendes grecques sans la collaboration précieuse de Jocelin Morisson, journaliste scientifique, qui, me voyant très occupé à préparer des conférences, articles et expériences, m'a proposé son aide précieuse. Il a tout d'abord fait la retranscription de plusieurs journées d'*interview*, puis nous avons refondu l'ensemble pour le faire passer en langage écrit en ajoutant différents compléments. Je remercie infiniment Jocelin pour son apport qui a contribué tout particulièrement à la clarté, à la qualité littéraire et à la richesse de l'ouvrage, en le rendant à la hauteur de ses ambitions.

Il est surtout très audacieux, et je ne me serais probablement pas aventuré à développer avec autant de confiance ses idées sans soutien. C'est pourquoi je remercie chaleureusement tous les scientifiques à l'esprit ouvert qui m'ont fait l'honneur de nombreux échanges et qui ont apporté un soutien public et courageux à mes idées : les directeurs de recherche et/ou docteurs Pierre Etevenon, Jean-François Houssais, Romuald Leterrier, François Martin, Antoine Suarez, Claude Touzet, Jacques Vallée, sans oublier les professeurs de philosophie Serge Carfantan et Philippe Solal.

Malgré cela, je ne me serais pas senti tout à fait à l'aise dans l'écriture sans le soutien de mes collègues de travail et

je tiens donc à remercier parmi eux tout particulièrement Cherifa Abid, Lazhar Houas, Roger Martin, Marc Medale et Jeanne Pullino pour leurs encouragements.

Les applications de ma recherche ayant presque toujours été transférées dans l'industrie, c'est dans le monde de l'entreprise que j'expérimente aujourd'hui directement les idées de ce livre (dont l'influence du futur sur le présent), aussi, je remercie vivement les dirigeants d'entreprises qui m'ont permis de le faire ou m'y aident encore : Julien Dujin, Félix Kudelka et Olivier Ricard.

Je remercie également tous les amis non encore cités qui comprennent bien la voie que j'ai choisie et m'apportent à différents titres leur soutien marqué : Jean-François Alessi, Stephane Allix, Jean-Yves Bilien, Ludovic Lambec, Maxence Layet, Elinor Ledoux, Jan Kounen, Philippe Sol, Vahé Zartarian... Je ne saurais clore de façon juste cette liste sans ajouter toutes les personnes qui m'ont invité à faire des conférences ou m'ont interviewé, ainsi que mes nombreux « amis internet » qui m'ont permis d'avoir une correspondance très intéressante, sans que je puisse cependant répondre à tous...

S'agissant d'un ouvrage essentiellement centré sur la question du temps, je tiens à saluer également les physiciens qui ont rédigé de passionnants ouvrages sur le temps, qui m'ont grandement instruit et inspiré : Alain Connes, Thibault Damour, Étienne Klein, Marc Lachièze-Rey et Carlo Rovelli.

Je remercie enfin tous mes proches qui, sans s'intéresser à la physique ou à la spiritualité, encore moins à leur lien, m'ont surtout apporté par leur présence, leur cœur ou leur amour l'énergie d'écrire ce livre et parmi eux, la place d'honneur revient à ma femme, Laurence.

Bibliographie

ALEXANDER, Eben, *La Carte du paradis*, Guy Trédaniel, 2015.

BEAUREGARD, Mario, *Les Pouvoirs de la conscience*, InterEditions, 2013.

BERGSON, Henri, *Le Possible et le Réel*, PUF, 2011.

BITBOL, Michel, *De l'intérieur du monde*, Flammarion, 2010.

—, *La conscience a-t-elle une origine ?* Flammarion, 2014.

BONVIN, Fabrice (dir.), *Ovnis et conscience*, JMG Editions, 2015.

CONNES, Alain, CHÉREAU, Danye, DIXMIER, Jacques, *Le Théâtre quantique*, Odile Jacob, 2013.

COSTA de BEAUREGARD, Olivier, *Le Temps déployé, passé, futur, ailleurs*, Le Rocher, 1988.

CRICK, Francis, *L'Hypothèse stupéfiante. À la recherche scientifique de l'âme*, Plon, 1995.

DAMOUR, Thibault, *Et si Einstein m'était conté*, Cherche Midi, 2005.

DETHIOLLAZ, Sylvie, FOURRIER, Claude-Charles, *États modifiés de conscience*, Favre, 2011.

GISIN, Nicolas, *L'Impensable hasard*, Odile Jacob, 2012.

GREENE, Brian, *La Magie du cosmos*, Robert Laffont, 2005.

GUILLEMANT, Philippe, *La Route du temps*, édition revue et augmentée, Le Temps présent, 2014.

GUILLEMANT, Philippe, *et al.*, « Characterising the transition from classical to quantum as an irreversible loss of physical information », Arxiv 1311:5349, *Quantum Physics*, 2013.

HAROCHE, Serge, *Jongler avec la lumière*, De vive voix, 2010.
HAWKING, Stephen, *L'Univers dans une coquille de noix*, Odile Jacob, 2009.
HAWKING, Stephen, MLODINOW, Leonard, *Y a-t-il un grand architecte dans l'univers ?*, Odile Jacob, 2011.
HOLBECQ, André-Jacques, DERUDDER, Philippe, *La Dette publique, une affaire rentable*, 3e édition augmentée, Le Souffle d'or, 2015.
JUNG, Carl Gustav, *Synchronicité et paracelsica*, Albin Michel, 1988.
JUNG, Carl Gustav, PAULI, Wolfgang, *Correspondance. 1932-1958*, Albin Michel, 2000.
Klein, Étienne, *Le temps existe-t-il ?*, Le Pommier, 2002.
—, *Les Tactiques de Chronos*, Flammarion, 2004.
—, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Flammarion, 2007.
KOESTLER, Arthur, *Les Racines du hasard*, Calmann-Lévy, 1972.
LACHIÈZE-REY, Marc, *Voyager dans le temps. La physique moderne et la temporalité*, Seuil, 2013.
LETERRIER, Romuald, *La Danse du serpent. Réflexions sur l'ayahuasca, le réel, et le savoir visionnaire*, Chamaneditionumeric, 2011.
RINPOCHÉ, Darjeeling Lama, *Changer d'univers. Méditation et physique quantique*, Nègrefont, 2012.
LIBET, Benjamin, *L'Esprit au-delà des neurones*, Dervy, 2012.
MALLASZ, Gitta, *Dialogues avec l'ange*, Aubier, 1994.
MC TAGGART, Lynne, *La Science de l'intention*, Ariane, 2008.
MARTIN, François, *Psyché quantique et synchronicité*, Le Temps, n° 1, mars 2014.
MÉHEUST, Bertrand, *Les Miracles de l'esprit*, Paris, La Découverte, 2011.
MORISSON, Jocelin, *Intuition et 6e sens*, La Martinière, 2013.
—, *L'Expérience de mort imminente*, La Martinière, 2015.
NARBY, Jeremy, *Le Serpent cosmique*, Georg, 1997.
NIETZSCHE, Friedrich, *Humain, trop humain*, Seuil, coll. « Pluriel », 2001.

PEAT, David, *Synchronicité. Le pont entre l'esprit et la matière*, Le Rocher/Le Mail, 2001.
PENROSE, Roger, *L'Esprit, l'ordinateur et les lois de la physique*, InterEditions, 1998.
—, *Les Ombres de l'Esprit*, Dunod, 1995.
RADIN, Dean, *La Conscience invisible*, J'ai lu, 2006.
REEVES, Hubert, *et al.*, *La Synchronicité, l'âme et la science*, Albin Michel, 2001.
ROVELLI, Carlo, *Et si le temps n'existait pas ? Un peu de science subversive*, Dunod, 2012.
SCHÄFER, Lothar, *Le Potentiel infini de l'univers quantique*, Guy Trédaniel, 2013.
SHELDRAKE, Rupert, *Les Pouvoirs inexpliqués des animaux*, Paris, J'ai lu, 2005.
STAUNE, Jean, *Notre existence a-t-elle un sens ?* Presses de la Renaissance, 2007.
STRASSMAN, Rick, *DMT, la molécule de l'esprit*, Exergue Pierre d'angle, 2005.
SUAREZ, Antoine, ADAMS, Peter, *Is Science Compatible with Free Will?*, Springer, 2012.
TARG, Russell, *L'Esprit sans limites*, Trajectoire, 2012.
TOLLE, Eckart, *Le Pouvoir du moment présent*, J'ai lu, 2010.
TRINH XUAN THUAN, *Le Chaos et l'Harmonie*, Gallimard, 2000.
VALLÉE, Jacques, *Science interdite*, vol. 1, O.P. Editions, 1997.
—, *Science interdite*, vol. 2, Aldane, 2013.
—, Conférence TEDx Bruxelles, 2011.
VÉZINA, Jean-François, *Les Hasards nécessaires*, Éd. de l'Homme, Québec, 2001.
ZARTARIAN, Vahé, *Physique quantique. L'esprit de la matière*, Le Temps présent, 2014.
ZILLMER, Hans-Joachim, *L'erreur de Darwin*, Le Jardin des Livres, 2008.

Composition: Soft Office (38)

Achevé d'imprimer en avril 2018
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : mars 2015
N° d'impression : 803466

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

Aurions-nous une vie après la mort ?
Les synchronicités peuvent-elles être provoquées ?
La science réussira-t-elle à expliquer les phénomènes étranges qui, bien qu'ils soient avérés, font encore aujourd'hui l'objet d'un déni ?

Le physicien Philippe Guillemant répond « oui » à ces questions, en nous proposant à travers un modèle cybernétique de la conscience – assurant un contrôle quantique de l'espace-temps – un vaste renversement de perspective qui transforme complètement notre vision du monde. Enfin libérés du mécanisme primitif, nous aurions un rôle essentiel à jouer pour modeler individuellement et collectivement notre réalité, à partir de la capacité que nous avons de brasser consciemment l'eau d'un véritable océan : celui du vide, c'est-à-dire celui des mondes invisibles.

Dans cet ouvrage audacieux, l'auteur enterre le temps de la mécanique pour mieux faire émerger le temps réel de la conscience. Il nous décrit les processus conscients, les efforts et les états d'esprit par lesquels nous pouvons reprogrammer notre destin, déjà actualisé dans l'éternel présent de la création. Il réhabilite en chemin notre bien le plus précieux : notre esprit et sa conscience immortelle, indépendante de nos corps physiques.

PHILIPPE GUILLEMANT est un ingénieur physicien français du CNRS, diplômé de l'École Centrale Paris et habilité à diriger des recherches. Spécialiste du chaos et de l'intelligence artificielle, ses travaux ont débouché sur de nombreuses innovations qui lui ont valu plusieurs distinctions. Il est l'auteur de *La Route du Temps*, un ouvrage sur une théorie de l'espace-temps qui restaure le libre arbitre, donne une explication rationnelle de la synchronicité et débouche sur un véritable « pont » entre la science et la spiritualité.

Jocelin Morisson est journaliste scientifique indépendant et auteur depuis plus de vingt ans. Il a collaboré à de nombreuses revues telles que *Le Monde des religions* ou *Nouvelles clés*, et a écrit plusieurs ouvrages sur les thèmes des états modifiés de conscience et de la parapsychologie scientifique.

978-2-8132-0841-5 **22,90 €**

9 782813 208415

www.editions-tredaniel.com